

# Le Samedi

VOL. X. No 7  
MONTREAL, 16 JUILLET 1898

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

PRIX DU NUMERO : 5c

AU BON VIEUX TEMPS



LA JEUNE FILLE ET LE FOU DU ROI.

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25  
(Strictement payable d'avance)

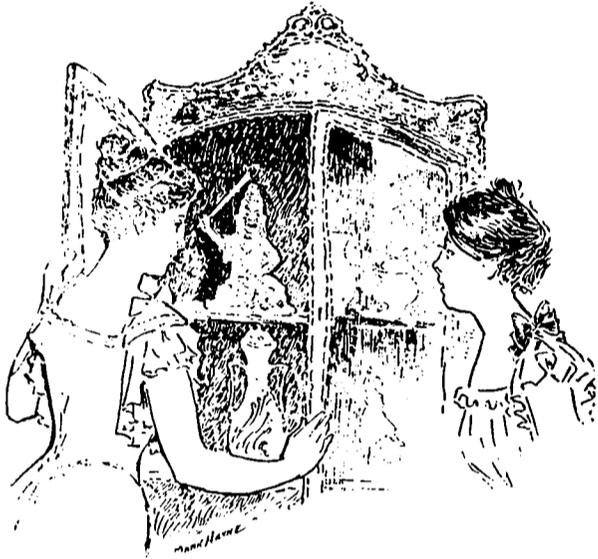
Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs - Propriétaires,  
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 16 JUILLET 1898

## QUE VOULAIT ELLE DIRE ?



Laura — Regardez donc, Léonie, cette délicieuse, superbe et très laide statuette japonaise que Charles m'a apportée pour ma fête ?

Léonie — C'est tout simplement horrible ! Pareil à lui, n'est-ce pas ?

## PROVERBES MOZABITES

Travail et Dieu t'aidera !

x

Celui qui creuse un trou pour y faire tomber son frère risque d'y tomber lui-même.

x

Science vaut mieux que richesse.

x

La peur apprend à courir.

x

Le petit de l'âne est élevé à coups de pied ; le fils de roi est mené à coups de sabre.

x

L'homme qui a froid apprend bien vite à voler du charbon.

x

Chaque chien aboie à la porte de son logis.

x

Il n'y a que le mulet capable de renier son origine.

x

Le magistrat doit entendre les deux parties avant de décider.

x

Peu venant d'un ami est beaucoup.

NOUR el MOKKA.

x

Un orage éclatant soudainement, le dimanche, cause moins de bien à la récolte que de mal aux chapeaux des dames.

x

Un balai neuf est préférable à un vieux, mais nous n'oserions pas suivre la comparaison s'il s'agit d'une nouvelle ou d'une vieille mariée.

x

UN SOLITAIRE.

L'envieux, mourant, éteindrait volontiers le soleil, afin que personne n'en jouisse après lui. — Proverbe indien.

x

La plus grande preuve de l'attachement d'une femme est le sacrifice de la mode. — BOISTE.

## NI LUI NON PLUS

Balendard (en visite chez des amis de la campagne, se lève de table en disant). — Mes chers amis, ça n'est pas souvent que j'ai eu un aussi bon dîner.

Le petit Freddie (6 ans). — Ni moi non plus, monsieur Balendard.

## SA DÉFINITION

La petite Julie. — Freddie ! Qu'est ce que c'est donc que l'imagination ?

Le petit Freddie. — C'est ce qui nous fait croire que le dard d'un abeille a six pieds de long.

## PLUS DU MÊME AVIS

Mlle Raisinvert. — Mlle Bonnelame, j'ai le plaisir de vous annoncer mon mariage pour le mois prochain.

Mlle Bonnelame. — Votre mariage ! Moi qui croyais fermement, pour vous l'avoir entendu souvent dire, que vous ne vous marieriez jamais, le meilleur homme du monde n'en valant pas la peine.

Mlle Raisinvert. — Oui, c'est avant qu'un de ces horribles hommes m'eût demandé en mariage.

## UN HOMME DE PRÉCAUTION

Boulingrin. — Eh, charretier, eh !...

Le charretier (accourant au galop). — Voilà, m'sieu.

Boulingrin. — Combien prenez vous d'ici à la gare Windsor ?

Le charretier (ouvrant sa portière). — Vingt-cinq centins, m'sieu.

Boulingrin (s'éloignant dignement). — Merci, je voulais seulement savoir ce que j'épargnerais en y allant à pied.

## UN ENFANT MODÈLE

Madame Rincepoches. — Comment, c'est il vrai qu'ils ont envoyé votre petit garçon à la Réforme ?

Madame Doigtscrochus (s'essuyant les yeux). — Hélas, oui, mame Rincepoches.

Madame Rincepoches. — Un si bon petit enfant !

M. Doigtscrochus. — Sur qu'il l'était, mame Rincepoches. Tout ce qu'il volait, il l'apportait bien vite à sa mère.

## UN HOMME DISTRAIT

La palme de la distraction devrait revenir à cet excellent Volauvent, professeur dans un de nos lycées montréalais.

Hier, voyant sa femme qui garnissait de fleurs son bureau de travail, il s'en étonne et lui dit : — Comment se fait-il, ma chérie, que tu mets tant de fleurs sur mon bureau ?

Madame (gracieusement). — Tu n'en sais vraiment rien ?

Le professeur. — Mais non, ma chère amie.

Madame (l'embrassant). — C'est que c'est aujourd'hui l'anniversaire de ton mariage, mon chéri !

Le professeur. — Ah, vraiment, je ne m'en serais jamais rappelé. Sois donc assez bonne, ma chère enfant, quand viendra le tien, de me le faire savoir afin que je puisse te le souhaiter aussi.

## EXCELLENTE IDÉE



Boireau. — Cet excellent Sansfond a une excellente idée qui, dit-il, va supprimer entièrement la vente des liqueurs.

Boulingrin. — Qu'est-ce donc ?

Boireau. — Il se propose de ne plus boire !

Emaux et Camées

PETITS CHEFS D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES  
DLXXXVI

ESTUDIANTINA

Ils sont huit gueux, huit malingreux,  
Huit guitareros de Castille,  
Des rubans à leur souquenille,  
Le claqué à leur chignon poudreux.

Mais des guitares aux sons grèles,  
Pareils à des frisselis d'ailes,  
Montent les concerts amoureux ;

Leurs deux couleurs flottent sur eux ;  
Devant, quète une pâle fille.  
Ils ont tous un air de famille :  
C'est l'orchestre des ventres-creux !

Mais le geste a pour nous la grâce  
Des guitareros miséreux :  
L'Espagne romantique passe !

H. CARO-DEFLVILLE.

LA GOUTTE

Comme je l'aide à rentrer son bois et que nous ramassons les dernières bûches, Papot me dit :

—Tu restes manger la soupe ?

Et je réponds :

—Avec plaisir.

Car je n'aime pas les cérémonies ; Papot non plus.

Il fait la soupe lui-même. Il accroche une marmite d'eau sur le feu ; il y jette une poignée de sel et de légumes.

Il tire de l'arche un pain entamé et il commence de couper, avec son couteau, dans une écuelle, de fines langues égales. On croirait qu'elles sortent, légères, du rabot d'un menuisier, et je sais que, pour les réussir comme lui, il faut une longue pratique.

—As tu faim ? me dit-il.

—J'ai tellement faim que, si je ne me retenais pas, je mangerais tout sec, sans lard et sans légumes, les copeaux farineux de l'écuelle.

Papot me dit :

—En veux-tu un pour patienter ?

—Non, merci, faites votre soupe. Tout à l'heure, je lui dirai deux mots.

Actif, il se dépêche. Il va tremper ses doigts dans la marmite et goûte. Il revient tailler le pain de l'écuelle. Il a chaud et s'essuie, d'un tour de bras, avec sa manche où pendent des brins de racines.

Et, peu à peu, je m'occupe moins de la soupe. Je suis distrait par l'éclosion d'une perle sur le front de Papot. D'abord modeste, elle ne brille que d'un faible éclat entre ses deux sourcils. Et je vois qu'elle se déplace et roule et suit la pente inévitable que

Louis —Es-tu content, toi, que l'école soit fermée pour cause de fièvres typhoïdes ?

Henri.—Non ! Quel bien cela nous fera-t-il, si on tombe malade ?

lui offre la nature. Et bientôt elle miroite au bout du nez, ronde, claire et digne d'enrichir l'oreille d'une femme, car ce n'est pas une perle fausse.

Puis elle a l'air de ne plus tenir que par un fil.

Enfin, elle tombe dans l'écuelle, sur le pain de la soupe. L'écuelle est trop large et le coup de manche arrive trop tard.

Aussitôt ma bouche, pleine de faim, se dégonfle. Passé l'appétit ! Je n'ai plus qu'à chercher un prétexte pour m'en aller, et si je ne trouve rien, je m'en irai quand même, car le bon Dieu n'exige pas que je mange mon pain à la sueur du front des autres.

JULES RENARD.

UN HOMME PEINÉ

Le collecteur (présentant un compte).—Croyez, M. Sansfonds, que je suis bien peiné d'avoir à vous demander encore de me payer ce petit compte.

M. Sansfonds (gracieusement).—Vous ne le serez certainement pas autant que moi, car outre la peine que je ressens d'avoir à vous le refuser il me faut encore compatir à votre peine à vous et cela me fend le cœur. (Et il le mit doucement à la porte par les deux épaules.)

IL L'A EUE

Le professeur.—Allons, attention, et prenez bien note de ce que je vais vous dire. C'est de l'arithmétique, cette fois, et j'espère que chacun de vous me donnera la réponse exacte. Vous êtes vingt dans cette classe et si je divise entre vous quarante tartes, dix pâtés de veau, cent pâtés de porc frais et soixante livres de fromage, qu'aurez vous chacun ?

Toute la classe (en chœur).—Une indigestion, m'sieur.

GAGES DE SÉCURITÉ



Mme Jeunemari.—Oh Louis ! est-ce bien vrai ? Tu dis que, si je mourais, tu te mettrais à boire comme un poisson, à chiquer, à fumer l'opium et que tu négligerais tes habits, ne te ferais jamais la barbe afin d'avoir l'air d'un vieux tramp...

M. Jeunemari.—Oui, chère âme ; et tu peux gager ta vie que je m'arrangerais de telle manière que jamais aucun homme ne serait encouragé à me prendre.

SUIVANT LE VENT

Le citadin (en visite à son village natal).—Et Joseph Baliveau, qu'est-il devenu celui là ? En voilà un animal que je détestais cordialement ! Et quel cancre ! Il doit être au pénitencier à présent, il portait cela sur sa figure...

Le villageois.—Joseph Baliveau ! Mais, mon cher, il est maintenant à la tête d'une jolie fortune.

Le citadin.—Pas possible !

Le villageois.—N'avez-vous jamais entendu parler du millionnaire auquel appartient les mines et les scieries qui sont près d'ici ?

Le citadin.—Si, eh bien ?

Le villageois.—Tout ça c'est à Baliveau. Il est au moins millionnaire, je vous dis.

Le citadin (avec effusion).—Ah, ce cher Joseph, un confrère de classe avec lequel j'ai si souvent joué dans ma jeunesse. Je vais de ce pas lui rendre visite et lui rappeler notre ancienne amitié.

PROPORTIONNEL

La maman.—Mon petit Louis, si tu veux être sage, je vais te donner un beau morceau de tarte à la rhubarbe.

Le petit Louis.—Ma petite maman, si tu veux m'en donner deux je serai deux fois plus sage.

QUAND ?

Tante Josette.—Joseph, quand j'avais ton âge, jamais je n'ai dit un mensonge.

Joseph.—Quand donc avez vous commencé, tante Josette ?

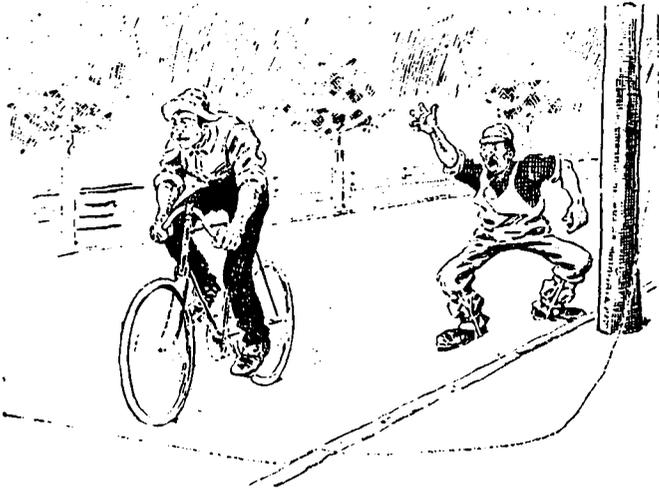
SINGULIER EFFET



Ristol.—Comment, Quapad'chance, ennemi des femmes ? Ça n'a pas le sens commun, mon cher, il est marié depuis longtemps.

Ripaton.—Je le sais. C'est le mariage qui l'a rendu l'ennemi des femmes.

## LA FÉE ÉLECTRICITÉ



I  
*Le télégraphiste.* — Eh ! là-bas, le bicycliste ! Attention ! Vous aller passer sur un fil chargé...  
*Le bicycliste (qui a fait des sciences).* — Pauvre malheureux qui ne sais pas que mes pneus étant en caoutchouc ils sont mauvais conducteurs.  
 (Et il passe tranquillement.)

## DÉCLARATION

SONNET

Baronne, vous voulez que mes humbles sonnets  
 Célébrent aujourd'hui votre cœur et vos traits.  
 Pourquoi défendre alors d'y peindre aussi ma flamme ?  
 Seriez-vous donc coquette ?... Ah ! que vous êtes femme.

Pourtant je tenterai d'exaucer vos souhaits,  
 Mais, je le crains, mes vers seront des indiscrets ;  
 Tout fiers de leur devise, ils chanteront "madame"  
 Et diront malgré moi les ardeurs de mon âme.

De cet aveu brûlant, vous me voyez confus !  
 Baronne, ayez pitié de mon malheur extrême :  
 Souffrez que je vous chante en un très long poème.

Quatorze vers sont peu pour vos nobles vertus  
 Cruel assurément est un pareil dilemme —  
 Quatorze vers sont trop pour dire : "Je vous aime."

CAMILLE NATAL.

## L'ARAIGNÉE

Avez vous remarqué, en automne, au long des treilles déjà mûres ou parmi les buissons déjà rougis, ces grandes et légères toiles d'araignée, d'un dessin géométrique si parfait et en même temps si artistique, — frêles rosaces

brodées à jour comme de fines dentelles, où la rosée suspend des perles minuscules et qui durent à peine une journée ? Ces toiles soyeuses et ajourées, auxquelles les paysans de chez moi donnent le joli nom d'*airantèles*, sont l'œuvre d'une industrieuse araignée à l'abdomen brun rebondi et décoré d'une croix d'or pâle, qui porte l'appellation scientifique d'*épeire diadème*.

Il y a deux ans, j'étais venu de bonne heure sur le littoral et j'habitais une villa située à mi-côte, entre la Turbie et Roquebruno. On touchait à la mi-octobre, et cette année-là avait été propice aux *épeires diadèmes*. Sur tous les chemins, leurs toiles s'étalaient entre les branches des rosiers et les feuilles aiguës des agaves, et je passais de longues heures de flânerie à observer le manège des laborieuses filandières.

Un matin, j'étais parti pédestrement pour déjeuner à Menton, et chemin faisant, près de l'embranchement de la route qui va de Monte-Carlo à Roquebruno, je m'étais arrêté pour examiner une *épeire* surprise en plein travail de tissage.

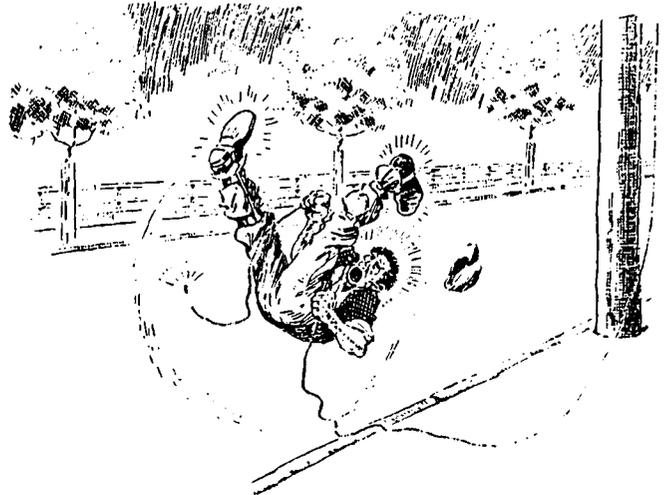
Tout à coup, j'entendis un bruit de pas, et presque en même temps une voix dit derrière moi :

"Une brave araignée, Monsieur, et qui ne boude pas à la besogne !"  
 Je me retournai et me trouvai face à face avec un homme entre deux âges, grand, maigre, aux yeux bleus, un peu somnolents. De longs favoris poivre et sel encadraient sa figure distinguée, au teint fané et comme fripé. Un ulster entr'ouvert me laissa voir qu'il était encore en tenue de soirée et me fit supposer qu'il avait passé sa nuit à veiller. Il avait des allures de gentleman, mais ses traits tirés, la fanure de son teint, la brûlure de ses paupières et une certaine nervosité fébrile trahissaient une tare intérieure, l'action déprimante de quelque passion invétérée et tenace.

"Oui, continua l'inconnu en soulevant légèrement son chapeau rond, une bestiole vaillante, cette araignée !... Elle est patiente, elle, et ne jette pas bêtement le manche après la cognée... Figurez-vous, Monsieur, qu'hier au soir, en partant pour Monte-Carlo..."

Il remarqua sans doute le coup d'œil que je jetai sur son habit et sa cravate blanche, car il s'interrompit et ébaucha un pâle sourire :

"Cela vous étonne, reprit-il, de me voir en frac à cette heure matinale !..."



II  
*Le télégraphiste (ébahi).* — Tiens, le fil qui n'est pas chargé ! Je m'en vais l'ôter du chemin...  
 (Pour l'heure des funérailles, consultez les journaux quotidiens.)

C'est que j'ai passé la nuit là-bas, d'abord à la "grande maison", puis au cercle... Et, franchement, j'aurais mieux fait de rentrer chez moi !..."

Je ne m'étais pas trompé, mon inconnu logeait en son par-dedans la plus tracassière des passions, celle du jeu. Du reste, il avait la verbosité nerveuse des joueurs, et cette manie qui les pousse à entretenir le premier venu de leur veine ou de leur déveine.

"Toute la nuit, poursuivit-il, j'ai eu une guigne noire ; pas un de mes numéros n'est sorti... Donc, hier au soir, comme je partais, je suis passé ici et j'ai vu cette araignée qui se tenait au centre de sa toile intacte... Je ne sais quelle méchante lubie m'a traversé le cerveau ; d'un coup de canne, j'ai stupidement déchiré la frêle rosace qui s'étalait au soleil couchant... Ça ne m'a pas porté chance, car, ainsi que je vous le disais, j'ai eu une de ces déveines !... Un vrai Waterloo, quoi !"

Il s'arrêta pour contempler l'insecte affairé à son travail :

"Admirable petite bête ! s'écria-t-il, la voilà qui répare intrépidement mes méfaits d'hier ; elle ne se décourage pas, elle me donne une leçon... Au fait, j'ai bonne envie de faire comme elle et de remettre immédiatement la main à la pâte... Je comptais rentrer d'abord chez moi pour me ravitailler, mais il me faudrait subir les questions, les lamentations de tout mon monde et, de nouveau, ça me couperait la veine... J'ai encore quelques louis en poche, et d'ailleurs, Charles, le maître d'hôtel du café de Paris, m'avancera des fonds... Voulez-vous me rendre un service ?..."

Il tira de sa poche un crayon et une carte, y griffonna quelques mots, puis, se tournant vers moi :

"Vous voyez cette villa rose, qui se chauffe parmi les citronniers ?... C'est ma maison... Soyez assez bon pour monter jusque-là et remettre à mon domestique cette carte de la part du comte Paprocki... Ça tranquillisera ma femme et je pourrai, sans remords, retourner à la roulette... Au revoir, Monsieur, et merci !... Ah ! permettez..."

Avec un lambeau de vieux journal, il avait fabriqué un cornet, et, avant que je pusse me rendre compte de son action, d'un adroit tour de main il enleva l'araignée du milieu de sa toile et l'inséra dans son cornet, qu'il remit soigneusement en poche :

"Ce sera, ajouta-t-il, un précieux fétiche."

Là-dessus, il pirouetta sur ses talons, salua et reprit le chemin de Monte-Carlo.

Il ne me restait plus qu'à m'acquitter de la commission dont il m'avait chargé avec un si singulier sans façon. Je longeai l'allée des citronniers et je sonnai à la porte de la villa rose. Au moment où je remettais la carte du comte Paprocki au valet de chambre, je vis s'entre-bâiller un rideau à une fenêtre du rez-de-chaussée ; un pâle visage inquiet de jeune femme m'apparut un moment, puis le rideau retomba et je me remis en route pour Menton.

Deux jours après, à Monte-Carlo, comme je traversais les parterres qui s'allongent en face de la maison de jeu, je me retrouvai face à face avec

## HEUREUSE IGNORANCE



*Le gardien.* — Oui, mesdames, ce prisonnier-là on peut y avoir toute confiance et nous l'envoyons dehors faire n'importe quelle commission sans qu'il y ait danger qu'il s'évade.

*La visiteuse.* — Ah bien ! Comment donc cela se fait-il ?

*Le gardien.* — Sa femme a obtenu une séparation de corps et de biens, mais il ne le sait pas.

## L'OUVERTURE DES BAINS DE MER



A ORCHARD BEACH.

le comte Paprocki. Il descendait les degrés du Casino et avait la mine triomphante. M'ayant reconnu, il vint à moi et me tendit la main : " Merci encore, Monsieur ! me dit-il, vous voyez un homme qui gagne tout ce qu'il veut... J'avais raison de ne pas me décourager et l'araignée m'a porté chance... Je viens de pointer le maximum sur le zéro, et le zéro est sorti deux fois de suite... Et depuis deux jours la veine ne cesse pas... Aussi, en souvenir de cette brave araignée, je me suis fait faire une épingle à sa ressemblance.

Il me montra à sa cravate une épingle dont la tête représentait une *épeïre diadème*, puis il me salua et continua sa route en brandissant triomphalement sa canne.

Deux ou trois fois encore, je l'aperçus de loin dans les salles de jeu : rappelé brusquement à Paris, je quittai la Turbie avant la fin de la saison.

J'y revins l'année d'après, en octobre, et un matin, en suivant la route de Roquebrune, je reconnus la villa rose et ses allées de citronniers. Les volets de la maison étaient clos et le jardin avait un air d'abandon ; mais ce qui me frappa le plus, ce fut, à l'entrée de l'avenue principale, une croix de marbre blanc, toute neuve, ne portant d'autre inscription que deux initiales et une date.

J'avais un cantonnier qui cassait des cailloux sur le bord de la route et lui demandai à quel propos on avait érigé ce monument.

" Ça, répondit-il, c'est la sépulture d'un comte qui habitait la villa que vous voyez à main gauche... Un brave homme, Monsieur ; il n'avait qu'un défaut : il aimait trop le jeu. Sa tête aussi était un peu dérangée...

## SES CADEAUX



*Joseph.*—Qu'est-ce que tes parents t'ont donné pour ta fête, Baptiste ?  
*Baptiste (très mécontent).*—Le matin, papa m'a donné un tambour et des candies, après dîner, mon oncle Louis m'a donné une trompette et des caramels ; dans l'après-midi, ma tante Catherine m'a donné une paire de gants et du plum-pudding et le soir, maman m'a donné de l'huile de castor.

Figurez-vous qu'il ne pouvait voir une araignée sans la mettre dans sa poche, lorsqu'il allait jouer. Il prétendait que ces bêtes-là le faisaient gagner... N'empêche qu'il s'est ruiné à fond. Un matin, avant de rentrer chez lui, il s'est assis là et s'est brûlé tranquillement la corvaille, ne laissant à sa femme et à ses enfants que les yeux pour pleurer... La pauvre dame, elle lui a tout de même fait élever cette croix avant de partir.

Je m'approchai de la croix ; le grain neuf du marbre étincelait au soleil et, entre deux des branches, une épeïre diadème tissait lentement sa toile. Elle allait et venait avec sécurité. On eût dit qu'elle possédait la secrète intuition de n'avoir plus rien à craindre de cet enragé joueur qui collectionnait des araignées en guise de fétiches.

ANDRÉ THEURIET.

## APRÈS LES ÉLECTIONS

*Madame.*—Tenez, mon mari... eh bien, depuis qu'il n'a pas été réélu, on ne le regarde seulement plus...

*L'ami.*—Que voulez-vous... c'est comme les femmes quand elles ont cessé d'être jolies !

## ÉCURIE FIN DE SIÈCLE

*Le maître.*—Soixante piastres d'avoine en un mois pour mon automobile !

*Le cocher.*—J'étais entré chez monsieur comme cocher de chevaux et non mécanicien... Je ne peux pas perdre mon bénéfice sur la nourriture, pourtant !...

## DIVERGENCE D'OPINION

*Le vieux Penoute (à un méchant gamin qui le tourmente).*—Appronds, mauvaise vermine, que les cheveux blancs doivent être respectés.

*Le gamin.*—Ce n'est pas ça que dit ma sœur, toujours. Elle dit qu'ils doivent être arrachés.

## PAR COMPARAISON

*Le malade (ancien).*—Et pouvez-vous voir ce que j'ai, docteur ?

*Le jeune docteur.*—Je ne puis vous le dire absolument, mais c'est la grippe ou une attaque de rhumatisme. Comme je suis appelé tout à l'heure auprès d'un homme atteint de grippe, quand je l'aurai vu je pourrai vous le dire.

## SES GOUTS

*La dame de la maison.*—Brigitto ?

*La servante.*—Madamo ?

*La dame de la maison.*—Comment se fait-il que je vous avais dit de prendre du jambon pour le déjeuner et que vous nous servez du steack ?

*La servante.*—Madamo, je ne mange jamais de jambon. (Et elle sort dignement.)

## LA VÉRITÉ

*La cliente.*—Vous me recommandez bien chaleureusement cette autre sorte de lait condensé. Est-il donc si supérieur aux autres ?

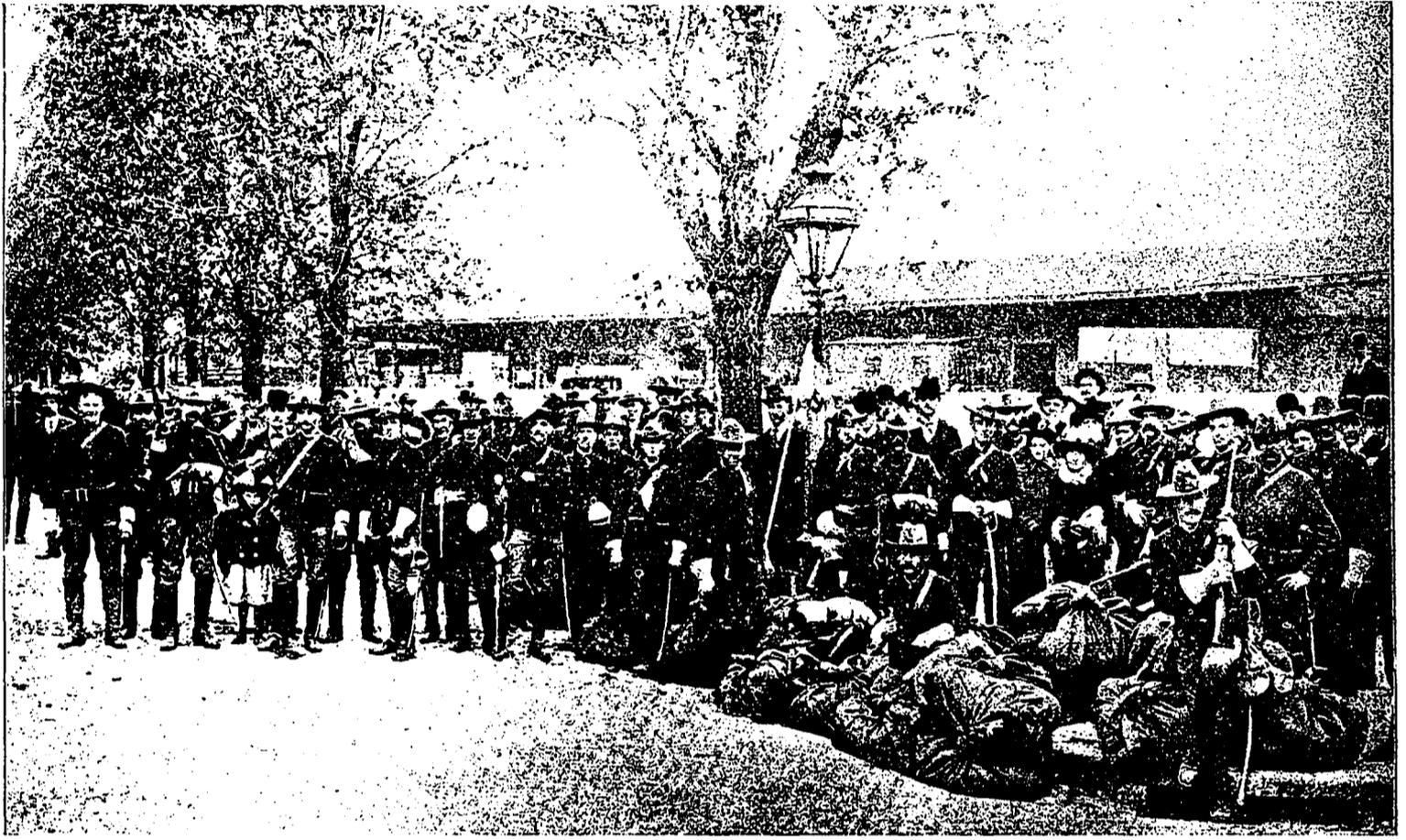
*Le garçon laitier (qui change de patron à la fin de la semaine).*—C'est n'est pas qu'il soit meilleur, madame, mais on fait cent pour cent de profit par boîte de plus que sur tous les autres.

Si vous toussiez prenez le

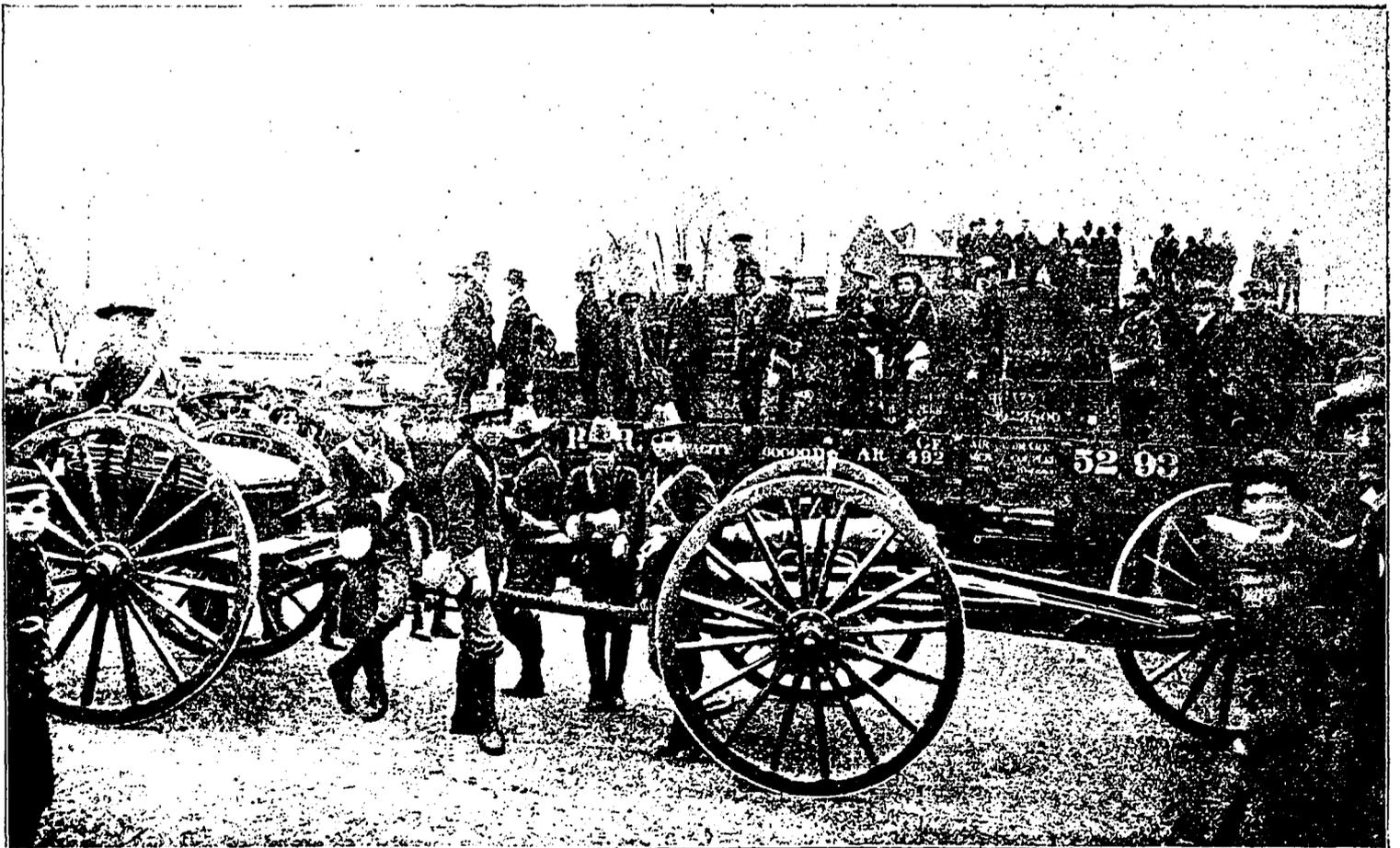
BAUME RHUMAL

CHRONIQUE UNIVERSELLE ILLUSTRÉE

AU CAMP DE TAMPA



L'INFANTERIE.



UNE BATTERIE D'ARTILLERIE.

LA GUERRE HISPANO AMÉRICAINE



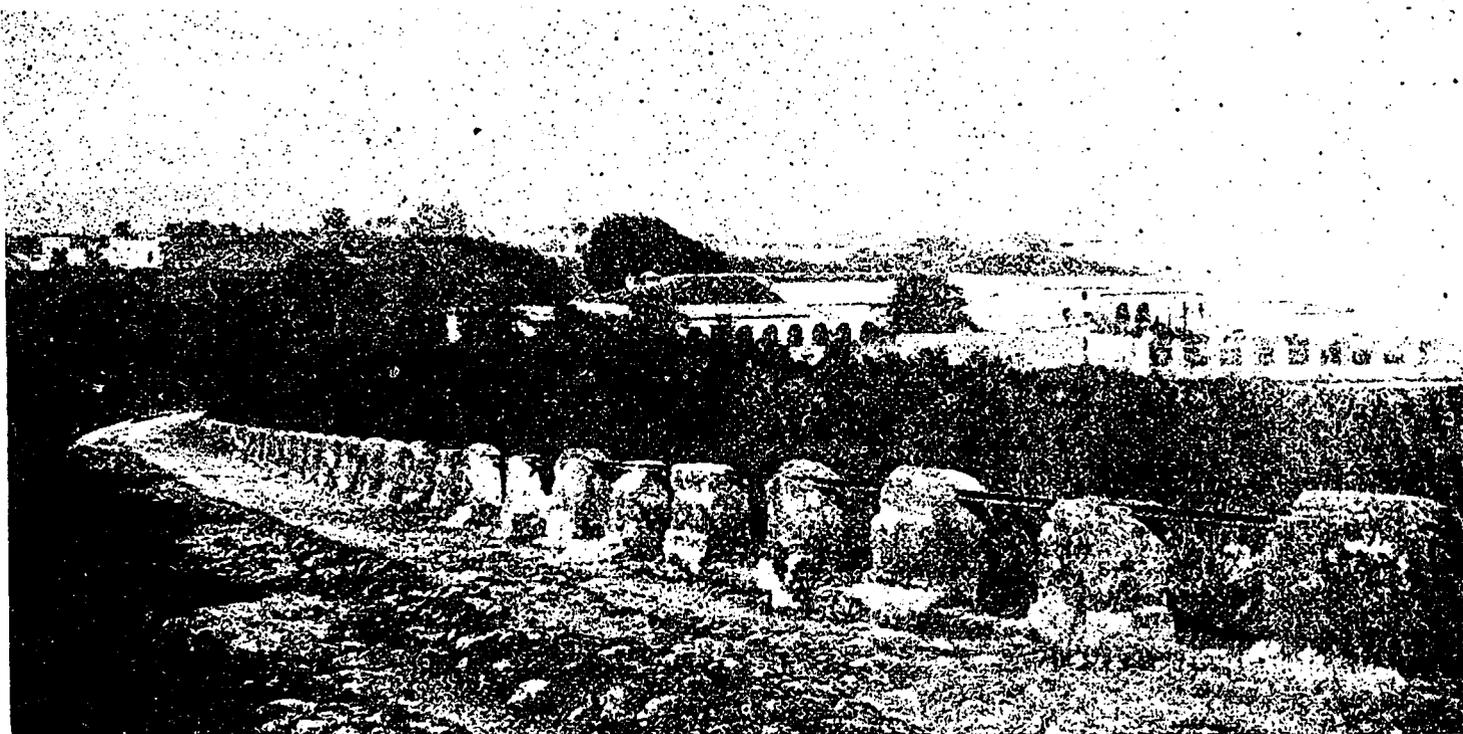
L'AMIRAL CERVERA.  
Commandant la Flotte Espagnole de Santiago.



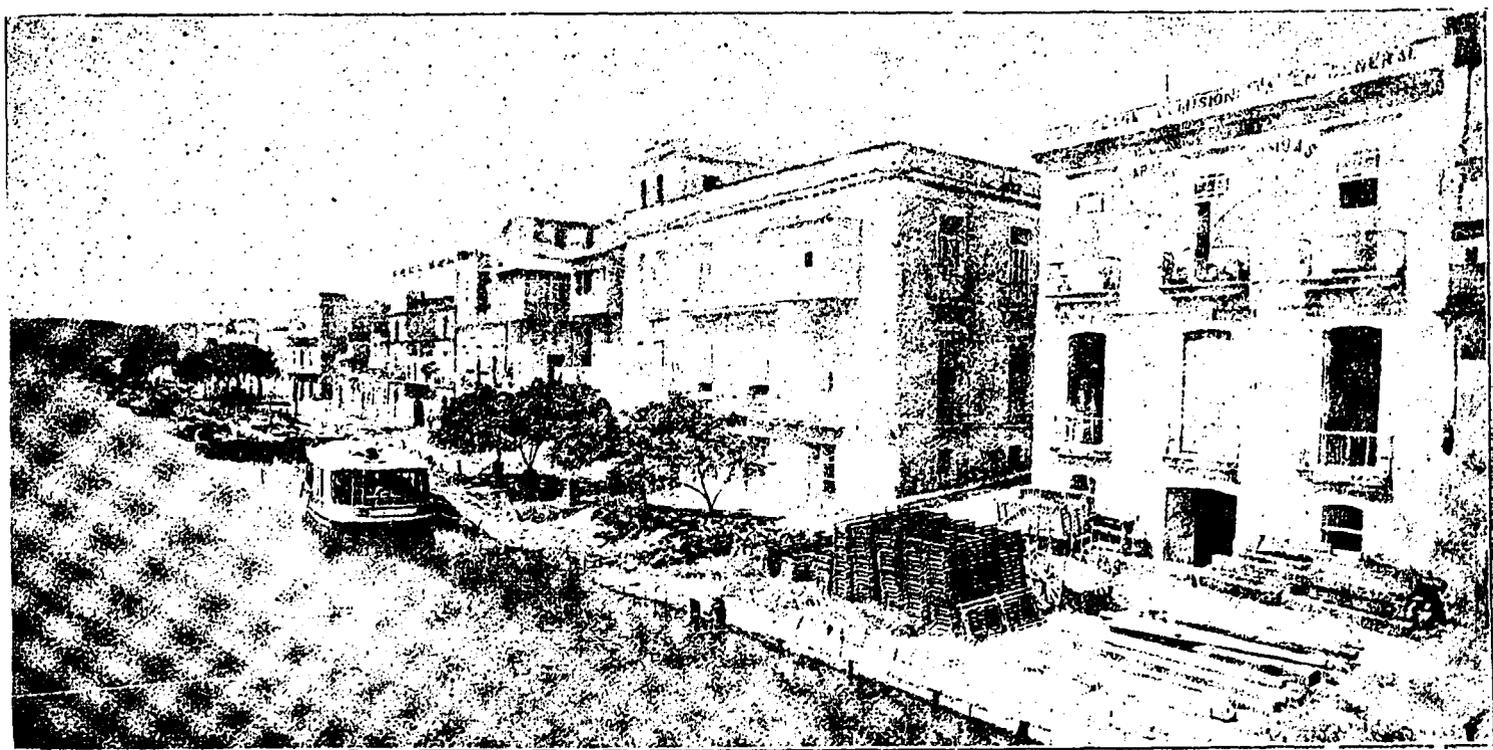
FEU LE CAPITAINE LUIS CADARSO.  
Tué à Manille à bord de la "Reine Christine".



LE GÉNÉRAL SHAFER.  
Commandant l'armée américaine devant Santiago.



LE PORT DE MATANZAS, VUE DU FORT.



LE PORT DE SAN JUAN, A MATANZAS.

LA RAISON POURQUOI



*Le jeune Sport.* — Quoi, monsieur Vieuxsport, vous ne dansez pas ? N'avez-vous donc pas trouvé de danseuse ? Laissez-moi vous procurer une valse avec Mlle Lajeunesse.  
*Mr Vieuxsport.* — Elle est beaucoup trop jolie ! Ma femme en serait certainement jalouse.  
*Le jeune Sport.* — Alors, prenez Mlle Lantique. Elle est assez laide, celle-là, pour que Mme Vieuxsport n'en éprouve aucune jalousie.  
*Mr Vieuxsport.* — Ah bien ! C'est ma femme alors qui m'en voudrait d'avoir préféré à la sienne la société d'un tel laideron.

AMOUR !

Il est, dit-on, de par le monde,  
 Un souverain fort courtois,  
 Dont rêve la brune et la blonde,  
 Et qui de chacun est prié.  
 Il règne sur toute la terre,  
 Commande au village, au château ;  
 Mais ses yeux -- pourquoi ce mystère ? --  
 Nous sont cachés par un bandeau.

Tyran cruel autant qu'aimable,  
 Qui de nos maux te fais un jeu,  
 Las ! ne serais-tu pas le diable,  
 Pour nous brûler à petit feu ?  
 Tes bienfaits égalent tes crimes ;  
 Le monde est plein de tes exploits ;  
 Même on prétend que tes victimes  
 Baisent les traits de ton carquois.

Tous les sujets de son empire  
 Disent qu'il est capricieux,  
 Que partout, sans trêve, il conspire,  
 Qu'il est timide, audacieux.  
 Son nom, que tout bas on épelle,  
 Est synonyme de vainqueur...  
 Qui me dira comment s'appelle  
 Ce grand seigneur ? Ce grand seigneur ?

Amour ! voilà donc le grand maître  
 Aux lois duquel il faut céder.  
 Qu'on veuille ou non le reconnaître,  
 Son rôle est de nous commander,  
 Mais, vils fantoches que nous sommes,  
 Nous applaudissons au bourreau,  
 Qui, sans pitié, mène les hommes  
 Et ne les lâche qu'au tombeau.

VICTORIEN MAUBRY.

LE PÈRE FURET

Le père Furet attendait depuis huit jours la visite de la vieille baronne de Malenpis.  
 Aussi, ne fut-il nullement étonné de voir une calèche s'arrêter devant sa porte, la baronne en descendre et demander :  
 — Monsieur Furet ?  
 — C'est moi, madame, c'est moi-même en personne qu'est le père Furet, pour vous servir, s'il y a moyen.  
 — Vous me connaissez, sans doute ?  
 — Je vous connais sans vous connaître, madame ; je vous connais de vous voir passer dans votre voiture, mais ça ne s'appelle pas connaître une dame...  
 — Enfin... vous savez qui je suis ?  
 — Des gens m'ont dit comme ça que vous seriez, il paraît, la nouvelle propriétaire du château.  
 — Précisément... Alors, vous devez bien vous douter du motif qui m'amène chez vous ?  
 — Ma foi, madame, j'en suis à me le demander... je ne m'en doute pas plus que rien du tout.  
 — Allons, monsieur Furet, ne faites pas le finaud avec moi... Vous savez bien que je viens pour votre petit pré.  
 — Mon petit pré ! Quel petit pré ? C'est que j'en ai plusieurs dans le pays, des petits prés.  
 — Je parle de celui qui se trouve en bordure sur l'avenue du château, à l'entrée du parc.  
 — Tions, tions, tions ! Alors, ça vous ferait plaisir, ce petit bout de terrain ?  
 — Seriez-vous disposé à me le céder.  
 — Mon Dieu, madame la baronne, si ce pauvre petit morceau de terrain vous fait plaisir, je me ferai un véritable agrément de vous le céder.  
 — Combien en demandez-vous ?  
 — Combien que vous en donnez, vous, madame la baronne ?  
 — Tenez, monsieur Furet, je ne suis pas disposée à finasser avec vous. Votre pré vaut bien 500 francs, je vous en donne 1,000... Est-ce convenu ?  
 — Mais, madame la baronne, expliquez-moi pourquoi vous me donnez 1,000 francs de ce pré, s'il n'en vaut que 500 ?  
 — Pour en finir plus vite.

— Eh ben ! alors, je vas vous donner un moyen d'en finir encore plus vite. Payez-moi mon pré 10,000 francs et il est à vous.  
 — 10,000 francs ! Mais vous êtes fou, mon pauvre bonhomme !  
 — Alors, madame la baronne, n'en parlons plus ! Gardez votre argent et moi je garde ma terre.

La baronne de Malenpis sortit, furieuse, en grommelant : " Vieille canaille, va ! "  
 Le pré en question avait été payé, dans le temps, 300 francs par le père Furet à l'ancien propriétaire du château qui, à peu près ruiné, commençait à vendre son domaine par morceaux.

La situation indiscrete de ce lopin dans le parc, en bordure sur l'avenue de tilleuls qui mène à la maison, était bien faite pour gêner la nouvelle châtelaine ; mais payer 10,000 francs ce misérable carré de terre, folie furieuse !

A quelques jours de là, le père Furet, dans une conversation avec le cocher de la baronne apprit que la vieille dame n'allait pas aux offices du village, par horreur de traverser le cimetière qui entoure l'église.

La vue d'un tombeau la faisait se pâmer. Un tombeau, que dis-je ? Une simple croix noire avec un *ci-gît* dessus.

A cette révélation, le père Furet rentra chez lui tout songeur.

Il dort peu, cette nuit-là et, dès le matin se mit à la besogne.  
 Le lendemain, la vieille baronne de Malenpis accomplissait, dans le parc, sa petite promenade hygiénique ; mais elle ne parvint point jusqu'à la grille.

Du château, ses gens la virent jeter les bras en l'air ; on entendit de grands cris et on accourut.

— Quoi donc, madame la baronne, qu'y a-t-il ?  
 — Là... désignait la pauvre vieille blême bonne femme... là !  
 Et son doigt tremblant indiquait le pré du père Furet, d'où émergeaient une vingtaine de belles croix funéraires toutes noires avec, dessus, des larmes et des inscriptions peintes en blanc.

Le soir même, le père Furet était invité à passer chez le notaire, et à y toucher 10,000 francs, prix convenu de son terrain.

Et cette vieille canaille de père Furet accepta, mais en exigeant qu'on ajoutât aux 10,000 francs, quatre-vingt-sept francs cinquante, montant de ses débours pour les croix de son petit cimetière.

ALPHONSE ALLAIS.

ARGUMENTS CONJUGAUX

*Madame.* — Dabord toi, tais-toi ; c'est ce que tu as de mieux à dire !  
*Monsieur.* — !... !... !...

SITUATION CRITIQUE



Le petit vaurien de Larigole s'asseyant au bord du ruisseau où se baignent ces demoiselles. — Eh ! dites donc, les filles, savez-vous bien dans quel guépier vous êtes-là ? Ce ruisseau-là est rempli de tortues, de sangsues, d'anguilles et j'en ai vu retirer, hier, par un homme, six gros serpents d'eau. Et puis le viail ivrogne de Joson, s'y est noyé la semaine dernière et l'on n'a pas encore retrouvé son corps. (Ça a été un tableau terrible).

FEUILLETON DU "SAMEDI"

Commencé dans le numéro du 23 Avril 1898

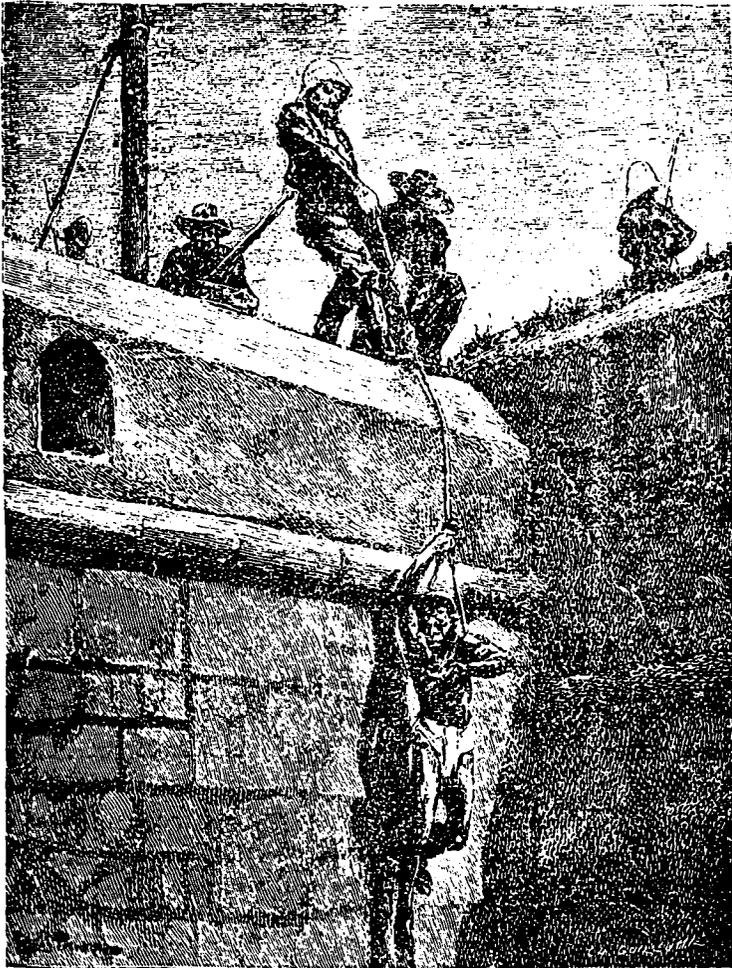
## FANCHON LA VIELLEUSE

TROISIÈME PARTIE

RENAUD DE PERVENOCHERS

XVI

(Suite)



... à l'aide d'une corde, on le descendit de la terrasse... (P. 20, col. 2, No 6.)

“ Le trésor de la caravane ! C'était son idée fixe !

“ Qui avait pu lui dire que nous étions possesseurs d'un trésor ?

“ Il nous l'apprit ; le nègre lui avait conté que nous nous étions évadés du camp en emportant un trésor, des diamants, de l'or, que sais-je !

“ Nous répondîmes au nègre couronné que son congénère était un fiéffé menteur, que nous ne possédions ni or ni diamants.

“ Nous le conjurâmes de faire comparaître le dénonciateur devant nous, affirmant que nous n'aurions pas de peine à le confondre, à l'obliger d'avouer son imposture.

“ On ne trouva pas le nègre ; il s'était enfui.

“ Sa Majesté se mit dans une horrible colère, menaça ses soldats de les étrangler tous s'ils ne remettaient pas la main sur le fugitif.

“ Puis le roi, pour se calmer, s'enivra abominablement et nous fit reconduire en prison.

“ On retrouva le dénonciateur au bout d'une huitaine de jours. Il était prêt à s'embarquer sur le Niger dans une pirogue qu'il avait frétée et, dans la pirogue, ce qu'il appelait le “Trésor de la caravane”, c'est-à-dire l'argent réservé par ma belle-sœur pour l'expédition.

“ Quelle fut l'importance de cette somme retrouvée dans la pirogue ?

“ Nous l'ignorâmes ; ce que nous savons, c'est qu'elle fut remise au gouverneur de Tombouctou.

“ Il nous fit alors sortir de prison, nous logea dans son palais avec défense d'en partir avant d'avoir obtenu son agrément.

“ Étant sans ressources et sans armes, nous fûmes bien obligés d'obéir à la stupide majesté.

“ Pendant quelque temps, il nous traita assez bien, nous questionna sur la France, son commerce, son armée, etc, etc. Il ne comprenait rien d'ailleurs à ce que nous lui répondions par le canal d'un vieux crasseux qui se disait interprète et n'entendait pas un mot de français.

“ Enfin, c'était l'affaire de ces gens et non la nôtre.

“ La nôtre était de nous procurer des armes et de nous échapper. Nous dérobaâmes des poignards et des pistolets marocains, sous des tentures ; notre vol fut découvert.

“ Le gouverneur nous reprocha notre action.

“ — Je vous traitais en amis, dit-il avec une douceur qui nous étonna, et vous m'avez volé ; je vous retire ma protection... Je ne veux plus vous voir... Allez-vous-en où vous voudrez... Vous êtes libres !”

“ Des soldats nous conduisirent hors de Tombouctou et nous livrèrent à des nègres Toubous qui retournaient dans leur pays ; Sa Majesté nous avait vendus comme esclaves à ces brutes.

“ Après d'épouvantables tortures, nous arrivâmes au Tibesti, qui est bien le plus affreux pays qu'on puisse rêver dans un cauchemar.

“ Cet enfer se trouve au sud-est du Fezzan.

“ Le Tibesti n'est qu'un entassement de roches sombres, une solitude aride, sans un bruissement de feuilles, sans un chant d'oiseau.

“ Si la fatigue et surtout la soif ne nous avaient pas torturés, peut-être aurions-nous admiré des roches gigantesques aux aspects étranges, des dômes, des coupôles, des arcades, des amphithéâtres, des églises, érigeant de toutes parts leur architecture titanique. Des châteaux en ruine ayant, en proportions invraisemblables, les lignes sévères des vieux bûrgs du bord du Rhin.

“ Dans l'hébétement que me causait la fatigue, dans une sorte de somnolence douloureuse, je croyais être, en effet, sur les bords du Rhin, et je me demandais pourquoi je souffrais ainsi de la soif, de la fatigue, de la chaleur !

“ Une torture plus grande me ramenait à la réalité : on se remettait en marche.

“ Mon cher Renaud, je ne m'étendrai pas sur les souffrances que nous avons endurées ; on nous maltraita, à peine la nourriture qu'on nous jetait suffisait-elle à nous empêcher de mourir ; on nous traîna de tribus Toubous on tribus Toubous ; nous changions de maîtres sans savoir pourquoi.

“ Ce supplice dura six mois !

“ M. de Montaignon et moi nous étions esclaves d'un roi du Bar-dai, vallée située près de la rivière des Gazelles.

“ Le roi, qui se nomme Témidomi, est un vicillard de petite taille, cassé, ridé, hideux.

“ Son visage de macaque est percé de deux petits yeux vifs, toujours en mouvement.

“ Ses sujets voulaient nous tuer, non pour nous manger, mais pour ne plus avoir à nous nourrir, car le rusé monarque les obligeait à nous apporter des provisions dont il prenait sa part.

“ Il chique continuellement du tabac vert et, non moins continuellement, nous lance le jet vert de sa salive au visage, c'est sa distraction. Témidomi est un diplomate ; il ne veut pas nous tuer, mais nous rançonner. Il nous croit riches dans notre pays. Il nous a d'abord demandé cent mille francs pour nous conduire à Tripoli.

“ Nous lui avons ri au nez

“ Témidomi n'est pas susceptible, et il a ri à son tour et nous a gratifié du jet vert de sa chique.

“ Quinze jours après, il est revenu à la charge, il n'exigeait plus que cinquante mille francs, c'était son dernier prix ; nous refusâmes et pour cause.

“ Enfin, dans notre solitude, une bonne nouvelle est parvenue, une nouvelle si inattendue, si heureuse, que je n'y pus croire. Vous viviez ! vous viviez, Renaud ! Comprenez-vous ce que mon cœur a dû ressentir de joie et d'émotion !”

Blanche ne put s'empêcher de murmurer :

— Monstre d'imposture ! Lui qui a payé vos assassins !... Il feint d'être heureux de savoir que vous avez échappé aux bras qu'il a armés contre vous !

Une ombre douloureuse passa sur le front de Renaud, qui continua :

— “ Cette nouvelle me fut confirmée. Il n'y avait pas à douter ; vous étiez à Alger auprès de votre femme, de ma chère sœur Blanche !

“ Les sujets de Témidomi ne voulaient plus nous nourrir ni nourrir leur roi, qui était obligé de parlementer avec eux et quelquefois de se colleter.

“ Je marchandai le prix de notre rançon, il accepta de me conduire ainsi que M. de Montaignon à Tripoli, pour vingt mille francs.

“ Il est bien stipulé que ce prix, librement consenti par nous, n'est pas une rançon, mais la rémunération de ses soins, de ses services, comme guide et location de bêtes de selle et de charge.

“ Le vieux rusé devina bien que les chrétiens pourraient trouver mauvais qu'il nous ait rançonnés, aussi ne veut-il pas que ce mot fut prononcé. Je le lui ai promis.

“ Il a donc assemblé ses sujets ; une centaine de pouilleux, drapés de guenilles vermineuses, et leur a dit qu'il donnerait trois douros — quinze francs — à ceux qui voudraient m'accompagner à Tripoli.

“ Tous ces gueux voulaient être du voyage. Témidomi a jugé que cela lui coûterait trop cher ; il a choisi vingt hommes seulement,

chargé les autres de garder son royaume en son absence — car il doit faire partie de notre escorte et recevoir les vingt mille francs en main propre — et a offert un douro à chacun de ses guerriers.

— Ceux-ci l'ont acclamé !

— Un guide du l'ezzan se charge de vous porter cette lettre et d'attendre votre réponse.

— Je ne doute pas, mon cher Renaud, que vous ne mettiez fin à ma captivité et à celle de M. de Montaiglon, en versant vingt mille francs dans une banque de Tripoli à l'avoir de Témidomi, roi du Bardai (Tibesti).

— Je prie ma chère sœur Blanche d'agréer mes embrassades fraternelles et les compliments de mon compagnon de captivité, M. de Montaiglon.

— GASTON DE PERVENCHÈRE.

Après avoir terminé sa lecture, Renaud resta quelques instants plongé dans une méditation profonde.

— A quoi pensez-vous, mon ami, cette lettre paraît vous attrister ?

— Quel fourbe ! quel imposteur ! ... Et c'est mon frère !

Il pâlit en prononçant ces derniers mots.

— Renaud, ne pensez pas à ce misérable... Vous enverrez à Tripoli l'argent qu'il vous demande en y ajoutant ce que vous jurerez convenable pour ses besoins, et nous partirons pour la France sans le revoir... Oh ! cela, Renaud, je vous le demande en grâce ; je souffrirais trop de sa présence auprès de nous... Je ne pourrais dissimuler la haine et le mépris qu'il m'inspire.

— Vous avez raison, ma chère Blanche ; oublions ce misérable, retournons en France où nous vivrons l'un pour l'autre...

— Et là, nous unissons nos forces, notre intelligence, pour retrouver notre enfant, ajouta Blanche de Pervençère en se jetant au cou de son mari.

Le nomade vint et Renaud de Pervençère lui remit un chèque de vingt mille francs sur la maison Charlet-Delaville et Cie, banquiers à Tripoli.

En outre, il donna ordre à cette banque de verser cent cinquante mille francs à son frère Gaston, somme dont elle se couvrirait sur le banquier algérien de Renaud.

Quelques jours après, Renaud de Pervençère et sa femme, debout sur le pont d'un navire français, regardaient s'enfoncer dans l'espace les côtes d'Afrique.

Ils renaient en France.

Cependant Gaston et Montaiglon, remis en liberté par Témidomi, se hâtaient vers Tripoli pour y toucher les cent cinquante mille francs que Renaud faisait tenir à la disposition de son frère.

Celui-ci s'inquiétait du laconisme avec lequel Renaud s'exprimait dans le billet que lui avait remis le messager indigène ; Renaud, en effet, lui indiquait seulement le nom de la maison de banque et le chiffre de la somme qu'il mettait à sa disposition.

Il ne faisait aucune allusion au récit de Gaston.

N'y croyait-il donc pas ?

Il ne l'engageait pas, aussitôt remis en liberté, à venir le rejoindre, ne lui disait pas en quelles circonstances il avait été retrouvé par Blanche.

Retrouvé vivant !

Ce mutisme de Renaud sur des sujets aussi graves était inquiétant pour les deux complices.

Cet argent si dédaigneusement envoyé comme une aumône les effrayait plus encore qu'il ne les froissait dans leur orgueil.

Renaud connaissait-il donc leur conduite criminelle ?

Et s'il la connaissait, qu'allait-il faire ?

Allait-il les dénoncer aux tribunaux français ?

Les deux complices se regardaient, atterrés, muets de peur.

— Si nous allions être arrêtés en arrivant à Tripoli ? s'écria Gaston. Si les cent cinquante mille francs n'étaient qu'un appât pour nous attirer dans un piège ?

Le sourcil froncé, de Montaiglon réfléchissait.

Gaston attendait anxieusement le résultat de cette méditation.

— Eh bien ? questionna-t-il d'une voix tremblante, qu'en penses-tu ?

Montaiglon, se dressant tout à coup, marchant d'un pas saccadé, s'écria triomphalement :

— Non, nous n'avons rien à craindre ! ... Renaud est incapable d'un pareil mensonge, d'une semblable action...

— Tu juges mal ton frère, Gaston, ajouta-t-il avec un sérieux étrange ; tu le crois capable de faire ce que nous ferions !

— C'est vrai, tu as raison, répondit Gaston rasséréiné par les paroles cyniques de son complice.

Cependant, en arrivant à Tripoli, Gaston fut repris par de nouvelles appréhensions.

— Si Blanche avait poussé mon frère à se venger de moi et de Montaiglon ! se dit le misérable.

Avant d'entrer dans la maison de banque, Montaiglon et lui surveillèrent les abords.

Non, rien de suspect.

Gaston se décida à se présenter chez MM. Charlet-Delaville et Cie.

Montaiglon l'attendait à la porte, serrant un revolver dans sa main cachée dans la poche de son pantalon et prêt à faire feu sur des agents si, étant arrêté, Gaston le désignait comme son complice.

Le hardi brigand pensait :

— Aller en prison, jamais ! ... Je me ferais tuer en faisant autant de victimes que je pourrai !

En arrivant à Tripoli, acheter un revolver avait été la première pensée de Montaiglon ; le peu d'argent qu'il avait su dissimuler à la rapacité de Témidomi fut employé à cette acquisition.

Il n'eut pas à en faire usage.

Gaston sortit tranquillement des bureaux de la banque.

— Eh bien ! que s'est-il passé ? lui demanda à voix basse Montaiglon en marchant à côté de lui.

— J'ai l'argent, les cent cinquante mille francs, répondit Gaston.

— Rien de suspect ? Pas d'agents de police ?

— Non, je ne le crois pas.

Montaiglon jeta autour de lui des regards soupçonneux ; personne ne les suivait.

La confiance lui revint aussitôt.

— Allons dîner, dit-il, nous causerons après.

— Oui, nous avons besoin de nous refaire ; le régime de Témidomi ne nous a laissé que la peau sur les os ; nous sommes horribles.

Ils dînèrent d'un appétit qu'aiguisaient des mois de privations.

A les voir faire disparaître les mets, on eût pu les prendre pour des nomades du désert après une expédition ; ce qu'ils engouffrèrent fut effrayant.

Ils noyèrent ce monceau de nourriture sous des flots de champagne.

A la fin de ce pantagruélique repas, les deux misérables étaient ivres.

Gaston, le visage écarlate, le verbe haut, paraissait être au septième ciel. Il riait, bavardait, chantonnait ; toutes ses terreurs avaient disparu.

Montaiglon, au contraire, bien qu'ivre autant que son ami, pâlisait et s'assombrissait de plus en plus.

Gaston s'en aperçut, et, se levant, titubant, il remplit de nouveau son verre, choqua celui de son partenaire, et lui dit en bégayant :

— Montaiglon, mon cher, tu me fais de la peine... vraiment, tu n'es plus toi-même... Je ne te reconnais pas, parole d'honneur... Ma vue se trouble-t-elle ? Je ne le crois pas ; je n'ai jamais eu le coup d'œil aussi clair, les idées aussi nettes... ce petit festin me ranime... les souffrances passées, je les oublie...

Il but en riant un nouveau verre de champagne.

— Oublies-tu aussi que tu as cent cinquante mille francs à partager avec moi ? fit Montaiglon, dont les prunelles brillèrent dans son visage de plus en plus pâle.

— L'oublier ! ... Moi ! ... Je ne pense qu'à cela ! ... c'est-à-dire que tu m'y fais penser... Montaiglon, je suis pour toi un ami fidèle et sûr... ce qui m'appartient t'appartient, ce qui est à moi est à nous... Montaiglon, je tiens la caisse, mais elle sera toujours ouverte pour toi ! ... Combien veux-tu ? Dix mille francs ? ... vingt mille francs ?

— Je veux la moitié ; nous avons partagé les périls, partageons les profits, répondit Montaiglon d'une voix rauque.

— La moitié ! ... la moitié ! ... soixante-quinze mille francs ! ... Tu es ivre, mon cher... Nous avons, dis-tu, partagé les périls ; j'admets les prémisses de cette proposition, mais non la conséquence que tu en tires : partager les profits !

— Raisonnons, que diable !

— Les périls, d'où sont-ils venus ? ... De toi, cher ami.

— Les profits, qui les apporte à l'association ? Moi, moi seul.

— Tes conseils imprudents nous ont fourrés dans le pétrin...

— Conseils que tu as acceptés, Gaston, interrompit Montaiglon dont la colère faisait frémir les muscles du visage.

Gaston reprit :

— Je finirai par perdre le fil de mes idées avec ces interruptions incessantes ! ... Qu'on laisse l'orateur libre d'exposer les faits, saperdieu !

Il se rengorgea et, faisant de grands gestes, prenant un ton doctoral dont il sembla enchanté :

— Dans toute association, chacun doit profiter en raison des services rendus ! ... Oh ! ce principe est inattaquable ! ... Je m'appuie sur ce principe, base fondamentale de mon raisonnement, avec autant de confiance que je m'appuierai sur... sur ce divan antique mais indestructible.

Il se laissa tomber sur le divan en question et, perdant l'équilibre, s'y trouva couché de tout son long.

Gaston resta quelques instants étourdi de cette culbute ; mais, se redressant soudain, il revint à ses idées avec la ténacité verbeuse de l'ivresse.

— Je continue, dit-il ; qu'on veuille prendre bonne note des paroles que je vais prononcer... Je suis sur le terrain inébranlable de la vérité et, sur ce terrain, je reste !

— Montaiglon, mon ami, ma mise de fonds dans l'association est de cent cinquante mille francs, la tienne, de zéro !

Sur un mouvement de colère de son auditeur, Gaston, plus ivre à mesure qu'il parlait, s'écria :

— Ceci est un fait indéniable, mon apport est de cent cinquante mille francs et le tien de rien.

— Quel rapport arithmétique y a-t-il entre ces deux nombres ? Aucun. Ce sont des quantités, si j'ose ainsi dire, incommensurables ?

— Montaiglon, cher ami, ton apport serait de un franc que tu aurais droit à un cent cinquante millièmes, cela est évident, le calcul le veut, l'arithmétique l'exige !

Montaiglon serra dans sa main crispée la crosse de son revolver. Il réprima le mouvement qui le poussait à sortir son arme de sa poche, à faire feu sur Gaston et à le dépouiller.

La réflexion le retint.

Au bruit de la détonation, on accourait, il serait arrêté, emprisonné, perdu.

— Maladroit que je suis, pensa-t-il, j'allais manquer de sang-froid, faire une sottise !

Il s'était levé menaçant, il se rassit et, après avoir allumé un cigare.

— Continue, Gaston, ta démonstration ; je t'écoute avec intérêt. N'oublie pourtant pas de conclure.

Il affectait de sourire et ses dents grinçaient.

Cependant, Gaston continuait de pérorer.

Montaiglon, dont les tempes battaient, n'entendait guère qu'un murmure confus.

Gaston disait :

— L'arithmétique n'est pas tout dans la vie ! A côté de cette science exacte, mais attristante, il y a place pour les sentiments, pour le cœur qui, lui, ne compte pas, ne raisonne pas.

— L'arithmétique ne s'émeut pas, le cœur s'émeut ; l'arithmétique est froide et morte, le cœur est chaud et vivant !

— Aussi, Montaiglon, mon ami, laisserai-je le calcul aux égoïstes ; le savant a parlé, place à l'ami.

— Montaiglon, voici vingt mille francs.

Il tira de son portefeuille vingt billets de mille francs et les jeta sur la table avec un grand geste théâtral.

Montaiglon le regarda un instant de ses prunelles de feu, puis, il s'avança vers Gaston, lui serra les mains, ramassa les billets de banque, les mit dans sa poche et murmura :

— Les autres suivront ceux-ci.

A partir de ce moment, Montaiglon combina les moyens de se défaire de son compagnon et de le dépouiller.

Mais il voulait que cette mort ne le fit pas soupçonner, il fallait que Gaston, pour la justice, pour tous, se fût suicidé ou ait été victime d'un accident.

Comment en arriver là ?

Montaiglon, certes, ne le savait pas encore. Il verrait, il réfléchirait. Les circonstances l'inspireraient.

Pour l'instant, l'essentiel était de ne pas donner de soupçon à la victime déjà choisie dans sa pensée.

Il devait, au contraire, lui témoigner plus que jamais des preuves d'amitié.

Il le ferait puisque cela était indispensable pour arriver à son but. Tous deux logeaient au même hôtel.

Gaston, après son orgie, dormit d'un sommeil de plomb.

Montaiglon, cette nuit-là, voulut rester dans la même chambre que son ami.

— Tu peux être indisposé, mon cher Gaston, je reste auprès de toi, lui dit-il. Si tu as besoin de quoi que ce soit, je suis à ton entière disposition, ne te gênes pas.

Gaston ne répondit pas ; il ronflait déjà.

Assommé par l'ivresse, il était tombé tout habillé sur son lit.

Tout en fumant un cigare, Montaiglon jetait de temps à autre un grand regard sur son compagnon.

Malgré lui, bientôt, ses yeux ne purent se détourner d'une saillie légère que la liasse de billets de banque formait sur la poitrine de Gaston.

— J'ai là un trésor à portée de ma main, n'en profiterai-je pas ? se demandait-il.

Il faisait quelques pas dans la pièce, revenait se remettre en arrêt devant sa proie, immobile, les yeux fixes, les lèvres serrées.

— Rien ne serait plus facile, je pourrais lui enlever son portefeuille sans qu'il s'en aperçût.

Il fit un pas en avant, se pencha sur Gaston, allongea le bras vers le portefeuille objet de sa convoitise...

— Non, murmura-t-il en se reculant, cela serait trop niais !

— Certes, il m'est facile de le dépouiller, mais il est impossible que je ne sois pas dénoncé, arrêté comme l'auteur de ce vol... Il faut trouver mieux !...

— Par de nervosités maladroitesses... je saurai patienter, attendre une occasion favorable.

— Je veux avoir cette fortune et je l'aurai ! Je ne veux pas être

soupçonné et je ne le serai pas ; c'est à moi de trouver les moyens d'atteindre ce but : ces moyens, je les trouverai !

Cette résolution prise, Montaiglon se coucha et dormit du sommeil du juste.

Gaston, la tête lourde, la bouche amère, s'éveilla le premier.

Il ne se souvenait plus guère de ce qui s'était passé la veille. Il se frottait les yeux et regardait vaguement autour de lui.

Il aperçut Montaiglon étendu sur un canapé.

Cette vue dispersa les dernière fumées de l'ivresse. La mémoire lui revint tout à coup et, d'un mouvement brusque, il tâta sa poche.

Son portefeuille s'y trouvait.

Il poussa un soupir de joie.

En apercevant Montaiglon, il s'était dit :

— Je suis volé !

En constatant qu'il ne l'était pas, il pensa :

— Il est plus honnête que je ne croyais.

Pourtant, une nouvelle réflexion vint l'inquiéter :

— Est-ce qu'il se serait fait la part du lion, pendant que je dormais ?

Et Gaston saisit vivement son portefeuille, l'ouvrit, compta ses billets...

— Ouf ! le compte y est !... J'ai de la chance ! A sa place, je ne sais pas si... Enfin, je n'ai pas à interroger ma conscience, j'ai mon argent et cela me suffit.

Mais de nouvelles pensées amenèrent de nouvelles inquiétudes ; la présence de Montaiglon le gênait, l'énervait.

Gaston ne doutait pas de la mauvaise humeur de son complice ; il le connaissait assez pour ne pas douter que Montaiglon fût profondément vexé d'avoir été mis à la portion congrue.

Car Gaston se souvenait parfaitement de n'avoir remis que vingt mille francs à son cher ami.

— Je ne peux pourtant pas me dépoiller pour lui ! s'écria-il mentalement.

— Ça qui m'étonne, c'est qu'il ait aussi facilement entendu raison.

— Allons, je me suis trompé sur son compte ! Il est plus désintéressé que je ne le pensais !

— C'est qu'il dort là comme un bien heureux ! C'est pourtant un bourreau d'argent, comme disent les bonnes gens, et je suis étonné qu'en ayant à portée de sa main, il puisse dormir ainsi !

— Il faut qu'il ait pour moi une véritable amitié ?

Gaston en était là de ses réflexions lorsque Montaiglon s'éveilla.

Il se mit sur son séant, se détira, puis, regardant son compagnon en souriant :

— Tu as bien dormi, mon gaillard ! Tu en avais besoin !... Pas mal aux cheveux ?

Il vint serrer la main de Gaston, qui répondait :

— Si, la tête un peu lourde. Je n'ai pas été raisonnable hier !

— Bah ! on ne touche pas tous les jours cent cinquante mille francs !

— Malheureusement ! répondit Gaston en hochant tristement la tête.

Montaiglon éclata d'un rire si franc — du moins en apparence — que Gaston fut gagné par cette hilarité.

— Décidément, se dit-il, Montaiglon n'éprouve aucune jalousie.

Tous deux firent leur toilette et tirèrent conseil.

— Nous allons d'abord remonter vivement notre garde-robe, dit Montaiglon, car nous ne sommes vraiment pas présentables.

— Tu as raison.

— Lorsque nous serons convenablement vêtus, nous nous mettrons à la recherche de ton frère qui a négligé de nous donner son adresse.

— Il ne tient peut-être pas à me voir, remarqua Gaston mélancoliquement.

— C'est probable, mais toi, et moi aussi, d'ailleurs, nous avons intérêt à le voir, à voir ce qu'il pense ; c'est d'une importante capitale !

— Je le comprends bien, mais, je sens que je ne serai pas brillant lorsque je reverrai Renaud.

— Tu feras bonne contenance ou du moins tu brusqueras l'entrevue ; tu ne lui laisseras pas le temps de réfléchir, de parler ; il faudra te jeter à son cou en pleurant.

— En pleurant, c'est facile à dire, il faut pouvoir.

— C'est indispensable ; tu l'embrasseras en pleurant et en criant :

— Mon cher Renaud, mon cher frère !... Je vous revois vivant !... Est-ce possible !... C'est bien vous !... Dix-huit ans sans nouvelles !... Je n'espérais plus vous revoir !... Ma chère sœur Blanche, elle, ne pouvait croire à cette mort et je ne trouvais rien pour la consoler !... Vous voilà !"

— Tu comprends, continua Montaiglon en quittant le ton larmoyant qu'il indiquait à Gaston, tu comprends que je ne te donne qu'un canevas ; tu broderas là-dessus.

— Broder ! broder !... Si dès les premiers mots il me coupe la parole...

— Si tu crains de perdre la bataille, tu la perdras ; du courage et

nous nous tirerons d'affaire ; il est indispensable que tu reconquies la confiance, l'amitié de Renaud. . . .

—Et la clef de sa caisse, n'est-ce pas, Montaiglon ?

—Naturellement, puisque tu es ruiné et qu'il est riche.

—Je tâcherai de réussir.

—No m'a-tu pas dit qu'il avait quitté Tripoli ?

—Si, je l'ai appris à la maison de banque où il m'a adressé.

—Il est sans doute reparti pour la France ?

—On n'a pu me l'affirmer ; il se peut qu'il ait fait auparavant un séjour à Alger afin d'éviter une transition trop brusque de climat.

—Partons pour Alger !

—C'est cela, partons pour Alger !

Les deux compagnons y étaient quelques jours après. Ils n'y trouvèrent pas Renaud, naturellement.

Gaston, qui avait tellement craint de se trouver en face de son frère, avait maintenant hâte de le voir ; il voulait s'embarquer aussitôt pour la France.

—C'est une dure corvée, mais puisqu'elle doit être faite, autant plus tôt que plus tard ; je ne vis pas avec ce poids sur la poitrine.

—Si ton frère nous soupçonnait, il nous l'aurait fait savoir, en nous intimant l'ordre de ne jamais reparaitre devant lui, il ne l'a pas fait, donc. . . .

—Il ne nous a pas invités non plus à nous présenter ? . . .

—J'avoue qu'il y a là un point obscur et par conséquent inquiétant. . . Peut-être est-il malade, affaibli. . . Songe donc qu'il a été laissé pour mort. . . Je ne comprends même pas qu'il ait pu résister aux coups que Ben Keddâ. . . .

—Ne me rappelle pas cela, Montaiglon, tu me fais frémir.

—Allons donc ! entre nous, cela n'a pas d'importance !

Puis, Montaiglon parut frappé d'une idée subite.

—Qu'as-tu donc ? lui demanda Gaston.

—Les dix-huit ans de silence me semblent tellement incompréhensibles que. . . .

Il hésita.

—Explique-toi, je t'en prie, tu me retournes sur le gril avec tes réticences.

—C'est que ce qui me vient à l'esprit est tellement étrange. . . .

—Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable, parle.

—As-tu le billet que Renaud t'a fait remettre ?

—Oui, le voici.

—Reconnais-tu l'écriture de Renaud ?

Gaston regarda son compagnon d'un air stupéfait, il lui demanda :

—Si je reconnais l'écriture de Renaud ? Attends, je vais te dire cela ; je n'y ai pas encore fait attention ; Témidomi ne m'avait pas mis en état de faire l'expert en écriture.

—Eh bien ! maintenant, étudie l'écriture du billet.

Gaston lut le mot de Renaud, examina la forme des lettres longuement.

—Allons, il te faut tant d'attention, fit Montaiglon impatienté ; tu connais pourtant bien l'écriture de ton frère puisque tu l'as imitée il y a vingt ans en faisant un faux.

—Dont j'ai partagé le montant avec toi, riposta Gaston furieux.

—Naturellement, pour ma commission : c'est moi qui l'ai mis en circulation ; mais il ne s'agit pas de cela : ces quelques lignes ont-elles été écrites par Renaud ?

—Je ne reconnais pas cette écriture, répondit Gaston, les yeux toujours fixés sur le papier. Cependant la signature. . . .

—Peut-être l'a-t-il fait écrire par ta belle-sœur ?

—Oh ! ce n'est certes pas l'écriture de Blanche ! Tiens, Montaiglon, je ne veux pas poser pour le savant, mais, enfin, j'ai des connaissances en linguistique. . . .

—Où veux-tu en venir ? Il ne s'agit pas de linguistique, il s'agit de reconnaître ou de ne pas reconnaître une écriture.

—Est-elle de Renaud ? Tout est là !

—Tu n'as pas la prétention, si elle n'est pas de lui, d'en deviner l'auteur ?

—L'auteur, non, certes, mais je puis fournir une indication ; ces mots ont été tracés par une main qui a longtemps écrit des caractères arabes ; j'en augure que Renaud a un secrétaire indigène, que ce secrétaire a écrit pour Renaud qui n'a fait que signer ; mon frère est sans doute très souffrant, trop faible pour faire lui-même sa correspondance.

—J'augure, moi, de cette écriture qui n'est pas celle de ton frère, que ton frère est mort et bien mort !

—Tu es fou, Montaiglon, qui donc en ce cas écrirait à sa place avec l'assentiment de Blanche ?

—Celui-là est un intrigant qui s'est fait passer pour Renaud ; ta belle-sœur depuis dix-neuf ans a pu oublier quelque peu les traits d'un mari qui l'a quittée après cinq ou six mois de mariage.

—Blanche n'a pas oublié Renaud, mon cher Montaiglon, elle le contemplait chaque jour. . . .

—Dans sa pensée, avec les yeux de son imagination !

—Non, avec les yeux bleus de son visage, Montaiglon ; elle portait

constamment à son cou un médaillon de Renaud et, cent fois, je l'ai surprise le baisant ardemment.

—Alors, ce que j'imaginai est folie ; j'avoue que j'aurais préféré savoir Renaud bien et dûment enterré ; c'était la tranquillité absolue pour nous.

Gaston ne répondit pas ; sans oser l'exprimer, il pensait comme son complice.

Malgré les lenteurs évidemment voulues -- Gaston n'en doutait pas -- avec lesquelles Montaiglon s'occupait des préparatifs du départ, ce moment n'allait pas tarder à arriver ; leur passage était pris sur un bateau.

Ils n'avaient plus que quelques jours à rester à Alger.

Les deux amis faisaient chaque jour des promenades à cheval dans les environs ; le soir, ils s'amusaient à visiter les cafés maures, à regarder danser les "almées".

Un matin, Montaiglon refusa de sortir avec son ami.

—Je suis fatigué, dit-il, je reste à l'hôtel ; je vais fumer quelques cigares, boire du café et rêvasser en t'attendant.

Montaiglon, seul dans sa chambre, se leva du divan sur lequel il s'était étendu, fit sa toilette rapidement, quitta la pièce et se dirigea vers le quartier arabe.

Derrière la lourde porte grillée d'une sombre maison indigène, une vieille négresse semblait attendre.

Aussitôt qu'elle le vit, elle ouvrit la porte, s'effaça pour laisser Montaiglon, puis fit retomber l'arc-boutant qui maintenait à l'intérieur la porte fermée.

Montaiglon, un quart d'heure après, ressortait de la maison et retournait à l'hôtel.

Il s'installa devant une table, sortit de sa poche des papiers qu'il plaça devant lui.

—Des lettres de ce cher Gaston ! murmura-t-il.

Il reprit avec un rictus étrange :

—Il a, ma foi, une jolie écriture ! C'est un talent, cela ! Un talent que j'envie ! . . . Mais tout s'acquiert, il suffit de vouloir.

Il étendit une feuille blanche devant lui et traça quelques mots en copiant l'écriture de son ami.

Montaiglon s'appliqua longtemps à ce travail. Enfin, il se déclara satisfait.

—En copiant les maîtres, fit-il, on finit, si l'on est doué, par les égaler ; sans me vanter, je crois qu'entre l'écriture de Gaston et la mienne, on ne découvrira aucune différence.

Il compara sa calligraphie aux lettres de son ami.

—C'est à s'y tromper, je ne m'y reconnais plus moi-même ! ricana-t-il.

Il remit ses papiers dans sa poche et, entendant la voix de Gaston, il s'étendit vivement sur son divan.

Lorsque celui-ci entra, Montaiglon semblait dormir. Il ouvrit les yeux et se leva en souriant.

—Je m'étais endormi, dit-il. Allons prendre l'apéritif, cela m'éveillera.

—J'allais te le proposer.

Il se rendirent dans un café.

A peine y étaient-ils installés, qu'une vieille négresse vint remettre à Gaston un billet qui sentait le jasmin.

—Oh ! oh ! un billet doux ! lui dit Montaiglon à l'oreille.

Gaston mit le billet dans sa poche et tout en regardant la négresse s'éloigner :

—Il ne serait pas prudent de le lire ici, répondit-il, à l'hôtel je te dirai ce que c'est.

—Je m'en doute bien un peu ; la petite femme du quartier arabe dont les beaux yeux t'ont charmé, sur laquelle tu m'as prié d'avoir des renseignements.

Je te les ai donnés, c'est la maîtresse d'un riche marchand qui en est très jaloux.

—Oui, tu m'as dit cela, Montaiglon, ce qui ne m'a pas empêché de lui faire parvenir des compliments et des bijoux. . . .

—Et de solliciter un rendez-vous ?

—Qu'on m'accorde peut-être dans ces lignes parfumées que je lirai tout à l'heure, répond Gaston.

Ils arrivèrent à l'hôtel. Gaston lut le mot apporté par la négresse. Il rougit de plaisir.

—Rendez-vous pour ce soir dans sa maison de campagne. La négresse m'introduira.

—Ce que tu fais n'est peut-être pas prudent.

—Si l'on était prudent, on ferait peu de choses agréables, répartit Gaston.

—Prends toujours la précaution d'emporter ton revolver et de laisser ici ton argent.

—Mon revolver ne me quitte jamais ; quant à mon portefeuille. . .

Gaston hésita.

—Tu n'es pas d'avis qu'il serait imprudent d'emporter chez cette femme, que tu ne connais pas, une fortune qui pourrait la tenter ?

—Tu as raison, je suivrai ton conseil, répondit Gaston, je laisserai ici mon portefeuille.

Il pensait faire tout le contraire, convaincu que son "cher Montaiglon" profiterait de son absence pour le voler.

La confiance de ces bandits l'un envers l'autre était d'une touchante réciprocity.

Lorsque la nuit fut venue, Gaston partit pour se rendre à son amoureux rendez-vous.

Une voiture l'attendait en dehors de la ville, à un quart d'heure de l'ancienne porte de Bab-ell-Djeddid.

La négresse y était blottie.

Gaston prit place en face d'elle.

La voiture partit aussitôt, dévala une pente, remonta un coteau et s'arrêta enfin devant une maison blanche enfoncée sous le vert abri d'arbres splendides.

La négresse ouvrit une porte, introduisit Gaston dans une cour carrée au milieu de laquelle une fontaine de marbre faisait entendre le doux bruit de l'eau tombant en chantant dans sa vasque circulaire.

Ce petit chant cristallin, seul bruit de la nuit silencieuse, était frais comme elle et comme elle délicieux et tendre.

La négresse avait suivi une galerie, soulevé un rideau de mouseline à fleurs.

Gaston entra dans une pièce tendue de lourdes draperies, égayée de fleurs aux parfums pénétrants.

La mystérieuse beauté, qui l'avait séduit, couchée sur un long divan bas et large, tenait entre ses doigts chargés de bagues l'extrémité d'un narghileh qui brûlait au milieu de la chambre et regardait voler la fumée qui s'échappait en anneaux bleus de l'orifice du bouquin d'ambre.

Le long tuyau recouvert de peintures dorées s'enroulait comme un serpent autour de la jambe fine et nerveuse de la femme.

Elle était pâle et souriante.

Ses yeux de gazelle brillaient dans son visage mat aux traits immobiles ainsi que ceux d'une statue. . . .

Des foulards noirs et bleus coiffaient sa tête charmante. Elle portait un corset de drap bleu relevé de broderies d'or sous un caftan bleu sans manches.

Une ceinture d'or à fermoir massif retenait autour de sa taille fine une *foutu* de couleur écarlate.

Les yeux bordés de kœheul, les mains et les pieds teints de henné rouge orange, lui donnaient un vague aspect d'idole indoue.

Gaston s'inclina devant elle, lui baisa galamment les mains et lui demanda :

—Comment t'appelles-tu ?

—Fathma, répondit-elle d'une voix au timbre d'argent.

A son tour elle le questionna :

—Quel est ton nom ?

—Gaston, fit-il.

Il ajouta :

—Ce nom sonne durement sans doute à la délicatesse de ton oreille habituée à la douceur des sons d'un pays aimé du soleil.

Elle répétait en souriant :

—Gaston. . . C'est la première fois que j'entends prononcer ce mot.

Elle aspira une dernière fois la fumée odorante du narghileh, puis, d'un joli geste, elle tendit le bouquin d'ambre à Gaston.

Le souple tuyau restait entouré autour de sa jambe fine.

Il s'approcha d'elle et se trouva enveloppé d'un long collier de fleurs d'orangers qu'elle détacha de son cou.

Toute fraîche cueillie, cette longue guirlande etabaunée plongea Gaston dans une sorte d'ivresse sensuelle et morbide!

. . . . .

Montaiglon constata que son complice avait, dans sa visite à Fathma, emporté son portefeuille.

—Il s'est défié de moi, je m'en doutais, se dit-il ; cela est sans importance, mes mesures sont prises, les billets de banque de Renaud seront à moi !

Il s'enveloppa d'un burnous noir, se coiffa d'un large turban, s'assura que son revolver était chargé et se dirigea vers la maison de Fathma.

Cette maison était entourée d'un jardin planté d'arbres. Le jardin était clos d'un mur élevé dans lequel était percée une porte.

Montaiglon se mit à l'affût auprès de cette porte et attendit.

Elle s'ouvrit bientôt, sans bruit.

La négresse s'avança, jeta des regards phosphorescents dans la nuit sombre qui l'enveloppait.

Elle n'aperçut rien, mais une voix qu'elle connaissait prononça ces mots :

—Je suis là, fais le signal.

—Bien, Sidi. Je frapperai assez fort dans mes mains pour que tu entendes.

—C'est bon, marche.

La négresse entra dans la pièce où Gaston se trouvait avec sa

maîtresse. Elle dit quelques mots à l'oreille de celle-ci, qui se leva en jetant un cri :

—Sauve-toi, Sidi, sauve-toi ; il nous tuerait tous les deux !

La négresse éteignit les lumières, saisit le bras de Gaston et l'entraîna dans le jardin vers la petite porte dérobée qu'elle ouvrit devant lui.

Il s'élança au dehors.

Quelques instants après, on entendait le bruit d'une détonation.

. . . . . Dans sa chambre, Montaiglon vient de rentrer. Il porte le costume européen.

Il appelle un domestique :

—Mon ami, n'est pas encore revenu ? questionne-t-il.

—Non, pas encore.

—Je ne l'attends pas. Vous lui direz que je me suis senti fatigué.

Puis, il murmure :

—Voilà une commission que tu n'auras pas à faire. Demain, on trouvera le cadavre de Gaston percé d'une balle au cœur et, dans ses vêtements, un papier portant ces mots :

"Qu'on n'accuse personne de ma mort ; désespéré, j'en finis avec la "vie."

—Je suis bien sûr qu'on reconnaîtra son écriture, ricana Montaiglon, je me suis appliqué.

Il tira de sa poche le portefeuille enlevé à Gaston, l'ouvrit et resta pétrifié d'étonnement.

Le portefeuille était vide.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

## QUATRIÈME PARTIE

### SIMONE DE BEAUCHAMP

#### I

En apprenant l'amour de son fils pour Fanchon, Mme de Beauchamp avait été frappée de stupeur.

Jacques aimait Fanchon !

Il voulait l'épouser !

Cet aveu fut un coup de foudre pour elle.

Certes, elle aimait et estimait la jeune fille, mais qu'elle devint la femme de son fils ! . . . Fanchon la Vieillesse comtesse de Beauchamp ! . . . Était-ce possible ! . . . Une telle mésalliance !

Pendant quelques jours, elle demeura atterré. Elle ne pouvait se résoudre à prendre une détermination.

Refuser son consentement, c'était désespérer son fils ; consentir à cette union, le pouvait-elle ?

N'était-il pas de son devoir de détourner Jacques de ce projet ?

Plus tard, ne lui reprocherait-il pas de n'avoir pas opposé sa raison, son expérience à la passion qui le dominait ?

Ne regretterait-il pas un jour ce mariage avec une pauvre fille qui n'était pas de son monde, avec une chanteuse de concert populaire ?

N'était-ce pas à elle, la mère, de prévoir ?

Jacques, après des années de souffrances, de faiblesse, ne cédait-il pas à une surprise des sens, à la fièvre qu'allumait le sang coulant rouge et vif dans ses veines ?

—Non, se dit-elle enfin, Jacques a longuement réfléchi, il est incapable d'agir par un caprice passager, depuis longtemps il médite ce projet ; il ne m'en a parlé que lorsqu'il s'est convaincu qu'il l'aimerait toute sa vie, qu'elle était digne de lui.

"Je le vois maintenant, mon vieil ami, le docteur Delort, avait raison ; Jacques aime Fanchon depuis longtemps, depuis qu'il l'a vue !

"C'est cet amour qui a réveillé en lui les mystérieuses énergies où il a puisé la force, la vaillance !

"Cet amour l'a transformé ; de l'enfant faible et souffrant, il a fait un homme. Ainsi que le soleil éclatant soudain dans un ciel couvert de nuages sombres et mornes, Fanchon, en apparaissant, a chassé, du rayonnement de sa beauté, la tristesse dans laquelle, ainsi qu'en un suaire, s'enlizait lentement mon enfant !

"Oh ! oui, sans l'arrivée providentielle de cette jeune fille, Jacques serait mort !

“ Le poids de la vie était trop lourd sur ses faibles épaules !

“ Elle l'a consolé, réconforté ; Fanchon sera la femme de Jacques.

“ Au monde qui glosera, je préfère le bonheur de mon enfant.

Mme de Beauchamp écrivit au docteur Delort de venir aussitôt la trouver ; elle avait à l'entretenir d'affaires qui ne souffraient pas de retard.

Le docteur accourut à Beauchamp.

La comtesse s'enferma mystérieusement avec lui, ce qui ne laissa pas de fortement intriguer Jacques, Simone et Fanchon, et même de les inquiéter.

—Ma mère serait-elle malade et nous cacherait-elle son état ? se demandaient les jeunes gens.

—Mme de Beauchamp, répondait Fanchon, ne paraissait nullement souffrante.

—C'est vrai, remarquait Simone, mère semblait bien portante, mais préoccupée... Que se passe-t-il ?

Jacques et Fanchon devinaient la cause de la préoccupation de la comtesse ; l'aveu de son fils, son amour pour Fanchon, sa résolution bien prise de l'épouser, ces motifs suffisaient à expliquer l'air soucieux de Mme de Beauchamp.

Mais l'arrivée du docteur Delort ?

Tout à coup, Simone dit à Fanchon et à son frère :

—Je devine... j'ai deviné... Mère n'est pas malade ! Elle consulte le docteur, non pour une affection physique, mais pour un embarras d'esprit !...

Et la jeune fille partit d'un rire perlé.

—Oui, Jacques, mère est en train, j'en suis sûre, de faire connaître à M. Delort ta résolution d'épouser ma belle Fanchon ; elle lui demande conseil.

Fanchon rougit de confusion, puis pâlit d'émoi, d'anxiété douloureuse.

Elle s'assit sur un banc, prise soudain de faiblesse.

Simone vint auprès d'elle, lui entoura le cou de ses bras, et l'embrassant :

—Ne t'inquiète pas, ma chère Fanchon, mère t'aime.

—Si elle allait me prendre pour une intrigante, me chasser d'ici !...

Et des sanglots montaient à sa gorge.

Jacques prit les mains de la jeune fille dans les siennes, et de sa voix grave et douce :

—Ayez confiance, Fanchon, en la bonté de ma mère, elle ne veut que mon bonheur et le vôtre. Sa première surprise passée, elle n'écouterait que la noblesse de son cœur et étouffera la voix des préjugés mondains.

Jacques ne se trompait pas. A ce moment même, la comtesse disait :

—Mon ami, j'avoue que lorsque Jacques m'a fait la confidence de ses projets, j'ai éprouvé un grand chagrin ; j'étais si loin de deviner...

—Je vous avais cependant prévenue, ma chère amie, vous avez ri de moi, souvenez-vous-en.

—Je m'en souviens parfaitement, mais il ne s'agit plus de cela, maintenant.

—De quoi s'agit-il ? Vous savez la profonde et respectueuse amitié que j'ai pour vous et votre famille.

—Je n'en doute pas et il faut que j'en sois bien persuadée pour vous exprimer la demande que j'ai à vous faire, le sacrifice que j'attends de vous, mon cher Delort.

—Parlez, je vous en prie, si c'est faisable, c'est fait !

—Voici à quoi j'ai pensé. D'abord, je donne mon consentement au mariage de Jacques et de Fanchon...

—A la bonne heure !

—Oui, j'ai réfléchi : Fanchon est belle, distinguée ; elle rendra Jacques heureux, j'en suis certaine. D'ailleurs, c'est à l'heureuse influence de cette enfant, autant qu'à vos soins dévoués, que Jacques, jusque-là si faible, si triste, est devenu robuste et gai.

—C'est à Fanchon seule, ma chère amie, n'en doutez pas ! Toutes mes drogues n'ont pas l'efficacité d'un seul de ses regards, d'une parole de sa bouche charmante !

“ Oh ! la Faculté sait reconnaître qu'elle a été vaincue par l'Amour !

“ A cela il n'y a pas de déshonneur, que diable !... Mais, voyons le grand sacrifice que vous attendez de moi ?

—Mon cher Delort, Fanchon, fiancée de Jacques, ne peut demeurer sous le même toit que lui ; toutes les convenances exigent que ces jeunes gens soient séparés jusqu'à l'époque de leur mariage...

—Cela est indiscutable.

—Pour Fanchon, vous le pensez bien, il ne peut plus être question de se montrer en public.

—Je le crois bien, parbleu !

—Il est nécessaire, également, que cette enfant ne vive pas seule, sans appui, sans amitié, exposée à des dangers semblables à ceux auxquels elle a providentiellement échappé, la pauvre et chère enfant !

“ J'ai donc pensé qu'il me faudrait trouver pour elle une maison

honorable, une amitié dévouée, un protecteur bienveillant qui, jusqu'à l'époque de son mariage, adopterait ma chère Fanchon, lui servirait de père et...

—Et vous avez pensé à moi !

Le docteur Delort se leva et, les yeux humides, pressant les mains de la comtesse dans les siennes, s'écria :

—Merci ! merci !... C'est cela que vous appelez un sacrifice ?... servir de père à cette jolie enfant ?... Mais je suis enchanté, ma chère amie !

“ Mais elle, Fanchon, est-ce que vous ne craignez pas que cette perspective de vivre pendant des mois, un an peut-être, avec un vieux bonhomme maniaque !...

—Mon cher ami, Fanchon vous aime et vous estime comme vous méritez de l'être ; elle sera heureuse de vivre en votre compagnie ; elle saura vous récompenser de votre bonté par des soins, des attentions qui, je le sais, vous manquent bien souvent.

—Allons, si vous croyez qu'elle ne sera pas effrayée à l'idée de vivre auprès de ma vieille tête blanche !...

—Fanchon sera pour vous une fille dévouée. D'ailleurs, je vais faire appeler Jacques, je lui dirai les projets que j'ai formés en le priant de les faire connaître à Fanchon ; nous ne tarderons pas à savoir ce qu'elle en pense !

Jacques entra dans la pièce. Il ne doutait pas que l'arrivée du docteur et son conciliabule avec Mme de Beauchamp n'eussent pour objet son amour pour Fanchon.

Mme de Beauchamp avait-elle résolu de s'opposer à cette union qu'elle devait considérer comme une mésalliance ?

Jacques embrassa sa mère, serra la main du médecin et attendit. Son cœur battait bien fort dans sa poitrine.

Qu'allait-il apprendre ? Quel arrêt Mme de Beauchamp allait-elle prononcer ? Arrêt de vie ou de mort ?

—Si elle refuse son consentement à mon mariage, se disait Jacques, je sens que je n'aurai plus le courage de vivre.

Mais Mme de Beauchamp parlait à son fils ; elle lui disait en souriant :

—Jacques, mon cher Jacques, je viens, avec notre bon docteur, de m'occuper de toi et de Fanchon, de votre bonheur à tous deux, car, mon enfant, je veux faire votre bonheur, je consens à votre mariage !

—Ma mère !

Jacques avait lancé ce cri en se jetant dans les bras de Mme de Beauchamp.

—Mère, ma chère mère, ma bonne maman !

Puis, les yeux brillants, ivre de joie, il s'élança vers le docteur Delort, lui entoura le cou de ses bras et fit sonner sur les joues du brave homme stupéfait deux baisers retentissants.

—Écoute-moi un instant encore, Jacques, reprit Mme de Beauchamp.

“ Tu comprends bien qu'à présent que Fanchon est officiellement ta fiancée, que je dois la présenter en cette qualité, elle ne peut pas, elle ne doit pas continuer à demeurer ici.

“ Or, comme il est impossible qu'elle vive seule, j'ai prié notre bon docteur de donner l'hospitalité à notre chère Fanchon ; il a accepté avec joie cette mission de dévouement.

—Comment pourrai-je, mon cher docteur, reconnaître jamais tant de bontés...

—En venant me voir souvent, Jacques, répondit le docteur.

Il ajouta malicieusement :

—Je suis bien certain que je vous verrai plus souvent que par le passé ! Dame ! j'avoue que cela manquait un peu de gaîté. Vous verrez, quand Fanchon y demeurera, comme ma vieille maison sera plus claire, plus ensoleillée.

Mais Jacques n'entendait pas les paroles du docteur ; il était étourdi de bonheur.

—Ma mère, me permettez-vous d'apprendre à Fanchon la bonne nouvelle que vous venez de me donner et qui gonfle mon cœur de reconnaissance ?

—Oui, Jacques, oui, mon enfant, va dire à Fanchon que je l'attends, que j'ai hâte de l'embrasser et de l'appeler ma fille.

Simone et Fanchon, assises sur un banc de pierre, attendaient Jacques.

—Oh ! mon Dieu ! combien je tremble d'apprendre une mauvaise nouvelle ! disait Fanchon. Je serais obligée de partir, de ne plus vous voir, vous qui avez été si bons pour moi ! Ne plus vous revoir, Simone !... Ne plus revoir Jacques !

—Le voici ! s'écria Simone en se levant vivement.

Jacques accourait vers les deux jeunes filles. Son visage rayonnait.

—Tu as une bonne nouvelle ? lui demanda Simone.

—Oui, ma petite sœur chérie ; oui, Simone, une bien bonne nouvelle !

“ Fanchon, venez, ma mère vous attend, dit-il en offrant son bras à la pauvre enfant muette d'émotion.

Elle se sentait prête à défaillir, et dut s'appuyer bien fort sur le bras du jeune homme et sur celui de Simone.

Il lui semblait que les arbres du parc, les allées, le grand ciel bleu, tout tournoyait devant ses yeux.

Ses genoux fléchissaient à chaque pas.

—Ma mère consent à notre union, ma chère Fanchon, lui murmurait tendrement Jacques. Fanchon, nous serons unis l'un à l'autre pour la vie !... Fanchon adorée, chassez de votre esprit toute crainte, toute appréhension, ma mère approuve mon choix.

Seul, son beau regard d'azur répondait au jeune homme : le bonheur l'oppressait.

Soutenu par Jacques et Simone, elle entra dans le salon, fit quelques pas, et, tombant aux genoux de Mme de Beauchamp, appuyant son front blanc sur les mains de la comtesse :

—Madame ! s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée, madame, je ne sais comment vous exprimer mes sentiments. . . .

—Embrassez-moi, ma fille, interrompit Mme de Beauchamp, en la relevant.

Puis, se tournant vers son fils :

—Jacques, embrasse ta fiancée.

Il s'étreignit contre sa poitrine où elle demeura longtemps appuyée.

Simone fit gaiement :

—Et moi, Fanchon, ma petite sœur, tu ne m'embrasse pas ?

Fanchon se jeta dans les bras de Simone.

—Ma chère Fanchon, veuillez m'écouter quelques instants, reprit Mme de Beauchamp.

La jeune fille tourna vers celle-ci son regard de lumière.

Mme de Beauchamp continua :

—Nous allons bientôt rentrer à Paris. Nous nous verrons chaque jour, mais, vous sentez bien que, fiancée de Jacques, vous ne pouvez ni habiter à l'hôtel de Beauchamp ni continuer à vivre seule.

—Il est inutile que je vous dise que vous ne devez plus maintenant songer à paraître en public.

—Cela me serait impossible, madame.

—N'est-ce pas ? Voici donc ce que je propose :

—Le docteur Delort, — elle désigna le médecin, — le docteur Delort vous prie, Fanchon, d'accepter chez lui l'hospitalité qu'il vous offre.

—Moi aussi, Fanchon, je vous prie d'accepter l'offre de mon honorable et savant ami.

—J'accepte avec reconnaissance, docteur, répondit la jeune fille en présentant son front au vieillard.

—Et je vous remercie de votre acceptation, mon enfant, répondit le docteur Delort avec émotion. Vous serez la joie de ma vieille demeure, c'est moi qui vous devrai de la reconnaissance.

Il reprit d'un ton joyeux :

—Vous ne vous ennuierez pas autant que vous pouvez le craindre, vous verrez cela.

Se tournant vers Mme de Beauchamp :

—C'est que, voyez-vous, moi aussi j'ai une bonne nouvelle à vous donner ; je ne suis plus médecin, je me suis fendu l'oreille ; j'ai livré ma clientèle aux mains d'un successeur.

—Peste ! j'ai assez travaillé ! Je veux quelques années de repos avant de mourir ! j'ai assez soigné les autres depuis quarante ans, je puis bien penser à me dorloter un peu moi-même !

—Ah ! vous vous êtes enfin décidé, répondit Jacques ; depuis longtemps ma mère vous le conseillait en vain.

—Il y a longtemps aussi que j'en avais l'intention, mais, que voulez, ma clientèle s'entêtait !

—Enfin, c'est entendu, je ne soigne plus personne, qu'on ne s'avise pas d'être malade ici, je ne le tolérerai pas !

—On exécutera avec plaisir cette ordonnance, répondit Simone.

—Voilà donc tout bien convenu, déclara Mme de Beauchamp ; dans quelques jours nous partirons ensemble à Paris, et vous, ma chère Fanchon, vous irez demeurer chez le docteur Delort.

—Personne ne voit d'inconvénient à ces arrangements ?

Elle s'adressait à Jacques, qui répondit :

—Je vous approuve et vous remercie, ma mère, ainsi que notre bon docteur.

Huit jours après, Fanchon était installée à Passy avec le vieux médecin.

## II

Fanchon était depuis deux mois avec le docteur Delort qui, chaque jour, la conduisait à l'hôtel de Beauchamp dans l'après-midi.

Le brave homme recevait aussi la famille de Beauchamp d'abord ; puis, des artistes, des savants.

Ces réceptions intimes étaient charmantes. M. Delort n'était pas seulement un médecin éminent, mais encore un causeur aimable, d'un esprit enjoué, plein de finesse et de tact.

Fanchon se sentait heureuse auprès de ce vieillard tolérant et doux, qui l'aimait comme son enfant.

Elle ne chantait jamais devant ses invités, sur le conseil du docteur.

—Il faut, ma chère enfant, faire oublier vos succès de concert, lui disait-il. Cette lutte contre l'adversité, si noblement supportée par vous ; les efforts si dignes des louanges de tous les hommes de cœur, que vous avez faits pour vaincre la pauvreté, acquérir des talents, tout cela que j'admire, moi, pourrait-être sujet de critiques pour des esprits étroits et jaloux.

—Vous êtes, mon enfant, fiancée de Jacques de Beauchamp ; si, comme on le dit, noblesse oblige, votre raison, votre cœur si élevés vous diront, mieux que je ne saurais le faire, à quels soins, à qu'elle prudence vous contraignent votre situation.

—Pardonnez-moi, Fanchon, de vous parler ainsi, je dois vous paraître un vieillard morose.

—Vous me paraissez ce que vous êtes, monsieur Delort, un guide fidèle et sûr, un ami dévoué comme un père. Avec Jacques, qui vous aime, je m'entretiens souvent de votre bonté envers moi, de la sagesse de vos avis, de la reconnaissance que je vous ai vouée.

—Mon enfant, si l'un doit de la reconnaissance à l'autre, je suis votre débiteur ; vous faites de ma maison austère un séjour délicieux ; vous me chantez pour moi, pour moi tout seul, les vieilles chansons que j'aime !

—Oh ! c'est de ce plaisir-là qu'il ne faut pas priver votre vieil ami ! Si vous saviez, mon enfant, ce qu'éveille en moi votre douce voix disant ces vieux refrains de mon enfance ; Non, vous ne pouvez, chère petite, l'imaginer ! C'est mon enfance, ma jeunesse déroulant dans une lumière douce et calme le spectacle des bons et des mauvais jours, et, tout cela, tristesses et bonheurs, se confondant, grâce à vous, au charme de votre voix si pure, en une douceur infinie.

—Ne riez pas du vieux fou de savant employant des mots de poète, Fanchon ; moi aussi, j'ai lutté, travaillé, souffert. Quarante ans de ma vie se sont passés à être le témoin incessant des douleurs humaines, que trop souvent, hélas ! j'étais impuissant à combattre !

—Ainsi que le guerrier fatigué du poids de ses armes trop lourdes pour son bras affaibli je viens m'asseoir, usé par l'âge, auprès de mon âtre où je rêve aux anciens jours, à ma jeunesse, à mes amis disparus, à ceux que j'ai aimés et qui ne sont plus.

—Et j'ai ce bonheur, mon enfant, de ne pas rêver seul et délaissé ; vous êtes auprès de moi, vous illuminez de la poésie de votre talent, de votre chaste et rayonnante beauté, de votre grâce, les derniers jours d'un vieillard qui vous bénit.

Le vieux médecin tendit à Fanchon ses mains ridées et tremblantes.

Les paupières humides, la jeune fille mit ses petites mains blanches dans celles du brave homme, qui les embrassa avec émotion.

Les jours s'écoulaient ainsi, calmes et sereins.

Mme de Beauchamp retardait jusqu'au printemps l'annonce officielle du mariage de son fils avec Fanchon.

Celle-ci s'alarma de ce retard.

La comtesse lui en donna l'explication.

—J'ai voulu faire oublier Fanchon la Vieillesse, lui dit-elle. C'est fait maintenant. On oublie vite à Paris.

—Jacques s'occupera des formalités nécessaires avec le docteur Delort.

—Madame, ne me permettez-vous pas d'aller à Martigny, de revoir ma mère ?

—Mon enfant, il est convenu, au contraire, que vous allez y partir avec Jacques et M. Delort.

—Oh ! merci, madame. Depuis bien des mois, j'ai été sur le point de demander en grâce au docteur Delort de me permettre de l'aller voir, je n'osais pas.

—Cette demande, mon enfant, je l'ai faite pour vous. Apprêtez-vous à partir, ma chérie.

—Combien je vous dois de remerciements !... Ma mère, ma pauvre mère ! je vais donc la revoir !

Quelques jours après, accompagnée de Jacques et du docteur, Fanchon arrivait à Martigny.

Tous trois se rendirent à l'hospice.

Fanchon, dans la voiture qui les conduisait, demeurait muette, la poitrine oppressée.

—Vais-je la retrouver ! Que d'événements ont pu se passer depuis tant d'années ! Ma bonne maman Catherine est-elle encore de ce monde ! Dieu me l'a-t-il conservée !

Ces pensées se heurtaient dans son cerveau.

Lorsque le docteur Delort frappa à la porte de l'hospice, le coup résonna lugubrement au cœur de la pauvre Fanchon.

Elle frissonna de la tête aux pieds.

—Courage, ma chère Fanchon, lui disait Jacques, qui devinait

son émotion et, craignant de la voir défaillir, la soutenait à son bras.

M. Delort demanda à voir le directeur et lui fit passer sa carte.

En voyant le nom de l'illustre médecin, le directeur le reçut aussitôt. Il l'introduisit lui-même dans son cabinet.

Jacques et Fanchon attendaient dans une pièce voisine ; le vieux médecin avait exigé qu'il en fût ainsi ; si un malheur était survenu, il saurait l'annoncer à la pauvre enfant troublée par avance jusqu'au paroxysme.

—Monsieur le directeur, dit le médecin, vous avez ici, depuis fort longtemps, une pensionnaire à laquelle je m'intéresse tout particulièrement.

—Veuillez me faire connaître son nom, docteur ?

—La pauvre femme, à la suite d'émotions violentes, de chagrins cruels, a été frappée de paralysie. Elle a été hospitalisée dans cet établissement. . . Les personnes qui s'y intéressaient ont disparu. . . Je viens me substituer à elles. . .

—C'est de Catherine Devoissoud que vous me parlez, n'est-il pas vrai, docteur ?

—C'est de Catherine Devoissoud, en effet, monsieur le directeur.

Le bon docteur tremblait d'apprendre une mauvaise nouvelle.

Quel coup terrible pour l'enfant à laquelle il s'attachait chaque jour davantage, s'il avait à lui apprendre tout à l'heure que sa mère n'était plus !

Malgré le sang-froid conquis par les habitudes professionnelles, M. Delort sentait un petit frémissement agiter ses lèvres.

Cette inquiétude dura peu.

Le directeur avait feuilleté des registres, marmotté des noms qu'il lisait en faisant glisser lentement l'index de sa main gauche sur les pages.

—Ah ! voilà. . . Catherine Devoissoud ! . . . Sortie il y a deux mois. . . retournée à Bovernier. . . guérie incomplètement. . . reste de paralysie au voile du palais.

Le directeur se leva, ferma son registre et ajouta quelques renseignements :

—Oui, docteur, partie guérie, Catherine Devoissoud ! Depuis longtemps son état s'était amélioré. La langue seule restait embarrassée. . . elle se rendait utile ici, soignait les autres malades. . . un petit héritage lui est venu de je ne sais plus quel côté. . . enfin, cela suffisait à ses besoins modestes, paraît-il ; elle nous a quittés, elle a désiré retourner finir ses jours dans sa pauvre maison. . . Vous savez, docteur, ces montagnards n'oublient jamais le lieu où ils ont vécu. . .

—Si vous voulez voir Catherine Devoissoud, docteur, il vous faut aller à Bovernier. . . Une voiture fait le service.

—Merci, monsieur le directeur, j'ai la mienne.

—En ce cas, mes respects, docteur.

—Agréez mes remerciements, monsieur le directeur.

M. Delort revint auprès de Jacques et de Fanchon.

—Votre mère est sauvée, mon enfant, cria-t-il à cette dernière.

—Vous allez me conduire auprès d'elle, je vais la voir ! . . .

—Votre mère, ma chère Fanchon, est chez elle, à Bovernier, où nous allons partir tout de suite, où vous l'embrasserez. . .

Fanchon ne put retenir un cri de joie :

—Oui, partons, partons tout de suite. Vous le voulez bien Jacques ?

Puis, sans attendre de réponse, légère comme un oiseau, elle courut vers la voiture qui les avait amenés, y prit place, fit asseoir le docteur auprès d'elle, Jacques en face et, rose, souriante :

—Ma bonne mère Catherine est guérie ! C'est bien vrai ?

—Oui, mon enfant, le directeur me l'a affirmé ; et comme un bonheur n'arrive jamais seul, — à ce que dit le proverbe, — votre mère est à l'abri du besoin.

—Pauvre chère mère !

—Elle a fait, paraît-il, un petit héritage qui assure le repos de ses vieux jours.

—Ma bonne mère Catherine ! Va-t-elle être contente de me revoir ! . . . Depuis douze ans, elle est sans nouvelles de moi !

—Quel âge aviez vous donc quand vous l'avez quittée ?

—Près de huit ans, docteur, et j'en aurai vingt au mois d'octobre prochain ; je suis née le 10 octobre 1850 ; or nous sommes en avril 1870.

La voiture contournait le col de la Forclaz. Dans sa gorge profonde, le Trient roule en grondant ses eaux grossies par la fonte des neiges.

Mille ruisseaux que le soleil fait étinceler courent avec un bruit joyeux sur les flancs des montagnes aux cimes éblouissantes de blancheur.

L'air est vif et pur.

Jacques respire avec délices ces souffles frais et vivifiants.

—Quelle belle journée ! fait-il.

Et ses regards se fixent attendris sur sa fiancée, dont l'émotion, la joie, autant que l'air des montagnes, rosent les joues, illuminent les yeux d'azur.

Voici l'entrée de la vallée de Bagne, voici Bovernier !

Fanchon reconnaît l'humble chalet où elle a été élevée.

Il lui semble réparé, agrandi. . . Un jardinot bien entretenu l'entoure.

Sur le seuil, une femme tricote.

En voyant s'arrêter une voiture devant sa porte, une élégante jeune fille en descendre, elle s'avance vers celle-ci, lui fait une révérence ainsi qu'aux messieurs qui l'accompagnent.

Elle fait signe qu'elle éprouve de la difficulté à s'exprimer.

—Ma mère ! . . . Maman Catherine ! s'écrie Fanchon en se jetant dans les bras de Catherine Devoissoud !

—Fanchon ! . . . Mon enfant ! . . . C'est toi ! . . .

Elle a prononcé distinctement ces quelques mots. . . Elle chancelle sous le poids d'un bonheur si inattendu. . .

Jacques et le médecin la soutiennent, la font entrer dans son chalet, la posent doucement dans un fauteuil.

—Oui, mère, c'est moi ! . . . Ta fille, ta petite Fanchon. . . Mais, tu pleures, n'es-tu donc pas heureuse de me revoir ? . . .

—C'est le bonheur, l'émotion ! . . . O mon enfant ! C'est toi ! . . . Si belle ! . . . Si. . .

La mère Catherine allait dire si riche, si bien mise, elle ne prononce pas ces paroles ; elle ne connaît pas l'origine de cette fortune. . .

Une ombre fugitive passe sur son front.

Cette expression attristée n'échappe pas au docteur Delort.

—Madame, je vous présente le fiancé de votre fille, M. Jacques de Beauchamp.

Interdite, troublée, la bonne Catherine balbutie quelques mots de politesse.

—Oui, madame, de la part de ma mère, en présence du médecin de la famille, je viens vous demander la main de votre fille Fanchon.

Catherine pâlit.

Fanchon sa fille ! . . . Doit-elle persister à mentir ? Ne doit-elle pas au contraire, avouer la vérité ; dire que cette enfant n'est pas sa fille ?

Doit-elle révéler dans quelles circonstances elle a trouvé Fanchon ?

L'émotion qui tout à l'heure lui avait rendu subitement la parole la lui retire maintenant.

Elle ne peut que s'incliner devant Jacques et le docteur. Elle porte ses mains à sa gorge pour faire comprendre qu'elle ne peut parler.

Pour dissimuler les pensées qui obsèdent son esprit, elle se remue beaucoup, avance des sièges, embrasse encore Fanchon, va chercher des rafraîchissements.

—Il vous reste de votre paralysie ancienne une certaine difficulté de parole ? questionne le docteur Delort.

—Oui, monsieur, et, cependant. . . je ne sais pas si. . . la joie de revoir mon enfant. . . je ne sens plus en ce moment cette difficulté. . .

—En effet, vous articulez parfaitement, remarque le docteur.

Il reprend :

—Donnez-moi une cuiller ; je suis médecin et bien que je n'exerce plus, c'est plus fort que moi, il faut que je constate.

Le docteur Delort, du manche de la cuiller, explore le voile du palais de la bonne femme.

—Je ne trouve pas de point paralysé ; la sensibilité est complète, absolue ! s'écrie-t-il.

—Ma chère mère, tu es guérie, bien guérie !

Et Fanchon se jette de nouveau dans les bras de la bonne Catherine.

—Oui, mon enfant, ta vue a dissipé mon mal comme par enchantement.

—Depuis longtemps j'avais recouvré l'usage de mes membres, je suis même redevenue forte et vaillante comme autrefois. . . Il ne me restait qu'un peu de paralysie à la langue. . .

—Vous allez pouvoir vous rattrapper maintenant, fit plaisamment le médecin.

—Nous avons, en effet, bien des choses à nous raconter, bien des questions à nous faire, répondit Catherine en souriant.

—Dans ce cas, pendant que vous aller causer avec votre fille, nous allons excursionner dans les environs.

—Soyez prudents, messieurs, la montagne est dangereuse en cette saison, la neige fond sur les sommets. . .

—Ne craignez rien, ma brave dame, nous excursionnerons en voiture, nous nous contenterons de regarder les montagnes de loin, je ne me sens pas du tout de dispositions aux ascensions, et vous, Jacques !

—Mon cher docteur, je ferai ce que vous jugerez convenable.

—Alors, je le répète, nous ferons une promenade en voiture.

—Le docteur a raison, Jacques ; ne faites pas d'imprudences.

—Je vous le promets, ma chère Fanchon.

—Et ne soyez pas trop longtemps ; je m'inquiéterais.

—Si ces messieurs voulaient me faire l'honneur d'accepter à déjeuner dans mon pauvre logis ?

—Ma bonne dame, nous acceptons, répondit le docteur.

Il ajouta :

—Je trouve que vous parlez fort bien ; je me sens déjà une pointe d'appétit.

—Je ne pourrai guère vous donner qu'une volaille et des œufs frais.

—Nous mangerons la volaille et les œufs frais, mais, ne vous mettez pas en peine, ma bonne dame, nous ne sommes pas exigeants.

Jacques et le docteur partirent.

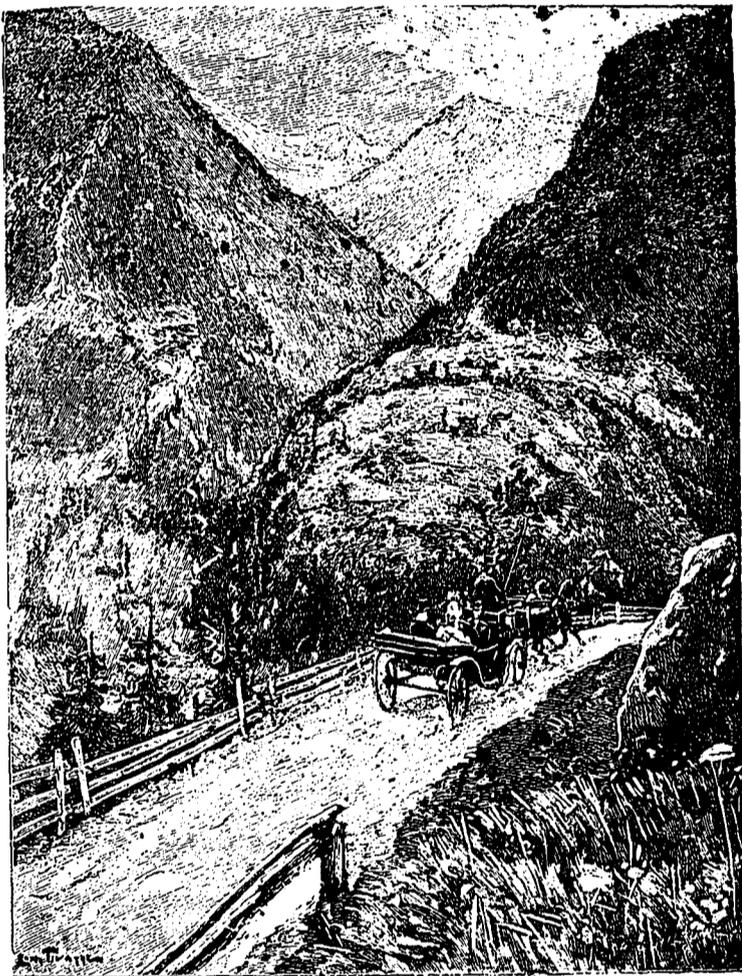
Fanchon raconta à sa mère toute son existence : les misères endurées avec Georget, leur adoption par le bon Girodias, l'assassinat de celui-ci, leur fuite, l'arrestation de Georget, les bontés de la famille de Beauchamp pour elle, ses succès de chanteuse, l'amour de Jacques et sa vie actuelle chez le bon docteur Delort. . . .

Elle n'omit qu'une chose ; l'odieuse attentat tenté par Montaiglon, attentat auquel elle n'avait échappé que grâce à l'arrivée de Georget.

—Et qu'est devenu ce pauvre enfant ?

—Il est soldat. Il m'écrit de temps en temps ainsi qu'à la famille de Beauchamp : Georget vient d'être nommé sergent ; ses chefs sont contents de lui et il a l'intention de faire sa carrière militaire.

—Est-ce qu'il a été de nouveau l'objet des poursuites des misérables qui l'ont volé à ses parents ?



La voiture contourne le col... (P. 16, col. 1.)

—Oui, mais il a su leur échapper. Oh ! Georget, mon frère Georget est intelligent et brave !

—Tu sais que ce n'est pas ton frère, ma Fanchon ?

—Je l'aime comme mon frère, mère, bien qu'il ne soit pas votre enfant... mais, ne l'est-il pas ?... Ne l'avez-vous pas recueilli, aimé, protégé comme moi, comme votre propre enfant ?

La pauvre Catherine à ces mots fondit en larmes, éclata en sanglots.

—Oui, je l'aime, le pauvre petit, comme s'il était mon enfant, comme je t'aime, ma Fanchon, ma fille !

Elle tremblait et ses lèvres brûlantes baignaient convulsivement les cheveux de la jeune fille qui lui rendait ses caresses.

Catherine et Fanchon s'occupèrent des préparatifs du repas.

—Nous sommes en retard, mère, si nos hôtes allaient revenir avant que tout ne fut prêt, comme le bon docteur se moquerait de nous !

—Oui, tu as raison, mon enfant ; c'est que toutes ces histoires m'ont bouleversée !

—Oublions le passé mauvais : Dieu veuille sur nous, il protège les bon cœurs !

Catherine pensait :

—Dieu ne me punira-t-il pas du mensonge que je commets ! Est-ce que je fais mon devoir en cachant la vérité ; en ne disant pas à

tous : Cette enfant, je l'ai volée ! Ce n'est pas la fille du pauvre guide Devoissoud ! J'ai menti, ce n'est pas ma fille !

—Ne devrais-je pas tenter de retrouver ses véritables parents ? Ils sont certainement riches ; les langes, les petits vêtements de dentelle le prouvent !

Et la pauvre femme s'essuyant les yeux :

—Je verrai... Je réfléchirai... En ce moment je n'ai pas le courage de faire cet aveu... Est-ce que ce ne serait pas briser le cœur de Fanchon en même temps que le mien !... .

—Elle me croit sa mère, elle m'aime, irai-je la désoler en lui apprenant la vérité ?... Non, je ne puis m'y décider !

—Et ce beau jeune homme, son fiancé, ne l'aimerait-il pas moins ?... Riche et noble, il désire pour femme l'enfant de pauvres gens qu'il sait honnêtes, s'il apprenait que j'ai menti, que celle qu'il aime je l'ai volée !... Non, je ne parlerai pas, je supporterai seule le remords de mon crime !

Tout était prêt lorsque Jacques et le docteur revinrent.

Ils firent honneur au repas, le déclarèrent exquis.

M. Delort dit alors à Catherine que Fanchon serait heureuse de l'avoir auprès d'elle.

—Vous vivrez chez moi, auprès de votre enfant ; venez, acceptez l'offre que je vous fais de bon cœur.

—Vivre enfermée dans ce grand Paris, moi qui n'ai jamais quitté mes montagnes !... .

—Mère, je t'en prie !

—Ecoute, ma Fanchon, donne-moi le temps de la réflexion... . Vois-tu, je ferais singulière figure à côté de toi, du beau monde que tu vois, peut-être serais-tu honteuse un jour de ta mère... .

—Oh ! mère, être honteuse de vous !... Moi !

Les yeux de Fanchon se remplirent de larmes.

—Ne pleure pas... Peut-être me déciderai-je à ce grand voyage... mais plus tard... Je m'étais juré de ne jamais quitter ce pays où j'ai vécu avec t... .

Catherine hésita :

—Avec ton père, reprit-elle avec effort ; où il est mort victime de son devoir, de son dévouement envers ceux qui avaient eu confiance en lui, en son courage.

—Nous serions restés quelques jours à l'auberge pour attendre votre décision, fit Jacques.

—Non, monsieur, je vous en prie ; plus tard, nous verrons... . Je ferai écrire à Fanchon dans quelque temps, je lui dirai ce que j'ai résolu.

—Allons, n'insistons pas davantage pour le moment, conclut rondement le docteur ; vous vous rendrez à nos désirs, j'en suis convaincu.

Au moment de quitter sa mère, Fanchon la supplia de se décider bien vite à ce voyage de Paris.

—D'ailleurs, vous n'auriez pas à y venir tout de suite, nous allons passer l'été à la campagne, à Beauchamp, ajouta Jacques, vous y viendriez avec nous et là vous seriez moins dépaycée qu'à Paris.

—Je vous remercie, monsieur, répondit simplement Catherine.

C'est, en effet, à Beauchamp qui devaient retourner Jacques, Fanchon et le docteur Delort après avoir vu les sites merveilleux qui bordent le lac de Genève.

Ils pensaient consacrer une quinzaine de jours à cette excursion.

—Je puis bien m'offrir ce petit voyage d'agrément après avoir tant travaillé, disait M. Delort.

Il ajoutait en regardant Jacques et Fanchon :

—Je suis certain que vous m'approuvez, n'est-ce pas, mes enfants ? Il riait de son bon rire en voyant la mine ravie des deux amoureux.

Les quinze jours de cette excursion dans les montagnes furent pour Jacques et Fanchon des jours de félicité, d'enivrement.

Tous deux marchaient dans une sorte de rayonnement, une atmosphère d'amour les enveloppait de lumière.

Ils gravissaient en se donnant la main des cimes majestueuses, se reposaient à l'ombre des forêts de pins et de châtaigniers ouvrant, à leurs regards charmés, leurs sombres colonnades, répercutant le bruit de leurs voix sous leurs dômes.

Dans des chalets suspendus entre les abîmes et le ciel, Fanchon buvait du lait écumant dans les écuelles de hêtre sculptées par les bergers ; elle cueillait des bottes de fleurs dans les gorges, au bord des ruisseaux bondissant en cascades argentées.

Le docteur Delort lui disait les propriétés des plantes alpestres ; elle ne l'entendait pas ; elle contemplait Jacques et remerciait Dieu.

Leur amour aussi pur que l'air des montagnes animait toute la nature qui les entourait, le ciel, la terre, les rochers, les eaux bleues du lac de Genève leur parlaient, redisant l'étreinte de leurs mains, les soupirs de leur cœur, les flammes de leurs regards.

Ils faisaient souvent aussi des promenades sur le lac, écoutant, rêveurs, le bruit des rames frappant l'eau en cadence, le chant cristallin d'une petite cascade sous les grottes du bord.

Leurs regards erraient de l'onde bleue frangée d'argent au grand ciel bleu d'azur où couraient des nuages blancs légers comme du duvet de cygne.

Des habitations charmantes se montraient dans la verdure des coteaux de la rive.

— Oh ! vivre là, seul avec vous, Fanchon, revoir ces lieux bénis !... Si vous le voulez, après notre mariage c'est ici que je viendrai cacher notre bonheur !

Elle ne lui répondait que par une étreinte, un soupir ému.

Les bateliers cessèrent de ramer. Ils désignaient, éclatant de blancheur dans un cadre d'arbres splendides, un palais de marbre d'une architecture noble, simple et charmante à la fois.

— Le palais des Roses, fit le patron de la barque.

— Le palais des Roses ? L'habitation de Mme de Pervençère ? questionna Jacques.

— Oui, monsieur, la bienfaitrice du pays.

— Oui, elle est aussi belle que bonne ; le sort a été bien cruel envers elle ; il lui a pris, à cette femme, tous ceux quelle aimait, son mari, son enfant !

— Monsieur, le bon Dieu a sans doute entendu les prières des pauvres gens ; il lui a rendu son mari.

— Son mari !... Que dites-vous là ?... Renaud de Pervençère est vivant ?

— Oui, monsieur, la bonne dame, comme nous l'appelons nous autres, la bonne dame l'a retrouvé vivant en Afrique.

— Vous êtes sûr de ce que vous dites ?

— Aussi sûr que de ma propre existence ; la bonne dame a envoyé une lettre de Marseille ; elle recommande aux domestiques de tout préparer pour recevoir leur maître ; mon garçon sert au château, c'est lui qui me l'a dit, ainsi vous voyez !

— Que je suis heureux, ma chère Fanchon ! Heureux pour cette noble femme que vous avez vue, chez laquelle vous êtes allé chanter... .

— Ah ! je me souviens d'elle !... Moi aussi, je suis heureuse du bonheur qui lui arrive... .

— Vous la connaissez aussi, docteur ! s'écria Jacques.

— Parbleu ! répondit M. Delort, je suis le médecin de plusieurs de ses œuvres de charité.

— Si vous le voulez, nous allons nous inscrire au château, lui laisser un mot de félicitations, lui dire quelle part nous prenons à sa joie.

— Avec plaisir.

Le patron de la barque conduisit les voyageurs au Palais des Roses. Un vieux domestique leur confirma l'heureuse nouvelle donnée par le pêcheur.

— Oui, messieurs, disait-il, les larmes aux yeux, ma bonne maîtresse a retrouvé son mari vivant !... Personne ne croyait cela possible !... On ne disait rien quand elle est partie, mais on pensait : " Le chagrin lui a fait perdre la tête " ... Eh bien, non, M. Renaud est vivant... Il était parti depuis vingt ans !

— Vous ne connaissez pas les circonstances de cet événement ?

— Non, monsieur, Madame ne nous a pas donné de détails.

— Est-ce que vous l'attendez prochainement ?

— Nous ne savons rien, sinon que Madame est en ce moment à Paris. Va-t-elle venir tout de suite avec Monsieur ? Nous l'ignorons.

— Vous lui remettrez ces billets, nous sommes ses amis.

— Je vous connais, monsieur de Beauchamp, je suis depuis cinquante ans au service de la famille de Pervençère.

— Est-ce que M. Gaston de Pervençère est avec son frère et sa belle-sœur ?

— Madame ne parle pas de M. Gaston, répondit le vieux domestique.

— Jacques, me permettez-vous de me rappeler au souvenir de Mme de Pervençère ?

— Si je vous le permets, Fanchon !... Je suis heureux que cette pensée vous soit venue... D'ailleurs, je lui parle de vous, elle apprendra que dans cette visite vous êtes avec moi et pourquoi vous y êtes.

Elle jeta sur son fiancé un long regard reconnaissant.

Fanchon écrivit :

" Madame,

" Permettez à la pauvre *Fanchon la Vielleuse* de se rappeler à votre bon souvenir. Je suis convaincue, madame, que tout ce qui m'est arrivé d'heureux je le dois au bonheur d'avoir approché de vous, à l'honneur que vous m'avez fait, à la sympathie que vous avez si noblement témoignée à la pauvre chanteuse.

" Veuillez croire, madame, au profond sentiment de respectueuse admiration que j'éprouve pour vous, à la reconnaissance que mon cœur vous a vouée, à la joie que je ressens de ce qui vous arrive d'heureux.

" Je prie Dieu qui vous a rendu votre mari de vous rendre votre enfant.

" FANCHON DEVOISSOUD. "

La jeune fille joignit son billet à celui de Jacques et du docteur. Huit jours après elle était à Beauchamp, où elle devait passer quelque temps avant de revenir à Paris avec le vieux médecin.

Renaud et Blanche restèrent à Paris deux mois, recevant et rendant des visites.

Chacun venait complimenter Mme de Pervençère de son courage, de son bonheur.

Renaud devait raconter ses aventures en Afrique ; on ne se lassait pas de l'entendre ; ces événements dramatiques attachaient ses auditeurs, les faisaient frissonner, les émerveillaient.

Ils reçurent de Mme de Beauchamp, une invitation pressante et résolurent d'accepter ; ils se rendraient à Beauchamp après avoir passé quelques jours au Palais des Roses.

Renaud voulait revoir ces lieux où il avait vécu les premiers mois de son union avec Blanche, parcourir avec elle le parc ombreux où, tendrement enlacés, ils s'étaient si souvent promenés, où les arbres, les fleurs, les mousses, les oiseaux avaient entendu leur cœur palpiter, leurs lèvres murmurer des paroles d'amour.

Ils feraient, sur les eaux limpides du lac de Genève, des promenades en barque comme autrefois, comme autrefois ils boiraient dans le creux de la main l'eau fraîche des sources de la montagne, ils écouterait les sonnaillles des troupeaux, ils contemperaient les cimes neigneuses montant dans le ciel pur.

Réconfortés par ces souvenirs, puisant dans leur amour de nouvelles forces, une énergie nouvelle, tous deux se livreraient à une recherche passionnée, incessante : celle de leur enfant.

Blanche montra à Renaud l'endroit où Georget se trouvait avec sa nourrice lorsqu'il avait été enlevé. Elle refit avec lui le chemin parcouru jadis à la poursuite des vagabonds qu'on lui avait signalés ; poursuite vaine, hélas !

Elle arrive à Bovernier, se souvient d'une fillette qu'elle a prise un instant pour son Georget.

Elle ne connaît pas le nom de la brave femme chez laquelle elle est entrée, mais elle reconnaît le pauvre chalet où demeurait cette femme.

Blanche veut revoir la jeune femme qui, blonde fillette, lui a procuré un moment d'émotion profonde, un transport de joie folle. Elle souhaite de la trouver fiancée à quelque brave montagnard et la dotera.

— Il me semble que cela nous portera bonheur, dit-elle à Renaud. L'espoir de Blanche est déçu.

Catherine Devoissoud a quitté le pays depuis un mois, elle est allée demeurer à Paris avec sa fille.

C'est tout ce qu'on sait dans le pays.

Blanche est attristée de ce contretemps. Sans savoir pourquoi, revoir cette enfant et sa mère lui eût semblé un présage de bonheur.

Ce chalet abandonné, ces portes fermées, ces volets aux fenêtres endeuillent sa pensée.

Des larmes brillent dans ses yeux.

— Ma chère Blanche, je comprends votre déception en voyant fermée cette maison, mais, vous-même me l'avez dit, cette brave femme ne pouvait nous donner aucun renseignement utile.

— C'est vrai, c'est une faiblesse... une superstition... un enfantillage, mais ne riez pas de cette faiblesse, du sentiment de tristesse que j'éprouve, que je ne puis réprimer.

Des sanglots lui montent à la gorge. Elle ne put achever.

Renaud la console, lui parle avec tendresse.

Ils retournent au Palais des Roses tristes tous deux, muets, le cœur serré.

Quelques jours après Renaud décidait Blanche à partir pour Beauchamp.

— Cette visite, ma chère Blanche, dissipera ton chagrin, dit-il.

— Oui, je verrai avec grand plaisir la famille de Beauchamp, j'ai beaucoup d'amitié pour Jacques et pour Simone que j'ai connus enfants.

" Mme de Beauchamp, mon cher Renaud, a été parfaite pour moi ; c'est une des rares amies que j'ai vues pendant votre longue absence.

" J'ai été bien étonnée en trouvant le billet que Jacques a laissé pour nous, d'apprendre qu'il allait épouser une jeune fille que je n'ai vue que deux fois et dont l'image est restée gravée dans mon esprit.

" Figurez-vous que sous le nom de " Fanchon la Vielleuse " elle a fait les délices de Paris.

" Elle chante à ravir, sa voix est merveilleuse, sa grâce incomparable. Elle est d'une beauté suprême.

" Elle a chanté chez la duchesse de Cervin-Lanson au profit d'une œuvre de charité et chez moi. J'ai causé avec elle pendant un assez longtemps et j'ai été frappée de la distinction de son langage.

— Le mot qu'elle a laissé pour nous au Palais des Roses, ma chère Blanche, est charmant d'effusion, de grâce naïve et touchante.

— N'est-ce pas ? En lisant les quelques lignes tracées par cette aimable enfant, mon cœur battait d'une émotion délicieuse.

—Cet humble billet je l'ai gardé, je le conserverai comme un doux souvenir de cette jeune fille aussi vertueuse que belle.

—Puisque Jacques de Beauchamp doit l'épouser nous pourrons quelquefois la voir, ma chère Blanche.

—Je serai très heureuse de la recevoir.

—Peut-être allons nous la rencontrer à Beauchamp.

—Non, elle habite à Paris chez le docteur Delort, jusqu'à l'époque de son mariage, d'après ce que m'a appris ce bon et aimable vieillard.

—Je n'ai qu'un souvenir très vague de Mme de Beauchamp, mais si j'en juge d'après le consentement qu'elle a donné à son fils d'épouser cette pauvre fille sans fortune, sans nom, Mme de Beauchamp doit être une femme d'un esprit généreux.

—Et le cœur le plus élevé, le plus charitable, l'intelligence la plus vive que je connaisse !

Ils arrivèrent à Beauchamp.

La comtesse, Jacques et Simone firent fête à leurs hôtes.

La cordialité de cette réception fit oublier à Blanche ses souffrances passées et les pensées mélancoliques que lui avait causées sa déception à Bovernier.

Dans cette aimable famille, avec Renaud auprès d'elle, il lui semblait parfois que sa jeunesse noyée de larmes émergeait radieuse, épanouie, irriguée de reflets, réchauffée des rayons d'or du bon soleil d'été, embaumée de l'odeur enivrante des foins coupés.

Ses regards ravis ne se rassasiaient pas de ce doux paysage lorrain où chaque jour elle faisait de longues et gaies promenades à cheval avec Renaud, Jacques et Simone.

La gaieté de la charmante et riieuse jeune fille, éveillait chez Blanche ce trésor enseveli : le rire, le joli rire aux dents de nacre, aux lèvres de corail humide.

Les jours passaient légers comme des sylphes, caressants comme les zéphyrs.

Renaud était reconnaissant du bonheur que Mme de Beauchamp, Jacques et Simone procuraient à Blanche.

Il était touché de la délicatesse, du tact exquis de la comtesse qui avait deviné, compris, senti que le plus grand plaisir qu'elle pût donner à des hôtes épuisés par de douloureuses émotions était de leur éviter l'ennui des curiosités banales, des questions indiscrettes, des amitiés factices ; Mme de Beauchamp n'avait invité qu'eux.

On vivait dans une douce et charmante intimité.

Renaud chassait dans le parc avec Jacques. Blanche, Simone et sa mère faisaient sur la petite rivière gazouillante, aux rives ombreuses, des promenades en bateau.

Le soir, Simone chantait en s'accompagnant au piano. Blanche racontait son voyage d'Afrique, les circonstances dans lesquelles elle avait retrouvé son mari.

—Et M. de Montaignon ? Et M. de Pervençère ? demandait Mme de Beauchamp, ces messieurs n'étaient donc pas avec vous ?

—Non, madame, ils avaient d'autres projets que les miens, répondait Blanche.

Un jour, Jacques raconta à Renaud l'attentat médité par Montaignon contre Fanchon, le guet-apens dans lequel il avait attiré la jeune fille.

—Montaignon est un misérable, répondit Renaud.

Il ajouta tristement :

—Et je suis obligé de penser que mon frère Gaston est un monstre.

—Que cette confiance douloureuse reste entre nous, mon cher Jacques ; pour atteindre le but que je poursuis, je puis être obligé de sembler croire à leurs protestations de dévouement, à leurs témoignages menteurs d'amitié... Gardez-moi le secret jusqu'au jour où je croirai pouvoir arracher le masque à ces bandits.

—Je vous le promets sur l'honneur, monsieur de Pervençère.

Renaud, sans que personne le lui demandât, Renaud raconta à cette famille amie toutes les phases de son existence en Afrique.

Simone pâlisait et rougissait tour à tour ; elle était suspendue, pour ainsi dire, aux lèvres de M. de Pervençère.

Ses yeux se mouillaient de larmes au récit de quelque torture endurée par celui qui parlait, ils étincelaient lorsque Blanche racontait les dangers courus par elle et sa joie en revoyant Renaud.

Elle se jetait à son cou, la couvrait de baisers et lui disait d'une voix vibrante :

—Madame de Pervençère, je suis fier de vous ; il faudra toujours m'appeler votre petite amie.

Jacques, lui, entretenait Renaud de son amour pour Fanchon.

—J'ai craint que ma mère ne refusât son consentement à cette union, disait-il, mais ma mère est si bonne, elle a si bien compris que ma résolution était irrévocable, qu'elle a donné son agrément.

—J'épouserai Fanchon que j'adore ! Ma mère me prie seulement d'attendre que le bruit de son succès d'artiste se soit éteint pour la présenter officiellement à nos amis comme ma fiancée... Elle est inflexible sur ce point ; je cède à sa volonté ; ma mère fixera elle-même la date de notre mariage.

—Votre mère agit avec prudence, mon cher Jacques.

Au milieu de cette existence si calme et si douce, une nouvelle terrible éclata : la guerre était déclarée.

Elle fut déclarée officiellement au Sénat, le 15 juillet, par le duc de Grammont, ministre des Affaires étrangères, et au Corps législatif par M. Emile Ollivier, ministre de l'Intérieur.

La France et la Prusse allaient se mesurer sur le champ de bataille. Le sang coulerait à flots.

En France, cette déclaration de guerre fut généralement mal accueillie.

Malgré les affirmations du maréchal Le Duc prétendant que nous étions *cinq fois prêts*, bien des esprits perspicaces devinaient le désordre, l'incurie sous les brillants dehors dont l'Empire était prodigue.

En vain, M. Thiers avait-il lutté avec une rare énergie à la tribune de la Chambre des députés pour éviter cette guerre qu'il devinait devoir être désastreuse pour la France ; la majorité acquise à l'Empire étouffa sous des cris, des huées les observations de l'habile homme d'Etat.

M. Emile Ollivier lui répondit que "ses collègues et lui acceptaient toutes les responsabilités d'un cœur léger."

M. Rouher exposa à la tribune du Sénat les motifs de la guerre.

Les sénateurs l'applaudirent frénétiquement sans se douter qu'ils applaudissaient à leur propre chute et que le glas de la dynastie venait de sonner.

On racontait que l'Impératrice avait dit : "Cette guerre — c'est ma guerre, il me la faut !"

Et les courtisans, parlant de l'armée prussienne, lui répondaient : "Nous soufflerons dessus !"

La police impériale, pour échauffer les esprits, se livrait chaque soir à des manifestations belliqueuses.

Des bandes de gens à mines suspectes hurlaient dans les rues, sur les boulevards, jusque sous les fenêtres de l'ambassade prussienne : "A Berlin ! A Berlin !"

Mauvaise manière d'engendrer l'héroïsme, d'élever les cœurs au niveau des plus grands sacrifices que ces cris de moucharls épileptiques !

Les chevaliers d'autrefois, avant de partir en guerre, se rassemblaient, et graves, recueillis, dans une sorte de repliement sur eux-mêmes, d'examen de conscience, faisaient ce qu'ils appelaient *la veillée des armes*.

L'Empire payait des moucharls pour prêcher la guerre en hurlant !

La déclaration de guerre à la Prusse souleva des protestations ; des écrivains de talent s'élevèrent contre cette agression maladroite du gouvernement impérial, des ouvriers furent arrêtés sur le boulevard des Italiens pour avoir crié : "Vive la paix ! Vive le travail !"

Des juges les condamnèrent pour cris séditieux.

L'Empereur après avoir — depuis tant d'années — interdit la *Marseillaise* et les autres chants républicains les autorisait, les ordonnait presque dans les concerts.

Napoléon III entendait profiter de la fièvre politique de Rouget de l'Isle et des volontaires de 1793.

En 1859, les soldats étaient partis avec allégresse, avec la certitude d'être victorieux, certitude qui fit invincibles les héros de Palestro et de Magenta.

Cette fois, ils portaient le visage triste ; ils allaient cependant d'un pas ferme derrière les cuivres qui jouaient : "Mourir pour la patrie !"

Mourir pour la patrie !

Ils allaient le faire, les braves gens, sans hésitation, sans se plaindre, mais, devinant par avance et les forces formidables de l'Allemagne et notre faiblesse, notre désorganisation, nos défaites !

Napoléon III, comme s'il eût le pressentiment de l'avenir, de l'épouvantable boucherie vers laquelle il menait ses soldats, Napoléon III, accompagné de son fils, partit comme on s'enfuit, par le chemin de fer de ceinture et gagna la ligne de Strasbourg.

Le jour de son départ on afficha sur les murs cette proclamation au peuple français :

" Français,

" Je vais me mettre à la tête de cette vaillante armée qu'anime l'amour du devoir et de la patrie. Elle sait ce qu'elle vaut, car elle a vu dans les quatre parties du monde la victoire s'attacher à ses pas.

" J'emène mon fils avec moi malgré son jeune âge. Il sait quels sont les devoirs que son nom lui impose et il est fier de prendre sa part dans les dangers de ceux qui combattent pour la patrie.

" Quo dieu bénisse nos efforts. Un grand peuple qui défend une cause juste est invincible !

" NAPOLEON."

Après avoir dit dans une autre proclamation *aux marins de la flotte* :

" Lorsque, loin du sol de la patrie, vous vous trouverez en face

de l'ennemi, songez que la France est avec vous, que son cœur bat avec le vôtre et qu'elle appelle sur vos armes la protection du ciel.

“ Pendant que vous combattrez sur mer, vos frères de l'armée de terre lutteront avec la même ardeur pour la même cause que vous. Secondez réciproquement vos efforts que couronnera le même succès.”

Napoléon adressait cette lettre au commandant supérieur de la garde nationale de la S.ine (le général Mellinet) :

“ Palais de Saint-Cloud, le 26 juillet 1870.

“ Mon cher général, je vous prie d'exprimer de ma part à la garde nationale de Paris combien je compte sur son patriotisme et son dévouement.

“ Au moment de partir pour l'armée, je tiens à lui témoigner la confiance que j'ai en elle pour maintenir l'ordre dans Paris et pour veiller à la sécurité de l'Impératrice.

“ Il faut aujourd'hui que chacun, dans la mesure de ses forces, veille au salut de la patrie.

“ Croyez, mon cher général, à mes sentiments d'amitié.

“ NAPOLÉON.”

Enfin, en arrivant à Metz, devenu le quartier général impérial, il faisait afficher cette proclamation à ses soldats, proclamation où l'ironique destin souligne aujourd'hui cette phrase fatidique : *la guerre sera longue et pénible, hérissée d'obstacles et de forteresses.*

*Proclamation de l'Empereur à l'armée.*

“ Soldats,

“ Je viens me mettre à votre tête pour défendre l'honneur et le sol de la patrie.

“ Vous allez combattre une des meilleures armées de l'Europe ; mais d'autres, qui valaient autant qu'elle, n'ont pu résister à votre bravoure. Il en sera de même aujourd'hui.

“ La guerre qui commence sera longue et pénible, car elle aura pour théâtre des lieux hérissés d'obstacles et de forteresses ; mais rien n'est au-dessus des efforts persévérants des soldats d'Afrique, de Crimée, d'Italie, et du Mexique.

“ Vous prouvez une fois de plus ce que peut une armée française animée du sentiment du devoir, maintenue par la discipline, enflammée par l'amour de la patrie.

“ Quel que soit le chemin que nous prenions hors de nos frontières, nous y trouverons les traces glorieuses de nos pères. Nous nous montrerons dignes d'eux.

“ La France entière vous suit de ses vœux ardents, et l'univers a les yeux sur vous. De nos succès dépend le sort de la liberté et de la civilisation.

“ Soldats, que chacun fasse son devoir, et le dieu des armées sera avec nous !

“ NAPOLÉON.”

La population de Metz fit un froid accueil à l'empereur. La foule, les soldats ne crièrent pas : Vive l'empereur ! mais : vive la France !

Un serrement de cœur, un pressentiment douloureux disait à tous : La France est en danger ? Que nous importe cet homme !

C'est que, dès les premiers jours de la déclaration de guerre l'effrayante vérité apparut ; nous n'étions pas prêts ! Partout le désordre, le gaspillage, l'incurie !

L'intendance poussa la désorganisation, l'incapacité jusqu'au crime !

Nous avions à combattre un million d'Allemands bien commandés, bien armés, possédant une artillerie formidable, et nous ne pouvions leur opposer que deux cent cinquante mille hommes mal soutenus par une artillerie inférieure en nombre et en portée.

Cette armée, qui formait un rideau sans profondeur, sans force sur toute l'étendue de la frontière, devait être coupée facilement par un ennemi supérieur en nombre, chacun le pressentait !

Malgré tout, on avait confiance en quelques chefs, en Mac-Mahon, ce soldat d'Afrique, de Crimée et d'Italie, au héros de Magenta.

On croyait de grands talents militaires à Bazaine, ce simple soldat du 37<sup>e</sup> de ligne devenu maréchal de France à force d'intrépidité.

Oui, l'on avait confiance pour sauver la France sur laquelle se ruait l'Allemagne et son million de soldats sur ce traître qui devait livrer Metz *l'inviolé* !

Dès le début de la campagne, avant même que les hostilités eussent commencé, ceux qui virent nos généraux éperdus, ahuris, ne trouvant pas leurs troupes, stupéfiants d'ignorance, ceux-là se sentirent étreints d'une angoisse patriotique.

Ces généraux de cour qui encombraient les routes de leurs équipages, de leurs voitures, de leurs trousses de voyage, de paniers de vins, ces généraux avaient à combattre des calculateurs impeccables, des guerriers froids, profonds, des organisateurs incomparables, des guerriers rudes et farouches : de Moltke, Frédéric-Charles, Steinmetz, Manteuffel, Werder, etc., etc.

Mais Jacques de Beauchamp ignorait tout cela ; il ne savait

qu'une chose : c'est que, la guerre étant déclarée, il devait combattre.

Il s'engagea au 1<sup>er</sup> tirailleurs indigènes. Il alla rejoindre la division Abel Douay à Hagueneau.

Cette division se composait du 1<sup>er</sup> tirailleurs indigènes-turcos, du 74<sup>e</sup> de ligne, d'un bataillon du 50<sup>e</sup> et de deux régiments de chasseurs à cheval.

Partie le 2 août de Hagueneau, elle reçut l'ordre de se rendre à Wissembourg où elle arriva le 3 dans la soirée.

Le 4 au matin, elle occupa le Geissberg, hauteur au sud-est de Wissembourg et dominant la vallée.

Elle avait devant elle la Lauter, à gauche la route de Wissembourg à Landau et les bois de Bergzabern, à droite le Bunweld, forêt profonde qui s'étend jusqu'au Rhin.

Le général Pellé commandait les turcos. Il donna l'ordre d'aller en reconnaissance au-delà des lignes.

Jacques partit avec un certain nombre de ses camarades.

La division Abel Douay comprenait 3,000 hommes d'infanterie et une brigade de cavalerie, soit : 9,000 hommes.

Elle avait devant elle l'armée du prince royal tout entière : 183,000 hommes !

Cette armée, la veille au soir, 3 août, occupait les positions suivantes : le 5<sup>e</sup> corps—32,000 hommes — était à Billigheim ; le 11<sup>e</sup>—22,000 hommes — à Rohrbach ; le 1<sup>er</sup> corps bavarois — 38,000 hommes — à Rulzheim ; le 2<sup>e</sup> — 32,000 hommes — à Bergzabern et Landau formant avant-garde de l'armée ; les Bavarois et Wurtembergeois — 42,000 hommes — étaient à Rheinzabern, les deux divisions de cavalerie — 7,200 hommes — à Moerlheim.

La reconnaissance dont Jacques faisait partie revint sans avoir vu l'ennemi s'approcher. Il est vrai que les régiments de chasseurs à cheval avaient négligé de reconnaître les hauteurs et les bois environnants.

Les soldats commencèrent d'allumer du feu, de faire la soupe.

Jacques se disposait à écrire à sa mère. Soudain, un coup de canon retentit, puis deux, puis trois.

Jacques se retourne ; des hauteurs que la cavalerie française n'avait pas fouillées, les batteries de position des Allemands tiraient sur Wissembourg.

En même temps le 5<sup>e</sup> corps prussien arrivait sur Wissembourg comme pour attaquer de front le Geissberg ; la division bavaroise se divisait pour, d'un côté, attaquer la ville, de l'autre, tourner le Geissberg en se cachant dans les bois.

Des hauteurs de Schweigen une formidable artillerie lançait ses obus sur les Français.

Le général Douay improvisa, sous le feu de l'ennemi, un rapide plan de bataille.

Il lança son artillerie sur la route de Wissembourg et la mit en position sur l'autre rive de la Lauter ; il disposa ses troupes en tirailleurs sur un front de deux kilomètres de façon à ce que les projectiles de l'artillerie allemande ne nous fissent essuyer que des pertes insensibles.

L'infanterie française, les turcos en tête, s'avança, sans brûler une cartouche, jusqu'au pied des hauteurs où les Allemands se tenaient tapis.

On s'arrêta pour reformer les lignes.

A ce moment une horrible fusillade éclata sur tout notre front de bataille.

Les vignes sont littéralement couvertes de tirailleurs ennemis embusqués là depuis la veille peut-être.

Ils tirent à genoux, cachés dans les feuilles, abrités derrière de petits monticules de terre.

Leur position est beaucoup plus avantageuse que la nôtre ; nos soldats sont à découvert sur la route.

Le combat est acharné.

L'ennemi, huit fois supérieur en nombre, ne parvient pas à faire reculer cette division qu'il laboure de ses obus.

Mais, le général Douay est tué, le 7<sup>e</sup> régiment des grenadiers du roi de Prusse emporte le château de Schafenbourg qui — bien qu'admirablement défendu par le 74<sup>e</sup> de ligne — est enlevé ; les troupes du 11<sup>e</sup> corps prussien nous tournent sur la droite.

Il faut battre en retraite.

Le général Pellé prend le commandement en chef.

Il fait mettre les drapeaux des régiments au centre de la division décimée, nos soldats, écrasés, mais non vaincus, se retirent en bon ordre par la route de Soultz.

L'artillerie protège la retraite et ne laisse qu'un seul canon à l'ennemi.

Les Allemands n'osent poursuivre ces braves qui ont lutté — en ne comptant que les troupes qui ont absolument combattu — un contre six.

Cependant, Wissembourg est pris, l'invasion commença. L'entrée de l'Alsace appartient à l'ennemi !

Jacques s'est battu comme un lion. Il n'a pas été blessé et le soir de la bataille il en écrit le récit à sa mère.

— Chère mère, dit-il en finissant sa lettre, après chaque combat —

si Dieu me protège — je te promets d'envoyer un exprès à Beauchamp. Embrasse pour moi ma bien chère Simone.

Deux jours après, le 6 août, Mac-Mahon était écrasé à Reischoffen. Depuis le matin, il combattait sans renforts, les Prussiens, au contraire, en recevaient à toute heure par le chemin de fer.

Des trains de combattants leur arrivaient sur le champ de bataille ; descendus des wagons, les soldats étaient mis en ligne.

Le maréchal sentit la journée perdue. Il voulut cependant résister jusqu'à la fin et lança ses réserves.

Les turcos, déjà décimés à Wissembourg, s'élançèrent en courant, en brandissant leurs fusils au-dessus de leurs têtes.

Ils se précipitèrent comme une trombe, chargèrent à la baïonnette les Prussiens.

Épouvantés, ceux-ci reculèrent, s'enfuirent et se mirent à l'abri de leurs canons.

La mitraille abattait des rangs entiers de Français.

Toutefois, les turcos se ruèrent sur l'ennemi.

Ils furent enfin contraints de se replier.

C'était la bataille définitivement perdue.

Il ne fallait plus songer qu'à couvrir la retraite de l'armée française.

Mac-Mahon demanda ce sacrifice aux turcos restés debout, au 3e zouaves et à la division de cuirassiers du général Bonnemain.

Pendant que le 8e et le 6e cuirassiers, géants aux cuirasses étincelantes, s'élançent au galop vers le village de Morabronn et se font tuer pour sauver l'armée, dans Froeschviller ils se battent corps à corps avec les Allemands.

On combat dans les maisons, dans les rues, dans les jardins, derrière les clôtures.

Les uns meurent les armes à la main, les autres se font jour en désespérés à travers les rangs de Prussiens qui les entourent.

Ils se groupent ensuite, s'arrêtent, se retournent et font de nouveau face à l'ennemi ; ils ne cèdent le terrain que pied à pied, il faut donner le temps à l'artillerie de prendre quelque avance, au génie de défoncer les routes pour retarder la poursuite de l'ennemi.

Tous les corps sont confondus, ligne, chasseurs, zouaves, turcos.

Jacques de Beauchamp, ivre de rage, noir de poudre, combat depuis une heure à côté d'un jeune sergent de zouaves.

Les deux hommes ne se voient pas.

Les regards étincelants sont fixés sur l'ennemi qui s'avance victorieux, poussant des hurrahs.

Ses projectiles creusent des sillons sanglants dans l'arrière-garde française qui soutient héroïquement la retraite.

Soudain, tout en continuant le coup de feu, les deux jeunes gens se reconnaissent, ils s'écrient à la fois :

— Monsieur de Beauchamp !

— Monsieur Georges Bernard !

Ils se serrent la main, ne peuvent causer, le mouvement du combat, l'appel de leurs chefs les séparent.

La nuit vient, l'armée française épuisée battait en retraite sur Saverne.

Le même jour, le général Frossard était battu à Forbach ; avec Froeschviller nous perdions l'Alsace ; avec Forbach, la Moselle.

L'armée de Wissembourg et de Reischoffen, dont la défaite avait fait une cohue, se repliait ou plutôt s'enfuyait vers Châlons.

Les turcos, aux uniformes en loques, marchaient à côté des cuirassiers épiques qui, casques et cuirasses bossués par les balles, s'appuyaient sur leurs sabres et traînaient leurs bottes de cuir déchirées.

Il pleuvait à verse.

Artillerie, cavalerie, tout était pêle-mêle.

Les hommes marchaient, les uns isolément, les autres par groupe. Ils n'avaient pas reçu de vivres et beaucoup maraudaient dans les villages situés près des routes.

D'autres, exténués de fatigue et de faim, tombaient dans les fossés pleins d'eau et refusaient de se relever.

Beaucoup de soldats étaient sans effets, sans souliers.

Le maréchal de Mac-Mahon, le soir de Reischoffen, avait voulu se faire tuer ; pâle, les vêtements troués, il se jetait au-devant des projectiles des ennemis.

Les soldats d'Afrique l'arrêtèrent, l'entraînèrent, l'entourèrent en lui criant :

— Est-ce que nous refusons de mourir ! Non, n'est-ce pas ? Eh bien, tu n'iras pas !

Et tandis que leur voix semblait irritée, des larmes roulaient sur leurs visages bronzés.

Frappé par la catastrophe, navré de douleur, l'esprit perdu, le maréchal oublia de donner l'ordre de faire sauter le tunnel de Saverne qui permit plus tard à l'ennemi d'amener à Nancy, puis à Paris, troupes, approvisionnements, matériel de siège.

Des fourneaux de mines avait été préparés dans les souterrains des Vosges, on oublia de les charger ; lorsque, enfin, l'ordre arriva, il était trop tard, ils étaient occupés par l'ennemi stupéfait et joyeux

de constater qu'aucun obstacle n'arrêterait sa marche dans la traversée de la ligne des Vosges.

Mille hommes eussent pu y tenir une armée pendant plusieurs jours !

Le 18 août, les débris du corps de Mac-Mahon, les combattants de Wissembourg et de Reischoffen, étaient réunis à Châlons.

Jacques et Georges emportés dans la déroute, roulés dans ce torrent humain, se revirent.

## IV

Ce même jour, 18 août 1870, Bazaine livrait la bataille de Gravelotte.

L'avant-veille nous avons battu les Prussiens à Mars-la-Tour, nous pouvions le lendemain profiter de notre avantage ; Bazaine ne le voulut pas ; il fit évacuer les positions conquises.

A Gravelotte, où nos soldats combattirent héroïquement, il laissa écraser le 6e corps commandé par Canrobert et se rejeta sous Metz. Les Prussiens investirent la ville que Bazaine devait obliger plus tard à capituler.

Beauchamp est situé à dix kilomètres de Gravelotte.

Les Prussiens occupèrent le village. Un de leurs généraux établit son quartier-général au château que la comtesse et Simone habitaient seules maintenant.

Renaud et sa femme étaient repartis pour le Palais des Roses.

Mme de Beauchamp avait stoïquement permis à Jacques de s'engager ; elle ne pouvait l'empêcher de faire son devoir, de combattre pour son pays menacé.

En apprenant la défaite de Reischoffen où elle savait que son fils avait combattu, elle fut assaillie de craintes ; Jacques n'avait-il pas succombé dans cette bataille sanglante ?

Elle attendit anxieusement des nouvelles de son fils. Rien ne vint !

La douleur, le désespoir s'emparèrent d'elle ; Mme de Beauchamp tomba dans un état de prostration inquiétant ; Simone essayait en vain de ranimer son courage, de lui faire partager son espérance.

La comtesse, affaiblie par le chagrin, dévorée d'inquiétude, dut s'aliter.

Elle avait eu l'intention de quitter Beauchamp, de repartir à Paris avec Simone ; la maladie l'en empêcha.

Enfin, le jour où les Prussiens occupèrent Beauchamp, elle reçut un message de Jacques.

Il était sorti sain et sauf de la bataille !

Lorsque Simone lui lut la lettre annonçant cette bonne nouvelle, Mme de Beauchamp éclata en sanglots, puis, souriante, essuyant son visage baigné de larmes :

— Oh ! Simone, dit-elle, à présent, je vais me rétablir ; ces larmes, dont mon cœur était gonflé, ont emporté l'oppression dont je souffrais. . . Le courage m'est revenu, les forces suivront.

Elle refusa de recevoir le général allemand qui demandait à lui présenter ses hommages et donna l'ordre aux domestiques de le loger, lui et ses officiers, dans l'aile opposée du château.

— Vous leur donnerez, dit-elle, tout ce qu'ils demanderont et ne me parlerez jamais de ces gens.

Ils profitèrent largement de la permission. Ce furent chaque jour des repas sans fin, des goinfrieries, des orgies.

Toute la nuit on entendait tinter les verres, sauter les bouchons du champagne.

Les bons Allemands, pour se venger des dédains de la châtelaine, mettaient le château au pillage.

Ils prirent possession du parc et, pour ne pas les rencontrer, les saluer, Mme de Beauchamp et Simone se cloîtrèrent dans leurs appartements.

Ils se vengèrent en dévalisant tout, treilles, potagers, serres. Bientôt, des femmes de mauvaises mœurs mêlèrent leurs cris et leurs rires aux lourds éclats de voix teutonne.

Les voitures et les chevaux de Mme de Beauchamp servirent à ces dames pour leurs promenades et au général pour déménager les tableaux et les objets d'art, les tentures et les pendules.

Les domestiques qui tentèrent de s'opposer à ces vols furent menacés, frappés. Ils vinrent se plaindre à Mme de Beauchamp.

— Laissez faire, dit-elle d'une voix sombre ; ces comptes se régleront plus tard, ces infâmies auront leur châtiment.

On se trouvait aux premiers jours de septembre. Mme de Beauchamp reçut du général prussien un billet ainsi conçu :

“ Madame,

“ J'ai l'honneur de vous annoncer que l'armée de Mac-Mahon a

été écrasée dans Sedan et faite prisonnière. L'empereur Napoléon a rendu son épée à mon auguste maître. Le général Bazaine ne peut tarder à nous livrer Metz, nous marcherons sur Paris et j'ose espérer que ce jour-là vous me permettrez de vous présenter mes adieux.

— Si vous avez quelques lettres ou commissions verbales à faire parvenir dans la capitale je m'en chargerai volontiers en remerciement du gracieux accueil que vous avez bien voulu me faire. . . .”

L'Allemand continuait ainsi sa lourde et insolente ironie.

Mme de Beauchamp, les lèvres contractées, le visage livide, jeta la lettre à terre.

— Que répondrai-je ? demanda le domestique qui avait apporté cette affreuse missive.

— Rien, fit-elle d'une voix que les sanglots étouffés rendaient rauque.

Simo ne ramassa et lut la lettre fatale. . . .

Les deux femmes se jetèrent en pleurant dans les bras l'une de l'autre.

— Jacques faisait partie de l'armée de Mac-Mahon ; s'il n'est pas mort, il est prisonnier ! Oh ! mon pauvre enfant !

— Mon frère ! Mon cher frère !

Simone suffoquait de douleur. Elle refoula ses larmes, appela à l'aide toute son énergie et, dans l'espoir de consoler sa mère, s'écria :

— Mère, rien ne prouve que cet homme ait dit vrai !

Hélas ! le général prussien disait la vérité !

Nous empruntons les lignes historiques suivantes à des documents officiels :

Après bien des tergiversations, après avoir résolu de revenir sur Paris, l'empereur, vers la fin d'août, avait ordonné à Mac-Mahon de marcher sur Metz au secours de Bazaine.

On avait trop tardé, cette marche était imprudente ; mais, par son audace même, elle pouvait réussir à la condition qu'elle fût rapidement exécutée et produisit, sur les derrières de l'armée prussienne, l'effet d'un coup de foudre.

On conçoit que Mac-Mahon ayant, sur le Prince royal en marche sur Châlons, une avance de plusieurs jours, pouvait, passant la Meuse, tomber sur l'armée du roi alors dans les Ardennes, tandis que Bazaine, sortant de Metz, attaquerait furieusement l'armée de Frédéric-Charles.

Ainsi les deux principales armées prussiennes, attaquées à la fois par derrière et de front, pouvaient être battues et il ne restait plus ensuite que l'armée du Prince royal contre laquelle lutteraient Bazaine et Mac-Mahon réunis, soit près de 280,000 hommes.

Voilà quel était le plan français.

Quant au plan prussien, il consistait à opposer l'armée de Frédéric-Charles à l'armée de Bazaine, tandis que l'armée du Prince royal attaquerait celle de Mac-Mahon et que l'armée du roi de Prusse, placée entre les troupes de son neveu et de son fils, demeurerait prête à renforcer les unes ou les autres.

Pour accomplir son mouvement et essayer de débloquent Metz, Mac-Mahon devait passer par la Meuse, pousser sur Dun et attaquer le roi de Prusse dans ses cantonnements, mais ses hésitations firent qu'au lieu d'attaquer, il fut attaqué et qu'il perdit, d'heure en heure, l'avance que nous avions sur le Prince royal.

En marche à travers des chemins difficiles, sous une pluie glacée qui détrempait les vêtements, l'armée française avançait lentement ; les routes étaient encombrées de bagages, de chariots, tandis que l'armée du Prince royal, forte de 190,000 hommes, changeait de front brusquement, se mettait en route à marches forcées derrière nous et tentait, par sa célérité étonnante, de regagner l'avance que nous avions sur elle.

Il y a quatre-vingts kilomètres environ de Reims, point de départ, à Dun-sur-Meuse.

L'armée de Mac-Mahon en faisait douze par jour environ, soit trois lieues, quatre au plus.

L'ennemi en faisait le triple.

Cette lourde armée allemande renouvelait sa fameuse et rapide marche de flanc qui décida du sort de la journée de Sadowa.

Enfin, comme si le commandant français eût pris à tâche de perdre l'avance qu'il avait sur le Prince royal et comme si le désordre de l'armée devait être poussé à l'extrême, le 5<sup>e</sup> corps, qui formait l'avant-garde, se heurta, le 27 août, à une quatrième armée prussienne, formée en hâte depuis le 19 août et qui, placée sous les ordres du prince de Saxe, était composée de la garde prussienne, de Saxons, du corps Albenleben Ier et de deux divisions de cavalerie.

C'était à Buzancy. La cavalerie française, les chasseurs du général de Brahaut furent contraints de se replier devant l'artillerie allemande placée dans les bois et balayant la route.

Le 5<sup>e</sup> corps rétrograda devant ces forces supérieures, et campa, ce même soir du 27, à Châtillon.

Tous ces bois de l'Ardenne, ces chemins, ces sentiers étaient occupés par l'ennemi ou sillonnés par ses coureurs.

L'armée française, on peut le dire, cheminait sous le guet de cent

mille adversaires à l'affût, et, en quelque sorte sous la gueule de leurs canons.

Le mouvement du général de Faily sur Buzancy avait été repris par ordre de Mac-Mahon, et les troupes repassaient, sous une pluie torrentielle, par ces mêmes chemins déjà parcourus la veille.

Que de temps perdu ! Quels désordres !

C'était aux environs de Montmédy sans doute que Mac-Mahon espérait opérer sa jonction avec Bazaine.

Le 28, le corps d'armée du général de Faily se trouvait près de Nouart et de Bois-des-Dames, en route pour Stenay ; et, du côté du Chesne et de Buzancy, à l'endroit où l'on pouvait craindre de voir déboucher l'armée du Prince royal, aucun corps d'armée n'avait été placé pour arrêter l'ennemi.

Le 29, tandis que, entre Vouziers et Attigny, deux escadrons de hussards prussiens, mettant pied à terre, enlevaient le village de Voncq, plus loin, à Nouart, un combat malheureux nous était livré.

C'est encore l'artillerie prussienne qui, par sa précision, faisait reculer nos fantassins et nous contraignait à regagner des hauteurs d'où nos batteries canonnaient les troupes allemandes défilant à une lieue de nous sur cette route que nous voulions suivre et que nous n'avions pu défendre et, par Buzancy, gagnant Stenay où devait se rendre le 5<sup>e</sup> corps (de Faily).

Ce corps, formant naguère notre avant-garde, se trouvait donc maintenant à l'arrière-garde de l'armée.

Le 7<sup>e</sup> (Félix Douay) se trouvait en arrière, à droite, tout près de Beaumont appuyé sur le village d'Oches, à la lisière de la forêt de Dieulet.

Le 1<sup>er</sup> corps (Ducrot) formait le centre et se trouvait à Ran-court ; le 12<sup>e</sup> corps (général Lebrun) comprenant l'admirable division d'infanterie de marine du général de Vassoignes, était campé près du 1<sup>er</sup> corps et formait la gauche.

Pour arriver à ce mouvement de concentration, l'armée française avait fait huit lieues en trois jours.

En regardant la carte des Ardennes sur ce point de la frontière franco-belge, on comprend aussitôt le danger que courait notre armée si elle ne pouvait gagner à temps Montmédy ou se rejeter sur Mézières.

La Meuse traverse en serpentant ce pays accidenté, varié, plein de bois.

Montmédy forme la première ville forte du département de la Meuse.

Mouzon, sur la Meuse, et Garignan, sur le Chiers, sont les deux villes les plus rapprochées. Après elles, derrière le confluent de la Meuse et de la Chiers, est Sedan, enfoncée dans une sorte d'entonnoir, entourée de hauteurs, cernée par des collines vertes et boisées.

Plus loin, est Mézières, seule place forte importante. C'est là, dans cette sorte de triangle formé par la Meuse et la Chiers, qu'allait se jouer la destinée de la patrie.

Le soir du 29 août, le général de Faily, traversant la forêt de Dieulet, s'était établi à Beaumont.

Ses troupes n'y arrivèrent que pendant la nuit.

Une partie avait combattu avec succès à Bois-des-Dames pour contenir l'ennemi qui menaçait, après l'engagement de Nouart, de poursuivre nos soldats à travers bois.

L'arrière-garde du 5<sup>e</sup> corps (division de l'Abadie) ne prit son campement qu'à cinq heures du matin.

Après une nuit sombre, ces soldats qui marchaient dans l'obscurité, las, sans distributions de livres, virent se lever un jour pâle et triste qui devait être le jour fatal de la déroute de Beaumont.

A sept heures du matin, le maréchal de Mac-Mahon, qui se rendait à Mouzon, traverse le camp de Beaumont.

Il s'arrêta au quartier-général et donna ordre à M. de Faily de marcher sur Mouzon.

A neuf heures, le général convaincu que l'ennemi marchait sur Stenay, ordonna une grande halte et retarda jusqu'à onze heures pour la tête de colonne, à midi pour l'armée, le départ des troupes, afin qu'on pût passer l'inspection des armes.

Quoi ! ce général qui s'est vu, la veille et l'avant-veille, poussé par l'ennemi, par cet ennemi qui est partout autour de lui, à cette heure, ce chef d'armée commande aux officiers d'inspecter les armes, aux soldats de les démonter, et cela quand les minutes, sans exagération, comptent pour des siècles !

On inspecte ce campement de Beaumont comme on le ferait du camp de Châlons en pleine paix !

Cette troupe s'offrait ainsi comme désarmée aux coups de l'ennemi, lorsqu'au moment où son avant-garde allait se mettre en route, à midi moins cinq minutes, un obus vint brutalement tomber au milieu du campement situé au bas de la ville, et sans que nul n'eût pu dire d'où partait le coup.

(A suivre.)



LE SAMEDI

First system of musical notation, right side. It consists of two staves (treble and bass clef) with various notes, rests, and dynamic markings. A *mf* marking is present. Pedal points are indicated by stars and the word "Ped" below the staves.

Second system of musical notation, right side. It continues the piece with similar notation. A *mf* marking is present. Pedal points are indicated by stars and the word "Ped" below the staves.

Third system of musical notation, right side. It includes the instruction *rit. un poco a tempo*. A *p* marking is present. Pedal points are indicated by stars and the word "Ped" below the staves.

Fourth system of musical notation, right side. It continues the piece with similar notation. Pedal points are indicated by stars and the word "Ped" below the staves.

Fifth system of musical notation, right side. It continues the piece with similar notation. Pedal points are indicated by stars and the word "Ped" below the staves.

First system of musical notation, left side. It includes the instruction *ritenuito* and *Un poco meno mosso*. A *p* marking is present. Pedal points are indicated by stars and the word "Ped" below the staves.

Second system of musical notation, left side. It includes the instruction *ritenuito*. A *mf* marking is present. Pedal points are indicated by stars and the word "Ped" below the staves.

Third system of musical notation, left side. It includes the instruction *ritenuito* and *con scendi*. Pedal points are indicated by stars and the word "Ped" below the staves.

Fourth system of musical notation, left side. It includes the instruction *a tempo*. A *p* marking is present. Pedal points are indicated by stars and the word "Ped" below the staves.

Fifth system of musical notation, left side. It includes the instruction *a tempo*. A *mf* marking is present. Pedal points are indicated by stars and the word "Ped" below the staves.

2

3

## VINGT MINUTES D'ARRÊT

Une histoire ? Une histoire vraie ? Oh ! chère, il est facile de te contenter. Écoute ce qui m'est arrivé il y a quinze jours, oui, quinze jours hier.

Et Georgette commença :

Je revenais de Paris avec ma fille ; et, vu mon état de santé (j'avais subi, quelques semaines auparavant, une opération très douloureuse), j'occupais un compartiment réservé. Si Marguerite était là, elle pourrait te dire que notre isolement ne lui plaisait guère. A seize ans, on aime de nombreux compagnons de voyage, le branle bas de la descente et de la montée aux stations éparpillées sur la route, les visages nouveaux, l'examen des colis ; en un mot, tout ce qui est matière à distraction.

Aussi, à peine en wagon, pendant que je m'installais le plus commodément possible, Marguerite, après avoir mis dans le filet nos parapluies et son élégant petit sac en cuir russe, posé sur la banquette un gros bouquet d'œillets et deux romans achetés à la hâte à la bibliothèque du chemin de fer, lança-t-elle un regard curieux de chaque côté de notre compartiment.

— Mon enfant ! fis-je d'un ton de reproche en apercevant ce manège.

Elle secoua la tête d'un air dépité et vint s'asseoir en face de moi.

— Oh ! ne gronde pas ? Ici, personne (elle indiquait la droite), et là (elle indiquait la gauche), dans cet autre compartiment réservé, deux dames, qui nous tournent le dos. Tu sais, ce sont celles qui étaient escortées par ce monsieur aux allures Louis XV... des toilettes d'un sombre pour l'été ! L'une en brun, l'autre en gris fer. Ça n'est pas follichon, je t'assure, de vraies religieuses !

Et les yeux de Marguerite allaient avec une satisfaction réelle de ma robe de serge blanche à son costume de mousseline rose.

— Maman, tu ne m'écoutes pas ? Est-ce que tu vas dormir ? Oh ! je lis, alors ! Quel voyage, mon Dieu ! Quel voyage !... Si encore mon livre est intéressant, ce sera une consolation.

Sans doute, il n'était pas intéressant, car, je ne sais combien d'heures plus tard, lorsqu'un brusque arrêt du train me réveilla en sursaut, Marguerite dormait aussi de tout son cœur.

— Quoi ! Qu'y a-t-il ? dit-elle soudain, au bruit de la portière qu'on ouvrit brusquement.

Un employé, casquette à la main, se tenait debout sur le marche-pied.

— Si ces dames désirent descendre, l'arrêt est de vingt minutes.

— Oui, oui, descendons, s'écria Marguerite, cela te fera beaucoup de bien de prendre l'air ; puis, tu sais, cela remue ; puis, je meurs de faim ; puis...

Il y avait tant de "puis", que je me laissai entraîner dans la salle d'attente.

L'employé suivit, toujours la casquette à la main. Il m'avança un fauteuil, courut, je ne sais où, chercher un tabouret, qu'il glissa sous mes pieds, et se retira après un salut très gauche et très profond.

— Rien de tel que l'employé du Paris-Lyon, pour la politesse, dis-je à Marguerite d'un accent convaincu. Nous retrouverons certainement ce brave garçon en montant dans le train, n'oublie pas de lui donner cinquante centimes.

— Oui, oui, mais j'ai une faim ! Reste là, maman, je vais te porter un peu de vin d'Alicante ; moi, je dévorerai des brioques, trois, quatre, cinq, peut-être plus.

— Je ne veux pas que tu ailles seule au buffet...

— Pas seule au buffet ! A seize ans ! Oh !

Et Marguerite, indignée, disparut comme un tourbillon.

Une minute après, un domestique parut portant sur un plateau le vin d'Alicante annoncé par Marguerite, et je commençais à y tremper mes lèvres, quand le chef de gare, entrant dans la salle d'attente, vint s'incliner profondément devant moi.

— Puis-je vous offrir mon bureau, madame ? Vous y seriez plus tranquille qu'ici, où le remue-ménage des voyageurs vous fatigue peut-être ?

— Mais, pas du tout ! pas du tout ! répondis-je avec mon plus gracieux sourire. C'est, au contraire, une distraction au milieu de la monotonie du voyage. Je vous remercie, monsieur.

Il partit... et moi, qui avais été d'abord très touchée de son offre, je me levai soudain, prise d'une folle angoisse...

M'appuyant sur la cheminée, je considérai attentivement mon visage dans la grande glace qui la surmontait. " Je suis donc bien changée !... "

Où me prend donc pour une mourante", pensai-je.

De fait, j'étais fort pâle, tandis que ces pensées me traversaient l'esprit... Et mes traits étaient si bouleversés que, retombant dans le fauteuil et cachant mon front dans mes mains, je me mis à sangloter.

— Madame, dit une voix à mes côtés, permettez-moi de vous offrir mon cabinet, vous y serez à l'abri des regards indiscrets, vous...

Je levai la tête... Cette fois, c'était le commissaire de surveillance, un vieil officier, j'en suis sûre...

— Je refuse ! je refuse ! m'écriai-je avec désespoir... Si je dois mourir en route, eh bien ! j'aime mieux mourir là, au milieu de tout ce va-et-vient, que dans la solitude d'un bureau... Je refuse, vous dis-je !

Impossible de te rendre le regard ahuri du commissaire de surveillance... Mais il n'insista pas, et il partit raide, sanglé dans sa redingote comme dans son dolman, juste au moment où Marguerite venait me rejoindre une brioche à chaque main.

— Tu sais, maman, j'en ai déjà mangé quatre. J'ai une faim de loup ! Et ce qu'on est poli à ce buffet !... D'abord, on m'a prise pour une dame... là, tu vois que j'ai l'air raisonnable... " Madame par ici, Madame par là... Si Madame voulait s'asseoir... Madame ne préférerait-elle pas des éclairs ? " Des éclairs ? évidemment c'est meilleur, mais c'est moins " bourrant "... il me faut du " bourrant "... je... Elle s'interrompit...

— Quoi ? Qu'as-tu ? Maman, tu as pleuré ? Tu pleures ?

— Oui, je pleure... Pourquoi le médecin m'a-t-il trompée ? N'est-ce pas terrible de mourir ?

Et me voilà à parler... à exhaler mon désespoir, pendant que Marguerite me regardait d'un air aussi ahuri que celui du commissaire de surveillance...

Finalement, elle éclata de rire.

— Mais, maman, je n'ai pas l'air mourant, moi ! pas mourant du tout ! je viens de te contor la politesse " extra " de ces personnes du buffet. Puis, je me souviens... maintenant... j'ai été saluée au passage par des inconnus... Nous avons l'air de gens " très chic " Voilà tout, et...

— Mon enfant, je t'en prie, ne te sers pas de ces expressions garçonnières.

— Dame ! tu sais : Jacques, Robert et Joan m'instruisent pas mal... Tu n'est pas dans le mouvement, je t'assure... Eh bien ! es-tu consolée, maman ?

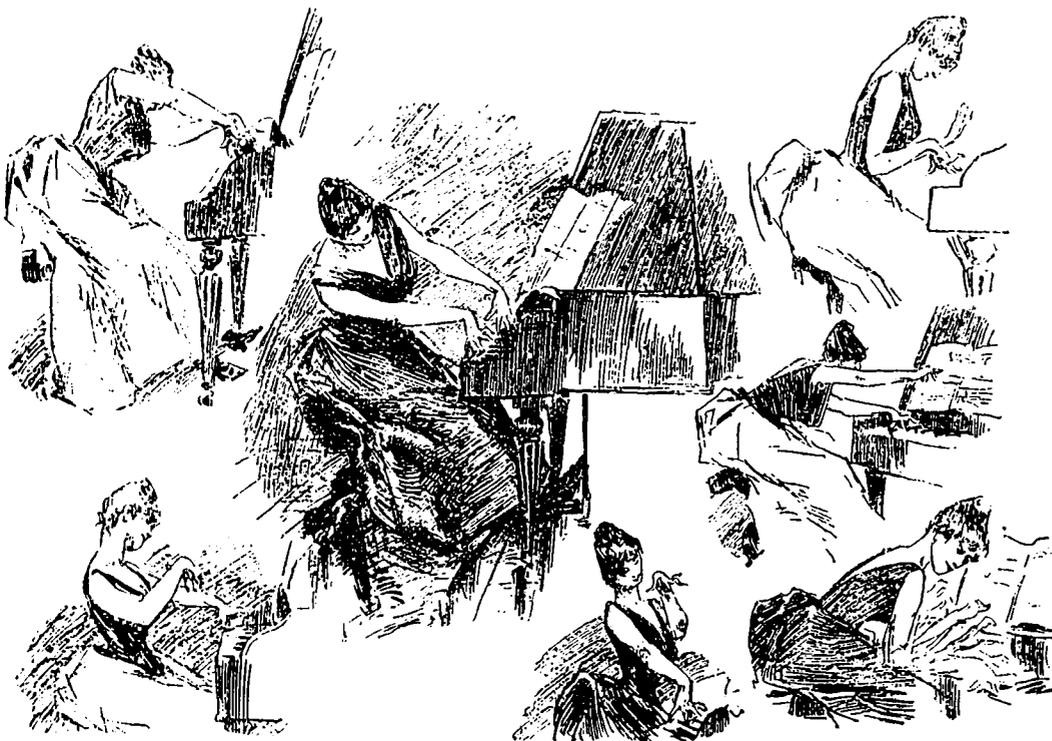
— Un peu... Je crois qu'on doit nous prendre pour d'autres voyageuses de distinction... tiens, nos voisines de compartiment, sans doute ?

## A LA CAMPAGNE



La capture d'un papillon.

## EXAGÉRATION



L'artiste du SAMEDI, qui a l'imagination très vive et n'aime pas la musique, a représenté, dans une suite de croquis sans prétention, les diverses attitudes qu'il suppose que sa voisine la pianiste a dû prendre. Nous croyons qu'il a exagéré et que, parmi nos gracieuses lectrices qui toutes sont très fortes sur l'instrument qui fait votre joie, et la nôtre (?) pas une ne se livre à pareille gymnastique.

Marguerite s'arrêta net au milieu d'une bouchée :

— Nos voisines de compartiment ! La sœur grise et la sœur brune ? Des chapeaux de vingt francs, et des gants déjà mis ! Oh ! maman, tu n'y penses pas...

Et, d'indignation, elle avala d'un trait le reste de sa brioche.

— Si ces dames veulent monter en wagon ?

C'était le chef de gare qui venait, avec moult révérences, nous annoncer que le moment du départ approchait.

Marguerite me lança un regard malicieux.

— Attends, attends, murmura-t-elle, je vais essayer d'éclaircir le mystère, mais pas auprès du chef de gare, tu peux le croire. C'est bien trop agréable toutes ces salutations, toutes ces prévenances...

Et dans un soupir, elle ajouta :

— Dieu s'est trompé en me créant... Je t'assure que j'étais destinée à être reine, ou tout au moins duchesse...

Le même employé qui nous avait aidés à descendre, nous conduisit jusqu'à notre compartiment.

— N'oublie pas les 50 centimes, dis-je tout bas à Marguerite.

Elle inclina la tête, et, tout en cherchant vivement dans son petit sac, elle demanda d'un air sérieux au brave garçon qui s'ingéniait à nous rendre mille services.

— Il y a, n'est-ce pas, une princesse dans le train ? Savez-vous où elle est ?

Je n'oublierai jamais la physionomie de l'employé, et le sourire fin qui glissa sur ses lèvres.

Le train partait, il ferma vivement la portière :

— Ici, Majesté, dit-il avec un dernier salut.

Marguerite, d'un gesto prompt, lui avait jeté dans sa casquette une pièce de monnaie. Maintenant, la tête appuyée sur le capitonné du wagon, elle riait comme une folle...

— Maman, je lui ai donné un franc, balbutiait elle... Ah ! quel malheur de n'être pas assez riche ! Ce titre de "Majesté" valait vingt francs, oui, vingt francs, je t'assure.

Georgette s'arrêta, et se mit à jouer négligemment avec son éventail, en chroniqueuse consommée qui sait placer des points de suspension à l'endroit palpitant, pour piquer la curiosité du lecteur ou de l'auditeur.

— Eh bien ! la fin ? demandai-je, car il y a une fin, je suppose...

— Oui, il y a une fin... A la gare, où mes fils m'attendaient, je reçus d'abord une avalanche de baisers ; puis, tous trois s'écrièrent en m'entraînant vers la voiture :

— Maman, maman, la comtesse de Flandre est dans le train ; elle va au Mont-Dore, mais s'arrêtera un jour à Clermont. On a demandé un landeau par dépêche, juste comme nous retenons le tien.

— Ah ! tu vois, Marguerite, dis-je alors, ce sont nos voisines de compartiment. L'habit ne fait pas le...

— Bah ! s'écria Marguerite, c'est pourtant grâce à nos jolies toilettes que nous avons été prises pour des "Majestés"...

"Majesté" ! Quelle chance ! Désormais, je signerai toujours "Reine Margot"...

— Tu vois, ma bello, reprit Georgette, que ma royauté a été éphémère, très éphémère...

— Allons donc, tu portes le sceptre chez toi.

Georgette sourit :

— L'attease !... Après tout, oui, tu as raison, je tiens le sceptre, je porte la couronne, et il n'est rien, non rien de plus grand, de plus doux, que d'être la reine du foyer.

M. AUGURPERSE

## COMMENT LE PÈRE L'A REÇU

Lui (très ému). — Oh ! ma chère amie, que je suis troublé de l'entrevue que je viens d'avoir avec ton père !

Elle. — Qu'a-t-il donc dit ?

Lui. — Quand je lui ai demandé ta main, je m'attendais à ce qu'il me dise : "Prends-la, mon fils et sois heureux".

Elle. — Et il a dit ?

Lui. — Il a dit : "Espèce d'idiot ! Si tu veux être misérable toute ton existence, prends-la et ne viens jamais me faire de reproches."

## LE RÉVERBÈRE ET LA RIVIÈRE

Les reverbères, qui éclairent beaucoup mieux Paris, sans comparaison, que les lanternes, mais éblouissent trop la vue, ont donné lieu à une erreur assez plaisante de la part d'un ivrogne. Il s'en revenait de la guinguette, une belle nuit d'hiver, abondamment rempli de la liqueur bachique. Son chemin l'ayant conduit à l'un des quais qui bordent la Seine, il s'imagine que la lueur des reverbères, qu'il aperçoit sur le pavé, n'est autre chose que la rivière qui déborde. "Oh ! oh ! dit-il en s'arrêtant tout court, prenons garde à nous, n'allons pas boire trop d'eau, moi qui n'aime que le vin."

Aussitôt il monte sur une borne et commence à se croire en sûreté, lorsque le vent vient à faire vaciller la lumière ; l'ivrogne se trouble et craint que les slots n'arrivent jusqu'à lui.

"Peste ! dit-il, ceci devient sérieux ; heureusement que je sais nager." A ces mots il prend son élan et pique une tête. "Pas de chance, s'écrie-t-il en portant la main à son nez, passablement endommagé, je ne savais pas que la rivière fût gelée."

## LA RAISON

Berluru. — Je crois bien que je vais m'adresser au jeune Quadéous et le prier de me prêter \$5 00.

Mirtifloux. — Mais il ne te connaît pas du tout !

Berluru. — C'est justement pourquoi je m'adresserai à lui.

## IL FALLAIT Y PENSER

Bouleau. — Comment, tu as vraiment découvert le mouvement perpétuel ?

Rouleau. — Oui, presque sans chercher.

Bouleau. — Et c'est ?

Rouleau. — Dans mon compteur à gaz.

Ce qu'on prodigue, on l'ôte à son héritier ; ce qu'on épargne sordidement, on se l'ôte à soi-même ; le milieu est justice pour soi et pour les autres. — LA BRUYÈRE

## UN VRAI PATRIOTE

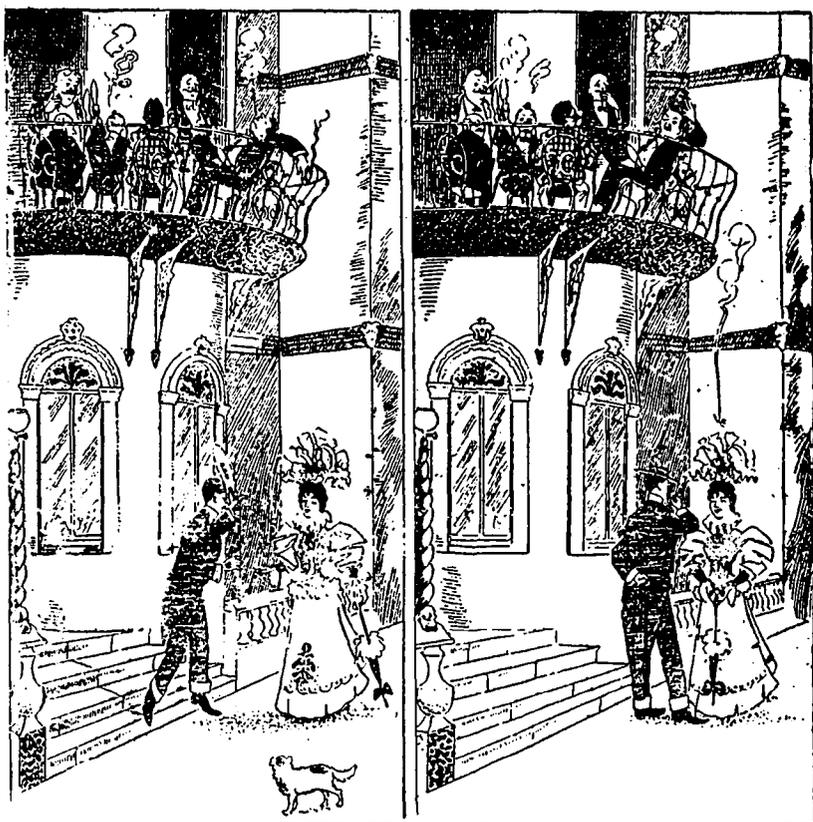


Le petit patriote. — Dis, monsieur l'homme de police, pouvez-vous me dire où en est la guerre, aujourd'hui ?

L'homme de police (ahuri). — La guerre... ?

Le petit patriote. — Oui, la guerre. L'apa dit qu'ils ont encore besoin de navires et je voudrais leur donner le mien.

## GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UN CHAPEAU NEUF



I  
Mlle Alamode passait devant le célèbre Club des Dadas quand elle en vit sortir Mr Comuncœur qui de suite la salua.

II  
Mr Comuncœur lui ayant demandé de ses nouvelles, elle s'arrêta sous le balcon du club juste au moment où un des habitués laissait tomber un cigare allumé.

## LA SCÈNE DES TABLEAUX

RENOUVELÉ D'HERNANI

Et les temps paraissant arrivés, un grand, grand d'Espagne, voulut essayer de persuader l'Oncle Sam de la justice de sa cause — être grand, même d'Espagne, n'empêche pas un homme d'être naïf, — et, pour ce faire, l'emmena visiter l'Escorial, le palais aux mille fenêtres des rois d'Espagne, et le conduisit enfin dans l'immense galerie rendue célèbre par la scène d'Hernani.

Arrivé là, notre digne gentilhomme, le comte Pinçadas Chipolatas, marquis de Girollas, duc de Lezardos, grand d'Espagne de première classe, tint à l'Oncle Sam le discours suivant :

— Ecoutez, Yankee, et si ton cœur n'est pas complètement atrophié, conclus ! Examine ce marbre. C'est le buste préhistorique d'un des fils du demi-dieu Pan.

— Pan, Pan ! répéta le Yankee, tel un écho fidèle.

— Oui, de Pan, celui auquel on doit la flûte de ce nom. His-Pan, dont les anciens ont fait Hispania et les modernes, Espagne. His-Pan, notre père à tous, nous autres nobles Castellans.

Et ce digne Pinçadas salua profondément, balayant les dalles des longues plumes de son sombrero, puis se recouvrit fièrement, sa qualité de grand d'Espagne lui permettant de garder son couvre-chef même devant les rois, même devant His-Pan, le premier des Espagnols. Faisant alors quelques pas et désignant à Sam une vaste toile aux tous enfumés, il poursuivit :

— Le tableau que tu vois là, représente le très haut, très puissant et bien-aimé Alphonse III, roi de Castille et de Léon, lequel chassa les Maures d'Espagne... Voici Ferdinand d'Aragon... Isabelle la catholique... Charles Quint, le grand et magnanime empereur qui fut bourgeois de Gand, fit prisonnier François Ier et, après avoir régné sur tout le monde connu, s'enferma dans un couvent pour y mourir. Celui-là, c'est Philippe II... Celui-ci, mais je n'ai pas que des rois à te montrer et ton front de républicain pourra, sans déroger, s'incliner devant les purs génies qui sont là... Calderone !... Cervantès, l'illustre auteur de Don Quixote !... Murillo, Vélasquez, Goya ! Cette pléiade d'immenses et géniaux artistes qui, eux, ne peignaient pas pour l'Amérique !

Salut ! Voici Cristobal Colon, le grand Colon, qui t'a découvert ! Colon dont la statue se dresse, vivante protestation, sur la place San-Juan de Puerto-Rico ; Puerto-Rico que les bombes et les obus de ton compatriote Sampson viennent de réduire en ruines.

Salut, ingrat, salut !

Et, dans la foule des héros qui ont porté si haut la gloire de l'Espagne, qui te désignerais-je ?

Un seul parmi tant d'illustres capitaines : Cid Campeador... l'avant de Chimène... le Cid de Corneille et d'Hugo ! Le connais-tu, celui-là ?

Voici les héroïques défenseurs de Saragosse, ceux qui tinrent en échec les troupes invincibles du plus grand capitaine des temps modernes, de Napoléon le Grand, le précurseur de MacKinley !

Ici, la foule des grands seigneurs de l'Andalousie, de l'Esdramadure, de la Castille, de la Navarre, de l'Aragon... tous capitaines ou marins illustres...

Aussi pauvres que Job et plus fiers que Bragance, ainsi que l'a dit le poète immortel de Ruy-Blas.

La longue file de tableaux que tu vois là, c'est la série interminable des monuments historiques de l'Espagne : l'Escorial, ce bureau de nos rois ; l'Alhambra aux troublantes perspectives, à la merveilleuse architecture ; l'Alcazar et ses féériques jardins...

... délices des rois Maures.

La Giralda de Séville... Voici l'invincible Armada, celle qui fit trembler l'Anglais et que seules, les foudres du ciel purent anéantir. Là, c'est Inez de Castro, Inez l'assassinée dansant la cachucha et le boléro, un poignard planté dans le cœur... Quel symbole, hein ?...

Et enfin ici, dans ce cabinet secret dont j'entreouvre la porte pour toi seul : Le Grand Livre de nos colonies... Il en manque pas mal, hélas ! L'Anglais abhorré nous en a tant volé !

— Et que conclus-tu de tout cela ? demanda enfin l'Oncle Sam quo toute cette évocation des gloires passées, que cette poétique et touchante excursion dans ce qui fut la grandeur de l'Espagne n'avait pas ému pour un centin.

— Ma conclusion, dit gravement le comte, la voilà :

Et, tirant d'un vieux bahut vermoulu et sculpté, aux armes d'Espagne, deux petits sacs de velours rapé, il les mit dans la large main de Sam.

— C'est tout ce qu'il nous reste des Galions du Vigo... je te les donne si tu veux nous laisser tranquilles, nous et nos colonies ; mais, je le crains bien, il n'y a pas là de quoi te payer notre passé...

Et Sam, qui avait, de ses longs doigts, prestement ouvert un des sacs et soupsé l'or qu'il contenait, plissa dédaigneusement sa lèvre glabre.

Les derniers écus de la pauvre et brave Espagne étaient rognés !

PARISIEN.

## RASSURANT

Le malade — Dites moi, docteur, pensez vous jamais être capable de dire exactement le mal dont je souffre ?

Le médecin. — Oh, certainement ! Je le trouverai lorsque je ferai l'autopsie.

## UN QUI A FAIT SA MARQUE

Rouleau. — Ça voilà un dont on peut dire : c'est un homme qui a fait sa marque.

Bouleau. — Lui ! Mais il ne sait ni lire ni écrire.

Rouleau. — C'est bien pour cela qu'il a fait sa marque.

## GRANDEUR ET DÉCADENCE D'UN CHAPEAU NEUF — (Suite et fin)



III

Quelle fut la stupéfaction de Mr Comuncœur en voyant, tout à coup, Mlle Alamode, ou du moins son chapeau, s'envoler en spirales vers le ciel.

IV

Pas aussi grande cependant que celle qu'il éprouva quand, de toute part, les caractères du ciel lui tombèrent sur la tête, ainsi que sur celle de sa compagne. Il n'y a eu que le chapeau de brisé, mais quelle panique, me amis.

## MODES PARISIENNES



CHAPEAU MORGIANE en paille de soie rose, le bord garni de bouillonnés de mousseline de soie rose ; la calotte est entièrement recouverte par des reines-margarites roses.

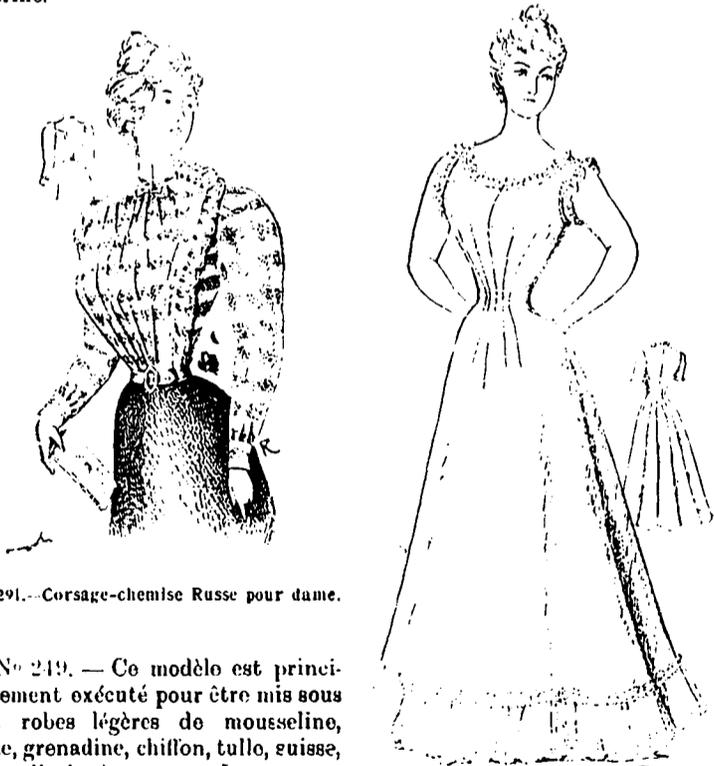
## Patrons "Up to Date"

(Primes du SAMEDI)

N° 291. — Ce corsage réunit toutes les qualités demandées à ce genre de vêtement ; il est attaché sur le côté et l'empiècement a deux pointes dans le dos, toute l'ampleur du corsage est piquée au bord de l'empiècement, puis serrée à la taille sur un ruban intérieur. Toutes les fronces du devant arrangées aux épaules et à la ceinture, le côté droit revenant sur l'épaule gauche avec un volant de dentelle ou de broderie le terminant et bande piquée recevant les boutons et boutonnières. L'ajustement du corsage obtenu par les coutures sur les épaules et petits côtés sous les bras. Les manches, d'une seule couture, sont froncées à l'épaule et au poignet et se terminant par un poignet droit. Un col droit, blanc ou de même couleur peut être adapté. Le corsage riche, très habillé, peut être fait en percale avec rayures en travers horizontalement. Il peut également être fait en étoffe légère tel que mousseline, nansook, lawn, etc.

Il faut trois verges et demie en étoffe de trente six pouces pour une dame de moyenne corpulence.

Le patron n° 291 est coupé dans les grandeurs de 32 à 42, mesure de poitrine.



No 291. — Corsage-chemise Russe pour dame.

N° 249. — Ce modèle est principalement exécuté pour être mis sous des robes légères de mousseline, gaze, grenadine, chiffon, tullo, suisse, organdi, harège, etc. La gravure représente une robe en taffetas bleu. Le décolleté du cou et le tour des manches garnis d'un étroit volant de dentelle. Le bas de la jupe garni d'un volant de soie avec dentelle

No 249. Robe de dessous, forme princesse, pour dame.

haut et bas. La robe est coupée forme princesse sans ampleur aucun sur les hanches ; le devant est à deux pinces, fermé par une fermeture invisible. Le dos s'ajuste à l'aide des coutures ordinaires, lesquelles se prolongent jusqu'au bas, afin de déterminer la largeur de la jupe.

Ce patron peut être exécuté montant, si on le préfère, ainsi que les manches qui se pourraient arrêter au coude. La soie est toujours préférable pour l'exécution de ce modèle, mais on peut aussi y employer la percaline de couleur qui donne de bons résultats. Un dessus de gaze ou organdi peut être posé sur un dessous de lawn uni de même couleur.

Il faut douze verges d'étoffe, en vingt deux pouces de largeur, pour confectionner cette robe de dessous, quand il s'agit d'une dame de moyenne taille.

Grandeurs de 32 à 40 pouces, mesure de poitrine.

## COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et s'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 cent tins, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centins. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

## OH! LES DOMESTIQUES

Jadis, un peu avant 1870, il y avait, à Paris, vous le savez, un théâtre Italien. Là se sont fait entendre vingt artistes d'élite. Citons en courant la Porta, Tamburini, Rubini, la Malibran, la Ciesi et surtout Lablache.

Lablache, c'était une des idoles du grand monde.

Lablache était un homme d'esprit, et de beaucoup d'esprit. Il avait un domestique qui le volait. Il le prit sur le fait et le renvoya. Celui-ci, en recevant l'argent qui lui était dû, montra à son maître la dernière pièce de cent sous et lui dit avec effronterie :

— Celle-ci, du moins, me servira ce soir pour vous aïfler.

Le soir, en effet, dans *il Matrimonio segreto*, au moment où le public applaudissait don Geronimo, un terrible coup de sifflet se fait entendre. Grand émoi dans une salle où l'on ne siffrait jamais, où le silence glacial d'une aristocratie dorée équivalait au sifflet, et vive indignation contre une injustice qui allait jusqu'à l'insolence. On se lève, on cherche le coupable, quand Lablache s'avance sur le bord de la scène et dit tranquillement, au milieu du fou rire des spectateurs :

— Ce n'est rien, ne faites pas attention, c'est mon domestique que j'ai renvoyé ce matin.

X...

## HÉSITEZ AVANT DE PARLER

*Le monsieur qui quête pour les pauvres.* — Madame, permettez-moi, quoique n'ayant pas l'honneur d'être connu de vous, de venir solliciter votre charité pour notre œuvre. Nous en avons grand besoin car il nous faut subvenir à l'entretien de centaines d'enfants plus déguenillés les uns que les autres, malpropres et vicieux comme ceux qui sont là, devant votre porte et...

*La femme (furieuse).* — Dehors, vieux crapaud, apprenez que ces chérubins sont à moi et que vous êtes un imbécile (et elle lui ferma la porte au nez, si fort que moi qui demeure en face j'ai cru que c'était les gros canons de l'amiral Sampson.)

## UN TRAVERS COMMUN

*Balandard.* — Il est si bête qu'il ne sait pas seulement rentrer quand il pleut.

*Billentoc.* — Peut-être bien ! Mais il en sait assez pour emprunter le parapluie d'un ami et ne jamais le lui rendre.

## ENCORE PLUS FORT

*Bouleau.* — Moi, je connais un homme qui fume cinquante cigarettes par jour.

*Bouleau.* — J'en connais un, moi, qui fume tous les cigares que ses amis lui donnent.

Ceux qui parlent le mieux sont ordinairement ceux qui parlent le moins. — CHARRON.

## PAS DE CRAINTE



*Mme Courdur.* — Comment ! monsieur Laffamé, on me dit que vous nous quittez pour aller au Klondyko ?

*Mr Laffamé.* — Effectivement, madame Courdur.

*Mme Courdur.* — Mais vous allez mourir de faim et de froid, là bas ?

*Mr Laffamé.* — Vous oubliez, madame, qu'il y a bientôt quatre ans que je suis pensionnaire chez vous !

TRIO DE PROVERBES

Plus l'infortune est grande, plus Dieu est fier.

x

Qui a honte de travailler ait honte de manger.

x

Qui mal agit, mal pense.

SANCHO PANÇA.

Une Recette par Semaine

On a recommandé assez souvent, pour empêcher les verres de lampe d'éclater, de les faire bouillir dans de l'eau : le but que l'on poursuit, c'est en somme de les faire récurer. Mais comme l'eau bout à 100 degrés, le recuit est parfaitement insuffisant, et c'est pour quoi la méthode ne réussit que bien rarement.

Le mieux est de plonger le verre dans un bain d'huile qu'on élève peu à peu jusqu'à ébullition, c'est-à-dire vers 300 degrés, et qu'on laisse ensuite refroidir lentement.

B. DE S.

Variétés et Informations

Timbres-poste rares.

Deux timbres poste, l'un de dix, l'autre de vingt centimes, de l'île Maurice, à l'effigie de la reine Victoria et provenant de l'émission de 1859, ont été payés, par un amateur, quarante-huit mille francs.

Ces timbres faisaient partie de la collection d'un médecin de Neuilly.

\*\*

Une friandise très recherchée en Chine, c'est le "linhi".

Ce mets se compose de jeunes souris qui sont servies vivantes aux invités ; ceux-ci les plongent dans une coupe remplie de miel et les avalent lentement une par une.

Aux fêtes du mariage de l'empereur de Chine actuel, on a servi sur la table, paraît-il, plus de 50,000 de ces petites bêtes.

\*\*

LA CONSOMMATION DE LA BIÈRE

Un statisticien vient d'évaluer à 17,700 millions de litres la quantité de bière qui se consomme annuellement dans le monde. Voici la proportion pour chaque nation : Allemagne : 5,000 millions de litres ; Îles Britanniques : 4,790 millions ; États-Unis : 3,200 millions ; Autriche-Hongrie : 1,350 millions ; Belgique : 1,050 millions ; France : 840 millions ; Russie : 400 millions. Le reste (1,070 millions) est consommé surtout en Hollande, en Suisse et en Danemark.

\*\*

TRANSPORT D'UNE MAISON EN MAÇONNERIE

D'après *Zeitschrift des österreichischen Ingenieur-und Architekten-Vereines*, voici des renseignements sur le déplacement d'une maison d'habitation à Aschaffenburg (Bavière). Ce bâtiment mesurait 12,20 m. sur 10,80 il comprenait des caves, un rez-de-chaussée, un étage et des mansardes. Les fondations en gueiss, à appareillage polygonal, avaient une épaisseur de 1,20 m., tandis que les murs de refend s'appuyaient en partie sur les voûtes de la cave dont la portée était de 3,40 m., il fallut se décider à trans-

porter également ces voûtes, ce qui compliqua sensiblement l'opération. Le poids total de ce bâtiment peut être évalué à 750,000 kg.

Au droit de la naissance des voûtes, on perça des trous par lesquels on glissa des fers qui servirent à établir un plancher sous la maison. Ce plancher était destiné à se déplacer sur des rouleaux en fer.

Puis tout le bâtiment fut soulevé de 0,10 m. au moyen de 156 vérins ; en même temps, on construisait le chemin de roulement formé par une rampe de 0,01 sur 111,20 m. de longueur, le niveau définitif de la maison devant être surélevé de 1,20 m.

Le transport s'effectua d'une manière très satisfaisante, sans qu'aucune vitre ait été brisée.

La maison était poussée par 6 vérins très puissants et avançait d'environ 9 à 10 m. par jour.

Toute cette opération a coûté 12,500 francs, tandis que la démolition et la reconstruction du bâtiment seraient revenues à environ 24,600 fr., sans compter que l'on a pu réaliser ainsi une sérieuse économie de temps.

\*\*

Une tortue géante.

Le Jardin zoologique de Londres vient de recevoir un animal de la plus grande rareté, qui lui a été donné par le baron Walther de Rothschild. C'est une colossale tortue de l'espèce des galapagos, qui est peut-être bien la dernière de sa race. Le donateur l'a achetée à Sydney et envoyée de là en Angleterre avec une escorte, des soins minutieux et une installation spéciale à bord du paquebot qui l'emportait.

Cette bête vénérable a toute une histoire. Elle a été prise, en 1813, dans les îles Chatham, par le commandant d'un navire américain, qui en fit don au chef de Rarotonga. Ce sauvage et ses descendants eurent pour la tortue la sollicitude qui convenait, car elle coula parmi eux des jours heureux jusqu'en 1882, époque où le chef qui régnait alors à Rarotonga donna la tortue à un certain capitaine Macdonald, qui l'emporta à Sydney. C'est sa veuve qui l'a cédée à M. de Rothschild. On estime que l'intéressant animal est âgé d'environ cent trente ans.

Lorsqu'il arriva à Plymouth, la semaine dernière, il paraissait fatigué du voyage et ne remua plus. On craignit qu'il ne fût mort. Le transport à Londres n'alla pas sans difficultés.

On avait retenu pour la tortue un coupé. Mais elle ne put y pénétrer, étant trop grande. Il fallut la placer dans un wagon de marchandises ; on l'entoura de couvertures et d'appareils d'eau chaude pour la garantir du froid.

Malgré ces précautions, elle continua d'être fort languissante. Mais lorsqu'on l'eût débarquée, installée au Jardin zoologique dans un logement confortable et tiède, elle se ranima peu à peu et redevint vivace, autant, du moins, que peut l'être une tortue géante de cent trente ans.

On parle de l'incertitude qui règne sur les choses de la guerre hispano-américaine.

—Les nouvelles, dit quelqu'un, selon qu'elles viennent d'Espagne ou d'Amériques, sont absolument contradictoires.

Guiboilard, qui tient pour les États-Unis, d'un ton convaincu :

—Celles d'Espagne surtout.

Mme ALBERT GIGUÈRE, de Montréal

A beaucoup souffert après la naissance de son bébé, son médecin ne pouvait rien pour elle, triste et découragée, elle n'avait plus aucun espoir d'être guérie

Les Pilules Rouges du Dr Coderre seules ont mis fin à toutes ses souffrances et aujourd'hui elle jouit d'une bonne santé

Dans le but de faire connaître à d'autres personnes souffrantes comme elle, le moyen de guérison à leur portée, Madame Giguère nous envoie son témoignage en nous donnant l'autorisation de le publier pour le plus grand bien des femmes souffrantes de son sexe. Si toutes les femmes agissaient ainsi, le nuage de désespoir qui enveloppe tant de pauvres femmes malades se dissiperait bientôt. Madame Giguère dit : "J'ai été bien malade après la naissance de mon bébé, j'étais très faible et d'une pâleur effrayante, je souffrais beaucoup d'irregularités probablement causées par la faiblesse de mon sang, ma digestion ne se faisait pas, j'avais mal aux reins et dans les côtés, le mal de tête me faisait souffrir continuellement, je crois que j'avais aussi une maladie de cœur tellement il me faisait mal, je ne reposais pas la nuit, j'étais toujours fatiguée, la cause de ma maladie était la naissance de mon dernier bébé, je n'avais jamais bien relevé de ma maladie ; mon médecin m'a donné beaucoup de remèdes mais sans me soulager. Les Pilules Rouges du Dr Coderre guérissaient tout de femmes, que j'ai voulu les essayer, je ne le regrette pas, car elles m'ont complètement guérie, ma digestion est maintenant très bonne, je dors bien et je suis bien plus forte. J'ai recommandé les Pilules Rouges du Dr Coderre à Mme Tanguay qui demeure sur la rue Beaudry, elle les prend pour la faiblesse et elle s'en trouve très bien." Madame ALBERT GIGUÈRE, 618, rue Sadguinet, Montréal. Nous ne publions jamais le témoignage et le portrait d'une femme sans son consentement, nous donnons toujours l'adresse complète afin que les femmes qui doutent puissent aller les voir et se convaincre elles-mêmes que nous disons la vérité.



MADAME ALBERT GIGUÈRE

maladies du changement d'âge, elles sont sans rivales, elles viennent toutes ces maladies particulières aux femmes qui passent cette période critique.

Consultez notre médecin spécialiste d'une vaste expérience dans le traitement des maladies des femmes. Nous vous invitons à lui écrire une description de votre maladie. Notre médecin vous enverra à votre cas toute l'attention dont il est capable, il vous expliquera très clairement toute la cause de votre maladie et le moyen de vous guérir aussi promptement que possible. Ses consultations sont gratuites à toutes les femmes malades. Ne craignez pas d'écrire, toutes lettres adressées au "Département Médical, Boîte 2306, Montréal," sont ouvertes par le médecin seul et tenues confidentielles par lui.

Écrivez dès aujourd'hui, tout délai aggrave

votre maladie.

Mediez-vous de ces marchands qui veulent vous vendre des Pilules Rouges comme étant aussi bonnes que les Pilules Rouges du Dr Coderre, refusez-les. Les vraies Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues en petites boîtes de bois rondes contenant 30 Pilules Rouges chaque. Elles ne se vendent jamais à la douzaine, au cent ou à 25 et la boîte. Lorsque vous ne pouvez vous procurer les vraies Pilules Rouges du Dr Coderre, ou lorsque vous avez des doutes, envoyez nous 30 cents en timbres pour une boîte ou \$2.50 par lettre enregistrée pour 6 boîtes. Vous êtes certaine que vous recevrez par le retour de la maille les véritables Pilules Rouges du Dr Coderre. Nous les envoyons partout au Canada et aux États-Unis sur réception du montant. Ayez soin en nous écrivant de nous donner votre adresse lisible afin d'éviter tout retard. Adressez comme suit : CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Département Médical, Boîte 2306, Montréal, Canada.

En correctionnelle.

—Vous dites que toutes les promesses de votre séducteur n'étaient que des mensonges ?

—Oui, M'sieu le président.

—Et que fait-il, cet homme ?

—Il est facteur des postes.

Le président amer :

—Et on parle de la franchise postale !

\*\*

Les électeurs d'une circonscription de la banlieue tiennent une réunion publique. Successivement, les candidats inscrits—une douzaine environ—développent leurs programmes. Survient un candidat nouveau que la salle accueille par des huées : "Encore un ! Ah non !... Qu'est ce qu'il veut celui-là ?..."

Mais l'autre, sans se démonter :

—Citoyens, j'ai pensé que vous ne pourriez pas vous reconnaître au milieu de tant de candidats... aussi je me présente pour simplifier les choses !...

DEMAIN COMME AUJOURD'HUI

Le Baume Rhumal sera le remède le plus efficace contre les affections de la gorge et des poumons. Partout 25c.

Au café.

—Il paraît que Bismarck est bien malade.

—Ah ! dame, ce n'est plus le chancelier de fer.

—Non, c'est tout au plus le chansonnier de... de l'hôpital !

\*\*

X..., le dentiste bien connu, va se remarier.

En apprenant cette nouvelle, l'ancienne belle-mère s'écrie furieuse :

—Il se remarie ! Ah ! le misérable ! il ne méritait pas de perdre sa femme !



Chaque paquet est garanti. Toute boîte de 5 lbs de sel de table est le plus joli paquet sur le marché.

A vendre dans toutes les bonnes épiceries.

Boireau n'aime pas les enfants. Il fait une visite chez une dame qui a un amour de petite fille. Présentation du bébé.

— Embrasse le monsieur, dit la mère.  
Comme l'enfant ne se presse pas, Boireau conciliant, dit :  
— Dans dix huit ans, si vous voulez bien, je repasserai.

On vient chercher Jean Hiroux dans sa cellule pour le conduire à l'échafaud.  
— Du courage, mon ami, lui dit l'aumônier. Le Seigneur, touché par votre repentir, vous appellera peut-être parmi les élus...

— J'aime mieux être invalidé tout de suite, et même, tenez, monsieur l'abbé, je retire ma candidature!

Confidences cynégétiques, en Gas-cogne :

— Le jour de ma première chasse, je tire mon lièvre... Pan! je le blesse légèrement... Il se sauve poursuivi par mes chiens, dégringole la tranchée du chemin de fer... Un train passait...

— Ah! mon Dieu! le lièvre fut écrasé!...

— Non, il sauta sur le marchepied, sans billet... Et je ne l'ai jamais revu

#### UNE ERREUR

C'est une erreur grave que de négliger de faire usage du *Baume Rhumal* quand on a le rhume.

## L'Eau Impure

Est le plus grand danger qui existe pour la santé. Le drainage des navires a pollué l'eau dans le havre, la rendant impropre même à prendre des bains. Le BAIN LAURENTIEN est approvisionné directement de la source d'eau courante pure comme du cristal.

### BAINS LAURENTIENS

Angle des rues Craig et Beaudry

Jour des Dames: Le lundi matin et le mercredi après-midi.

Quel auteur donneriez-vous à lire :  
A un buveur d'eau? — Boileau.  
A un porteur d'eau? — Lafontaine.  
A un musicien? — Laharpe.  
A un vigneron? — Delavigne.  
A un coiffeur! — Barbier.  
A un étourdi? — Lesage.  
A un joueur? — Descartes.  
A une blanchisseuse? — Cuvier.

Bifouillard fils postule un emploi dans une administration.

— Possédez-vous une langue vivante? lui est-il demandé.

— Parfaitement.

— Laquelle?

— La mienne!

Le crime de Carrara a vivement frappé les jeunes imaginations des enfants de nos écoles. Hier, un examinateur interrogeait l'un d'eux :

— Voyons, mon ami, citez moi quelques corps combustibles...

— Le bois, le charbon, la houille, le coke.

— Et encore?

— Eh bien, les garçons de recettes...

#### NOUVEAU REGLEMENT DU GRAND-TRONC

CELUI-CI DEVRAIT ETRE MIS EN VIGUEUR

Chaque employé de chemin de fer est obligé de demander, de temps à autre, un congé par suite de mauvaise santé et, 30 fois sur 100, cela est causé par le trouble des reins lequel provient des heures irrégulières ou sont pris repas et sommeil. Repas froids, trépidations constante du train. Les pertes de temps et d'argent servent épargnes s'ils faisaient usage du *Ryckman's Koolenay Cure*. Le témoignage assermenté suivant vous éclairera à ce sujet.

WILLIAM WALKER, sergent-major  
du G. T. R., Hamilton, Ont.

Je déclare sous serment que j'avais la maladie des reins causée par le chemin de fer et cela si durement que je fus contraint d'abandonner mon travail. Je suivis le traitement de plusieurs médecins qui m'appliquèrent, sans succès des emplâtres et des cautères. Je suis complètement guéri aujourd'hui par l'usage du *Koolenay Cure* et j'ai repris mon ouvrage au G. T. R.

Rapport complet sur ce cas et plusieurs autres est envoyé gratuitement sur demande. Ce remède est vendu \$1.00 la bouteille, 6 bouteilles pour \$5.00 soit de votre pharmacien soit directement sur demande de la S. S. RYCKMAN MEDICINE CO., Limited, Hamilton, Ontario.

En vente chez B. E. MCGALE, pharmacien, 2123 rue Notre-Dame, Montréal.

## LA SOCIÉTÉ DES ECOLES GRATUITES DES ENFANTS PAUVRES, ETC.

A transporté ses bureaux au  
No 80 Rue St-Laurent, 1er étage.  
Distribution d'objets d'art tous les  
soirs à 8.30 hrs P. M.

Monsieur. — Qu'est-ce donc que cette nouvelle robe?

Madame. — Tu es bien difficile, si cette robe à ramages ne te plaît pas.

Monsieur. — A ramages! Parfaitement! le marchand t'a glissé un rosignol!

Un avocat plaide depuis plusieurs heures.

Durdent, qui est à l'audience, paraît émerveillé.

— C'est vraiment admirable, finit-il par dire; il a encore de la salive, après avoir bavé sur tout le monde!

Les variations de la température ont fortement éprouvé Calino, qui se ressent encore de l'influenza contractée par lui le mois dernier.

— C'est bien bizarre, l'influenza, disait-il, on est malade longtemps encore après qu'on est guéri!

A un cours de bactériologie.

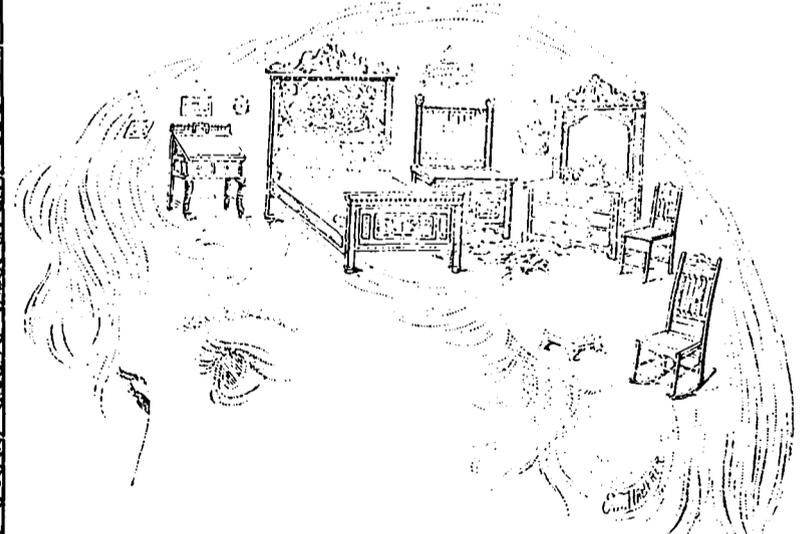
Le professeur, lisant. — Pour mieux étudier le bacille, on l'isole...

Les élèves, en chœur. — Conspuez Zola, conspuez...

L'infortuné professeur n'acheva pas son cours.

## Notre Grande Vente de Meubles DE JUILLET

a eu un succès éclatant depuis le commencement



Nos Prix Réduits et le Stock Considérable que nous avons, sont une garantie pour tous les acheteurs; c'est une chance exceptionnelle que nous donnons durant le mois de Juillet.

OUVERT LE SOIR.

## F. LAPOINTE

Le Marchand de Meubles reconnu par ses Bas Prix

1551 RUE STE-CATHERINE

## RACIGOT, PERREault & CIE

Fabricants et

Importateurs de . . .

Chapeliens et Manchonniers

## CHAPEAUX ET FOURRURES

DES PLUS HAUTES NOUVEAUTÉS

No 1549 RUE SAINTE-CATHERINE

Porte voisine de P. Lapointe, marchand de meubles

MONTREAL.

### COUPON - PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'écrire très lisiblement.

Pour détails voir page 23

La petite Etienne est en deuil. Comme elle est d'un caractère très enjoué, on lui fait comprendre que ses éclats de rire, en cette circonstance, seraient déplacés.

—Ah! dit-elle la mine contrite, maintenant je ne vais plus rire que tristement.

X... est aussi prodigue que poltron, mais il ne se vante que du premier de ces défauts.

Dans un dîner, il disait : —Que voulez-vous? Moi, je n'ai jamais rien pu garder!

—Excepté les souflets! ajouta quel- qu'un.

Calino est installé depuis un mois à X-sur-Mer, où personne ne lui écrit. Chaque matin, le facteur passe devant sa porte et lui répond invariablement: "Pas de lettre!"

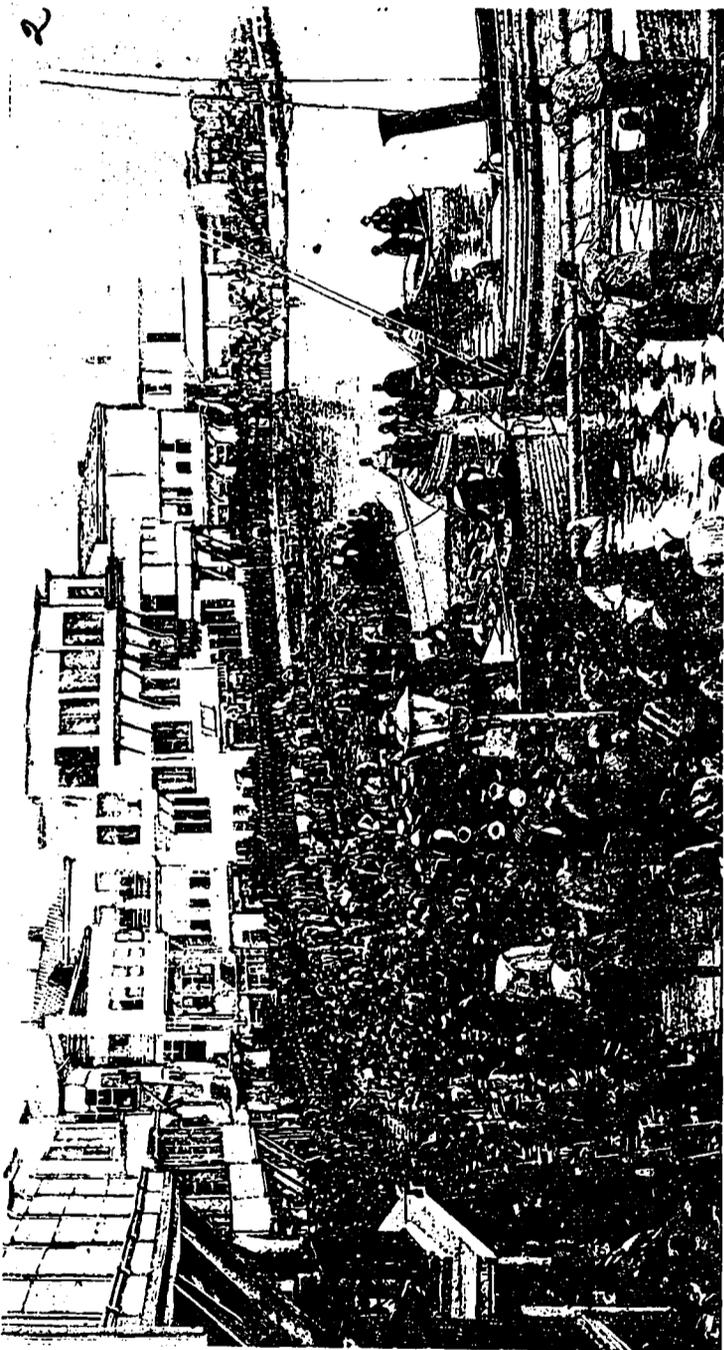
Pris d'un accès de désespoir, le pauvre garçon finit par s'écrier:

—Il en a plein sa boîte!... Qu'est-ce que ça lui ferait de m'en donner une?

**CES PAUVRES POITRINAIRES**

Combien de poitrinaires auraient échappé au triste état dans lequel ils se trouvent, s'ils avaient fait usage du *Baume Rhumat*, ce précieux remède, quoiqu'il en soit, leur sera toujours salutaire.

**Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 137**



**AVIS.**—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

On a trouvé la solution juste: Mmes A. Lamontagne, M. Savaria, M. Lord, W. Desjardins, P. Carrière, Brunette, Mlle E. Grégoire, A. Dupuis, A. Aubertin, M. Dubé, L. Warnault, Benoit, M. L. Girard, J. N. Belair, P. Savary, P. O. Richard, A. Paquin, J. B. Paquette, A. Terrault, E. St. Michel, A. St. Onge, L. Archambault, A. Petitclair (Montréal), A. E. Binet (Bergerville, Q.), A. Fortier (Berthier, en bas, Q.), Mlle Girard (Carillon, Q.), J. A. Pelletier (Ottawick, Q.), Mlle A. Blais (Dorville, Q.), Mme P. Morrissette (Granby, Q.), Mlle C. Durocher, Mme F. Boullanque (Hull, Q.), M. Duro, N. Ferland (Follet, Q.), A. Bédouin, O. Boucher (Kingsville, Q.), A. Fremont (Les Dalles, Q.), Inconnu (Lesby, Q.), B. Lapierre, Mme E. Lafleur, W. Deschamps (Québec, Q.), Mlle B. Massé (St. Césaire, Q.), Mlle R. A. Ménard (St. Clot, Q.), L. Lamonde, Mlle E. Filion, A. Gagnon (St. Roch de Québec, Q.), A. Brousseau, Mme C. Petitclerc (St. Sauveur de Québec, Q.), E. Fortier (St. Vincent de Paul, Q.), Mlle O. Michel (Victoriaville, Q.), Mme J. H. Boudreau (Waterloo, Q.), Mlle M. Z. Bernier (Auburn, Me.), C. Guimond (Berlin, N. H.), O. J. Parent (Bellefleur, Me.), E. Desrosiers (Brunswick, Me.), P. Benac (Cohoes, N. Y.), J. D. Thibault, J. B. Four-

rier (Fall River, Mass.), J. Goulet, J. M. Roy (Halifax, Mass.), A. Charrier, A. Bonneau (Lawrence, Mass.), Mlle A. M. Bibeau, Mlle M. St. Hilaire (Lewiston, Me.), J. Hamel (Lisbon, Me.), J. P. Chevalier (Lowell, Mass.), A. Dion (Manchester, Mass.), Mme L. Ferland, A. Forand, E. A. Isabelle (Manchester, Mass.), Mlle B. Mamans, Mlle S. Puyau, J. Derbes, H. Poivent (Nouvelle-Orléans, La.), M. Gagnon (North Adams, Mass.), J. A. Giroux (South-bridge, Mass.)

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: Mme P. Carrière, 893 Berr, Mlle A. Dupuis, 357 St. Denis (Montréal), Mlle R. A. Ménard (St. Clot, Q.), Mr O. J. Parent, 1 King St (Bellefleur, Me.), Mr J. Derbes (Nouvelle-Orléans, La.).

Les dix personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centimes en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.

Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

**Troubles de Cuisine évités . . .**

La femme qui se sert d'un poêle à bois ou au charbon passe la meilleure partie de son temps à la cuisine; celle qui se sert d'un poêle à gaz prépare son repas pendant que l'autre attend que son feu s'allume. Le

**POELE DU MONTREAL GAS CO'Y**

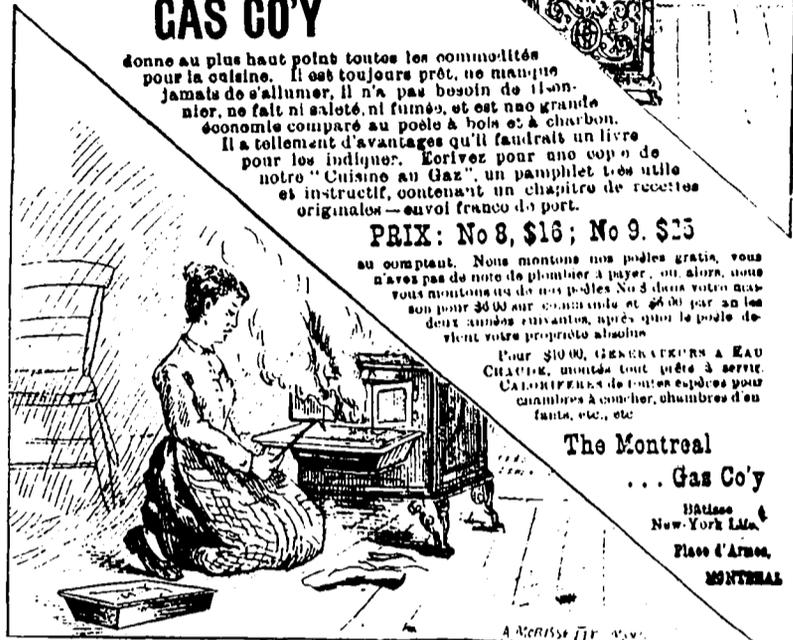
donne au plus haut point toutes les commodités pour la cuisine. Il est toujours prêt, ne manque jamais de s'allumer, il n'a pas besoin de s'échauffer, ne fait ni saleté, ni fumée, et est une grande économie comparé au poêle à bois et à charbon. Il a tellement d'avantages qu'il faudrait un livre pour les indiquer. Envoyez pour une copie de notre "Cuisine au Gaz", un pamphlet très utile et instructif, contenant un chapitre de recettes originales — envoi franco de port.

**PRIX: No 8, \$16; No 9, \$25**

au comptant. Nous montons nos poêles gratis, vous n'avez pas de note de plomber à payer, ou, alors, nous vous montons nos poêles No 8 dans votre cuisine pour \$6.00 sur commande et \$7.00 par an les deux années suivantes, après quoi le poêle devient votre propriété absolue.

Pour \$10.00, GAZOLÉPHEURS à Eau CHAUDE, montés tout prêts à servir. CALORIFÈRES de toutes espèces pour cuisines à cuisiner, chambres d'enfants, etc., etc.

**The Montreal Gas Co'y**  
Bâtisse  
New-York Ltd.  
Place d'Armes,  
MONTREAL



**LISEZ "Le Monde Canadien"**

LA GRANDE REVUE HEBDOMADAIRE

12 PAGES, GRAND FORMAT

Publie tous les romans . . .

Articles de Fonds par des écrivains distingués; Plusieurs Gravures d'actualité et des Nouvelles de Tous les Pays

**Abonnement**

POUR LA VILLE ET LA CAMPAGNE

**\$1.00 PAR ANNÉE**

UNE PIASTRE PAR ANNÉE avec le choix sur une collection de chromo-lithographies, portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, et autres célébrités. Voir notre annonce de primes dans le numéro du *Monde Canadien* de cette semaine.

Redaction, Administration et Ateliers

**No 35 Rue St-Jacques, Montréal**

G. A. NANTEL, Editeur-Propriétaire

J. A. CARUFEL, Administrateur.

Gavroche entre chez un boulanger.

—Avez-vous du pain rassis?

—Oui, mon ami.

—C'est bien fait, dit le gamin en se sauvant, il fallait le vendre quand il était tendre.

Au tripot.

Un joueur risque une observation à son partenaire sur la persistance avec laquelle il retourne le roi.

Le filon, payant d'audace:

—Prétendriez-vous insinuer que je triche?

—Je ne dis pas cela...

—C'est que, voyez-vous, je suis très chatouilleux sur le point d'honneur!

Et en disant cela, il le marque!

Un ancien gendarme, professeur d'escrime très renommé, racontait l'autre jour à notre confrère B... une des nombreuses affaires d'honneur qu'il a eu à vider autrefois.

—Nous engageons le fer, dit-il, mais à la première botte que je tire, mon adversaire s'évanouit.

—Si vous aviez tiré la deuxième, répond B..., il était asphyxié.

Quelqu'un disait hier à un jeune lycéen, fils d'un député:

—Eh bien, vous voilà en vacances, et votre père aussi...

—Oui, répondit le potache, mais papa a plus de veine que moi: il ne reviendra peut-être pas à la Chambre, et moi je suis sûr de rentrer au "balut"!

Dans un café littéraire.

—Mon cher, je viens de terminer un long poème sur les chiens... je ne te dis que ça!

—Drôle d'idée! Tu as été inspiré sans doute par la *Muse... lière!*

**Poirier, Bessette & Cie**

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

516 RUE CRAIG

MONTREAL.

**50 ANS EN USAGE !**  
**DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D<sup>r</sup> CODERRE**

**PILULES DE Noix Longues De McGALE**  
 POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Un monsieur à une jeune femme assise sous une porte-cochère :  
 — Alors, c'est vous la concierge ?  
 — Oui, monsieur.  
 — Eh ! bien, c'est dommage que je n'habite pas la maison, vous êtes gentille et je vous ferais volontiers la cour.  
 La concierge répondit naïvement :  
 — Ma foi ! ça me rendrait joliment service ; ça me fatigue assez de la balayer chaque matin.

Tel. Bell 784  
**D<sup>r</sup> F. T. DAUBIGNY**  
 Médecin-Vétérinaire  
 Professeur à l'Université Laval.  
 Donne des soins, à prix modérés, aux animaux domestiques.  
 Courie de première classe  
**378 et 380 Rue Craig**  
 MONTREAL

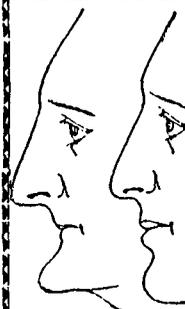
LES **CIGARES et CIGARETTES**

**Chamberlain**

... SONT ...  
**FIN DE SIECLE**

**ESSAYEZ-LES !**  
**DIX Cents**

Voyage présidentiel.  
 Pendant le séjour parmi eux du président de la République Française les Stéphanois, dans leur enthousiasme, ne disaient plus : Saint-Etienne en Forez, mais bien Faure est en Saint-Etienne.



Fausses dents sans palais. Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux. Dents extraites sans douleur par l'électricité et par Anesthésie locale, chez

AVANT APRES  
**J. G. A. GENDREAU,**  
 DENTISTE  
 Heures de consultations : 9 hr a.m. à 6 p.m.  
 Tél. Bell 2818 **20 Rue St-Laurent**

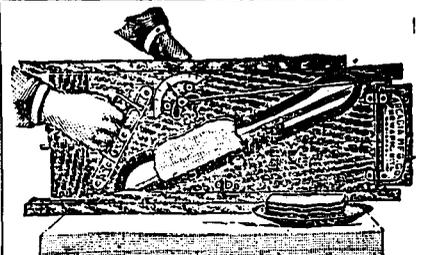
**The Promotive of Arts Association, Ltd.**  
 Incorporée par lettres patentes en date du 7 octobre 1896.  
**48 RUE ST-LAURENT.**

Distribution de Tableaux ET D'OBJETS D'ART  
 Tous les **MERCREDIS**  
 Prix du billet, **10 cents**

Distribution Mensuelle TOUS Les Premiers **Mercredis** du mois.  
 Prix du billet, **25 cents.**

**LAPRES-LAVOIR**  
 Photographes  
**NO 360 RUE ST DENIS**  
 TEL BELL 7283 MONTREAL  
 MARCHAND 843 P.Q.

Le docteur X..., candidat sortant non réélu, est furieux contre ses électeurs.  
 — Ils me payeront cela ! dit-il en homme qui tient sa vengeance.  
 — De quelle façon ? lui demande un ami,  
 Le docteur, avec un sourire machiavélique :  
 — N'ai-je pas mes ordonnances ?



**TRANCHE-PAIN** pour Hôtels, Restaurants, Clubs, etc...  
**RASOIRS** Les Rasoirs "L. J. A. Surveyor" sont garantis donner satisfaction ; le plus bel assortiment de...  
**COUPELLERIE** importée directement des manufacturiers et pour cette raison à prix très raisonnables chez...  
**L. J. A. SURVEYER, Quineauillier**  
**8 Rue St-Laurent.**

A table, chez un député :  
 Monsieur.—Voilà un potage qui n'est pas assez salé.  
 Madame.—C'est curieux, quand tu reviens de la chambre tu trouves tout trop fade !

**Dr A. SAUCIER**  
 DENTISTE  
 Professeur à la Faculté du Collège Dentaire de la Province de Québec  
 Heures de Bureau : 9 A. M. à 8 P. M.  
**1716 RUE SAINTE-CATHERINE, . . . . MONTREAL**

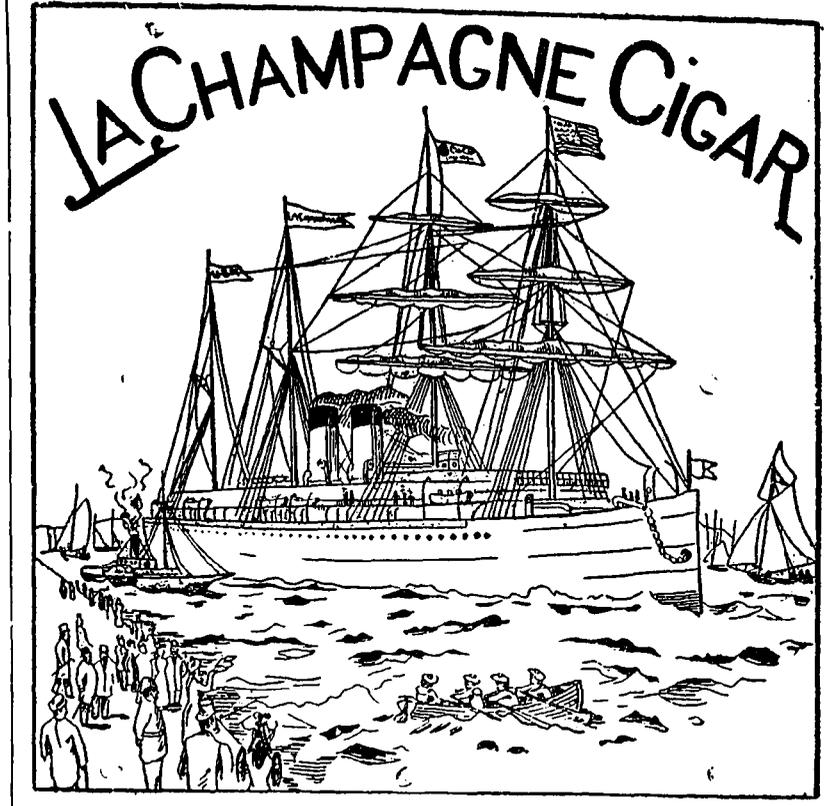
Au téléphone.  
 Un monsieur est en communication avec un personnage influent pour lui recommander son ami Calino.  
 — Donnez moi le nom et l'adresse de votre protégé, dit à l'autre bout de l'appareil le personnage influent.  
 Le monsieur les donne.  
 Calino, qui est présent, tirant vivement un carré de bristol :  
 — Tenez... faites-lui passer ma carte !

**QUERY FRERES**  
 PHOTOGRAPHES  
 Côte Saint-Lambert, No 10  
 MONTREAL

**Casse-tête Chinois du "Samedi"— No 139**



**INSTRUCTIONS A SUIVRE**  
 Découpez les pièces teintées en noir ; rassemblez-les de manière à ce qu'elles forment, par juxtaposition : MILE RAMINAGROIS.  
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.  
 Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.  
 Ne participerons au tirage que les solutions justes et conformes au présent avis.  
 Aux 5 premières solutions tirées au sort parmi celles justes de ce Casse-tête, à nous parvenues, au plus tard mercredi, le 29 juillet, à 10 h. du matin, seront attribuées des primes consistant en : Un abonnement de trois mois au journal le SAMEDI ou 50 centimes en argent, au choix des gagnants.



**LA CHAMPAGNE CIGAR**  
**PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.**  
 "Ourling Cigar," fait à la main valant 10c pour 5c.